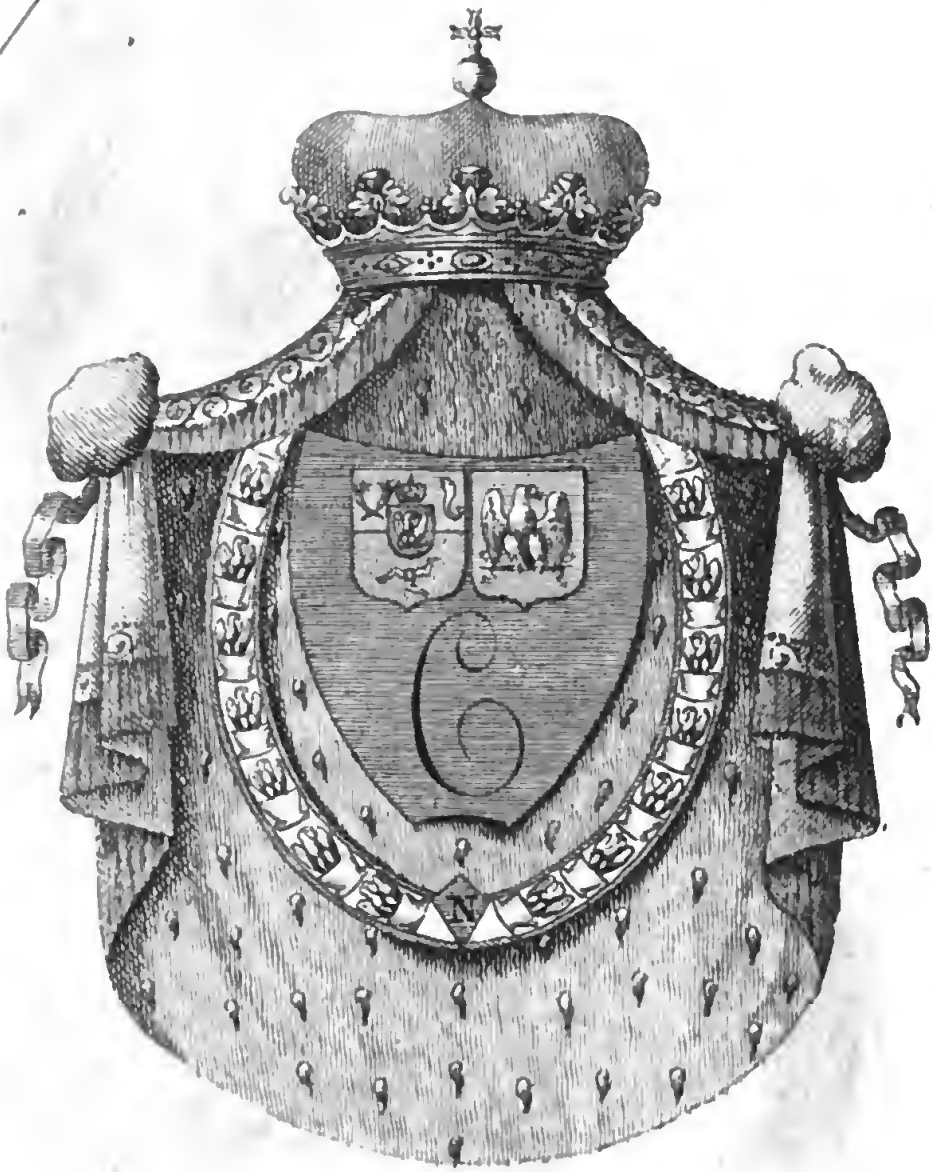
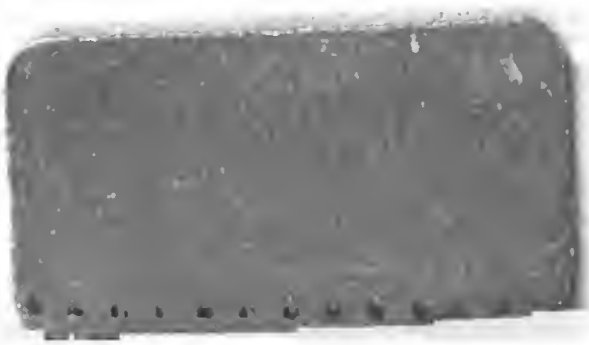
1494





Digitized by Google

Palat LII 3/4 15

GÉNIE
DU CHRISTIANISME.

Se trouve à LYON ;

Chez BALLANCHE père et fils, aux halles de la Grenette ;

Et à PARIS,

Chez MIGNERET, Imprimeur, rue du Sépulcre, faubourg Saint-Germain, N.° 28.

SBV 5 90868

GÉNIE
DU CHRISTIANISME,
OU
BEAUTÉS
DE
LA RELIGION CHRÉTIENNE;

PAR

FRANÇOIS-AUGUSTE CHATEAUBRIAND.

Chose admirable ! la religion chrétienne qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci.

MONTESQUIEU, *Esprit des Lois*, liv. 24, ch. 3.

QUATRIÈME ÉDITION.

TOME V.

A LYON,

De l'Imprimerie de BALLANCHE père et fils,

aux halles de la Grenette.

AN XIII. — 1804.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III - NAPOLI

GÉNIE
DU CHRISTIANISME,
OU
BEAUTÉS
DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

TROISIÈME PARTIE,
BEAUX-ARTS ET LITTÉRATURE.

LIVRE PREMIER.
BEAUX-ARTS.

CHAPITRE PREMIER.
MUSIQUE.

De l'influence du Christianisme dans la Musique.

FRÈRES de la poésie, les beaux-arts vont être maintenant l'objet de nos

études. Attachés aux pas de la religion chrétienne, ils la reconnurent pour leur mère, aussitôt qu'elle parut au monde; ils lui prêtèrent leurs charmes terrestres, elle leur donna sa divinité : la Musique nota ses chants, la Peinture la représenta dans ses douloureux triomphes, la Sculpture se plut à rêver avec elle sur les tombeaux, et l'Architecture lui bâtit des temples sublimes et mélancoliques comme sa pensée.

Platon a merveilleusement défini la vraie nature de la musique : « On ne doit pas, dit-il, juger de la musique par le plaisir, ni rechercher celle qui n'aurait d'autre objet que le plaisir; mais celle qui contient en soi la ressemblance du beau. »

En effet, la musique considérée comme art, est une imitation de la nature; sa perfection est donc de représenter *la plus belle nature possible*. Or le plaisir est une chose d'opinion, qui

varie selon les temps, les mœurs et les peuples, et qui ne peut être le *beau*, puisque le *beau* est un, et existe absolument. De-là toute institution qui sert à purifier l'ame, à en écarter le trouble et les dissonances, à y faire naître la *vertu*, est, par cette qualité même, propice à la plus *belle* musique, ou à l'imitation la plus parfaite du *beau*. Mais si cette institution est en outre de nature religieuse, elle possède alors toutes les conditions essentielles à l'harmonie; le *beau* et le *mystérieux :* le chant nous vient des anges, et la source des concerts est dans le ciel.

C'est la religion qui fait gémir, au milieu de la nuit, la vestale sous ses dômes tranquilles; c'est la religion qui chante si doucement au bord du lit de l'infortuné. Elle est fille des harpes et du torrent; Jérémie lui dut ses lamentations, et David ses pénitences sublimes. Si plus fière sous l'ancienne al-

liance, elle ne peignit que des douleurs de monarques et de prophètes ; plus modeste, et non moins royale, sous la nouvelle loi, ses soupirs conviennent également aux puissans et aux faibles, parce qu'elle a trouvé dans Jesus-Christ l'humilité unie à la grandeur.

Ajoutons que la religion chrétienne est essentiellement mélodieuse, par la seule raison qu'elle aime la solitude. Ce n'est pas qu'elle soit l'ennemie du monde, elle s'y montre au contraire très-aimable; mais cette céleste Philomèle préfère le désert; elle est un peu étrangère sous les toits des hommes ; elle aime mieux les forêts, qui sont les palais de son père et son ancienne patrie. C'est là qu'elle élève la voix vers le firmament, au milieu des concerts de la nature : la nature publie sans cesse les louanges du Créateur, et il n'y a rien de plus religieux que les cantiques que chantent, avec les

vents, les chênes et les roseaux du désert.

Ainsi le musicien qui veut suivre la religion dans tous ses rapports, est obligé d'apprendre l'imitation des harmonies de la solitude. Il faut qu'il connaisse ces notes mélancoliques que rendent les eaux et les arbres ; il faut qu'il ait étudié le bruit des vents dans les cloîtres, et ces murmures qui règnent dans les temples gothiques, dans l'herbe des cimetières, et dans les souterrains des morts.

Le christianisme a inventé l'orgue, et donné des soupirs à l'airain même. Il a sauvé la musique dans les siècles barbares ; où il a placé son trône, là s'est formé un peuple qui chante naturellement comme les oiseaux. Le chant est fils des prières, et les prières sont les compagnes de la religion. Quand elle a civilisé les sauvages, ce n'a été que par des cantiques, et l'Iroquois qui n'avait point cédé à ses dogmes, a

cédé à ses concerts. O religion de paix! vous n'avez pas, comme les autres cultes, dicté aux humains des préceptes de haine et de discorde; vous leur avez seulement enseigné l'amour et l'harmonie.

CHAPITRE II.

Du chant Grégorien.

Si l'histoire ne prouvait pas que le chant Grégorien est le reste de cette musique antique dont on raconte tant de miracles, il suffirait d'examiner son échelle, pour se convaincre de sa haute origine. Avant Gui-Arétin, elle ne s'élevait pas au-dessus de la quinte, en commençant par l'*ut* : *ut*, *ré*, *mi*, *fa*, *sol*. Ces cinq tons sont la gamme naturelle de la voix, et donnent une phrase musicale pleine et agréable.

M. Burette nous a conservé quelques airs grecs. En les comparant au plain-chant, on voit que c'est absolument

le même système. La plupart des pseaumes sont sublimes de gravité, particulièrement le *Dixit Dominus Domino meo*, le *Confitebor tibi*, et le *Laudate, pueri.* L'*In exitu*, arrangé par Rameau, est d'un caractère moins ancien; il est peut-être du temps de l'*Ut queant laxis*, c'est-à-dire, du siècle de Charlemagne.

Le christianisme est sérieux comme l'homme, et son sourire même est grave. Rien n'est beau comme les soupirs que nos maux arrachent à la religion. Tout l'office des morts est un chef-d'œuvre; on croit entendre les sourds retentissemens du tombeau. Il reste une ancienne tradition, que le *chant qui délivre les morts*, comme l'appelle un de nos meilleurs poëtes, est celui-là même que l'on chantait aux pompes funèbres des Athéniens, vers le temps de Périclès.

Dans l'office de la semaine sainte, on remarque la passion de saint Mat-

thieu. Le récitatif de l'historien, les cris de la populace juive, la noblesse des réponses de Jesus, forment le drame le plus pathétique.

Pergolèze a déployé dans le *Stabat Mater*, toute la richesse de son art; mais a-t-il surpassé le simple chant de l'Eglise? Il a varié la musique sur chaque strophe; et pourtant le caractère essentiel de la tristesse consiste dans la répétition du même sentiment, et, pour ainsi dire, dans la monotonie de la douleur. *Diverses* raisons peuvent faire couler les larmes, mais les larmes ont toujours une *semblable* amertume: d'ailleurs, il est rare qu'on pleure à-la-fois pour une foule de maux; et quand les blessures sont multipliées, il y en a toujours une plus cuisante que les autres, qui finit par absorber les moindres peines. Telle est la raison du charme de nos vieilles romances françaises. Ce chant pareil, qui revient à chaque couplet sur des

paroles variées, imite parfaitement la nature : l'homme qui souffre, promène ainsi ses pensées sur différentes images, tandis que le fond de ses chagrins reste toujours le même.

Pergolèze a donc méconnu cette vérité, qui tient à la théorie des passions, lorsqu'il a voulu que pas un soupir de l'ame ne ressemblât au soupir qui l'avait précédé. Par-tout où il y a variété, il y a distraction, et par-tout où il y a distraction, il n'y a plus de tristesse; tant l'unité est nécessaire au sentiment; tant l'homme est faible dans cette partie même où gît toute sa force, nous voulons dire dans la douleur.

La leçon des lamentations de Jérémie, porte un caractère tout particulier; elle peut avoir été retouchée par les modernes, mais le fond nous en paraît hébraïque, car il ne ressemble point aux airs grecs du plain-chant. Le Pentateuque se chantait à Jérusa-

lem, comme des bucoliques, sur un mode plein et doux; les prophéties se disaient d'un ton rude et pathétique, et les pseaumes avaient un mode extatique qui leur était particulièrement consacré (1). Ici, nous retombons dans ces grands souvénirs que le culte catholique rappelle de toutes parts. Moïse et Homère, le Liban et le Cythéron, Solyme et Rome, Babylone et Athènes, ont laissé leurs dépouilles à nos autels.

Enfin, c'est l'enthousiasme même qui inspira le *Te Deum*. Lorsqu'arrêtée sur les plaines de Lens ou de Fontenoy, au milieu des foudres et du sang fumant encore, aux fanfares des clairons et des trompettes, une armée française, toute sillonnée des feux de la guerre, fléchissait le genou et en-

(1) Bonnet, *Histoire de la Musique et de ses effets.*

tonnait l'hymne au Dieu des batailles; ou bien, lorsqu'au milieu des lampes, des masses d'or, des flambeaux, des parfums, aux soupirs de l'orgue, au balancement des cloches, au frémissement des serpens et des basses, cet hymne pompeux faisait résonner les vitraux, les souterrains et les dômes d'une vieille basilique; alors il n'y avait point d'homme qui ne se sentît transporté, point d'homme qui n'éprouvât quelque mouvement de ce délire, que faisait éclater Pindare aux bois d'Olympie, ou David au torrent de Cédron.

Au reste, en ne parlant que des chants grecs de l'Eglise, on sent que nous n'employons pas tous nos moyens, puisque nous pourrions montrer les Ambroise, les Damase, les Léon, les Grégoire, travaillant eux-mêmes au rétablissement de l'art musical; nous pourrions citer tous ces chefs-d'œuvre de la musique moderne, composés pour

les fêtes chrétiennes; et tous ces grands maîtres enfin, les Vinci, les Leo, les Hasse, les Galluppi, les Durante, élevés, formés, ou protégés dans les oratoires de Rome, et à la cour des souverains Pontifes.

CHAPITRE III.

Partie historique de la Peinture chez les modernes.

LA Grèce raconte qu'une jeune fille, appercevant l'ombre de son amant sur un mur, en crayonna les contours. Ainsi, selon l'antiquité, une passion volage produisit l'art des plus parfaites illusions.

L'école chrétienne a cherché un autre maître; elle le reconnaît dans ce grand Artiste, qui, pétrissant un peu de limon entre ses mains puissantes, dit ces paroles du peintre: *Faisons l'homme à notre image.* Donc, pour nous, le premier trait du dessin a existé dans l'idée

l'idée éternelle de Dieu ; et la première statue que vit le monde, fut cette fameuse argile animée du souffle du Créateur.

Il y a une force d'erreur qui contraint au silence, comme la force de vérité : l'une et l'autre, poussées au dernier degré, emportent conviction, la première négativement, la seconde affirmativement. Ainsi, lorsqu'on entend soutenir que le christianisme est l'ennemi des arts, on demeure muet d'étonnement, car à l'instant même on ne peut s'empêcher de se rappeler Michel-Ange, Raphaël, Carache, Dominiquin, Lesueur, Poussin, Coustou, et tant d'autres artistes dont les seuls noms rempliraient des volumes.

Vers le milieu du quatrième siècle, l'Empire romain envahi par les Barbares, et déchiré par l'hérésie, tomba en ruines de toutes parts. Les arts ne trouvèrent plus de retraite qu'auprès des chrétiens et des empereurs ortho-

doxes. Théodose, par une loi spéciale *de excusatione artificium*, déchargea les peintres et leurs familles de tout tribut et de tout logement d'hommes de guerre. Les pères de l'Eglise ne tarissent point sur les éloges qu'ils donnent à la peinture. Saint Grégoire s'exprime d'une manière remarquable: *Vidi sæpiùs inscriptionis imaginem, et sine lacrymis transire non potui, cùm tam efficaciter ob oculos poneret historiam* (1); c'était un tableau représentant le sacrifice d'Abraham. Saint Basile va plus loin, car il assure que les peintres *font autant par leurs tableaux que les orateurs par leur éloquence* (2). Un moine, nommé Methodius, peignit dans le huitième siècle ce *jugement dernier*, qui convertit Bogoris, roi des Bulgares (3). Les prêtres

(1) Deuxième Conc. Nic. act. 40.
(2) S. Basile, hom. 20.
(3) Curopal. Cedren. Zonar. Maim. *Hist. des Iconocl.*

avaient rassemblé au collége de l'orthodoxie, la plus belle bibliothèque du monde, et tous les chefs-d'œuvre de l'antiquité : on y voyait en particulier la Vénus de Praxitèle (1), ce qui prouve au moins que les fondateurs du culte catholique n'étaient pas des *barbares* sans goût, des *moines bigots*, livrés à une *absurde superstition.*

Ce collége fut dévasté par les Empereurs iconoclastes. Les professeurs furent brûlés vifs, et ce ne fut qu'au péril de leurs jours, que des *chrétiens* parvinrent à sauver la peau de dragon, de cent vingt pieds de longueur, où les œuvres d'*Homère* étaient écrites en lettres d'or. On livra aux flammes les tableaux des églises. De stupides et furieux hérésiarques, assez semblables aux puritains de Cromwel, hachèrent

(1) Cedren. Zonar. Constant. et Maimb. *Hist. des Iconocl.* etc.

à coups de sabre les admirables mosaïques de l'église de *Notre-Dame* de Constantinople, et du palais des *Blaquernes*. Les persécutions furent poussées si loin, qu'elles enveloppèrent les peintres eux-mêmes : on leur défendit, sous peine de mort, de continuer leurs études. Le *moine* Lazare eut le courage d'être le martyr de son art. Ce fut en vain que Théophile lui fit brûler les mains, pour l'empêcher de tenir le pinceau. Ce glorieux moine, caché dans le souterrain de l'église de saint Jean-Baptiste, peignit avec ses doigts mutilés le grand saint dont il était le suppliant (1) ; digne, sans doute, de devenir le patron des peintres, et d'être reconnu de cette famille sublime, que le souffle de l'esprit ravit au-dessus des hommes.

---

(1) Maimb. *Hist. des Iconocl.* Cedren. Curopal.

Sous l'empire des Goths et des Lombards, le christianisme continua de tendre une main secourable aux talens. Ces efforts se remarquent sur-tout dans les églises bâties par Théodoric, Luitprand et Didier. Le même esprit de religion inspira Charlemagne ; et l'église *des Apôtres*, élevée par ce grand prince à Florence, passe encore ; même aujourd'hui, pour un beau monument. (1)

Enfin, vers le treizième siècle, la religion chrétienne, après avoir lutté contre mille obstacles, ramena en triomphe le chœur des Muses sur la terre. Tout se fit pour les églises, et par la protection des pontifes et des princes religieux. Bouchet, Grec d'origine, fut le premier architecte; Nicolas, le premier sculpteur; et Cimaboue, le premier peintre, qui tiré-

(1) Vasari, proëm. del. vit.

rent le goût antique des ruines de Rome et de la Grèce. Depuis ce temps, les arts, entre diverses mains, et par divers génies, parvinrent jusqu'à ce grand siècle de Léon X, où éclatèrent, comme des soleils, Raphaël et Michel-Ange.

On sent qu'il n'est pas de notre sujet de faire l'histoire technique de l'art. Tout ce que nous devons montrer, c'est en quoi le christianisme est plus favorable à la peinture que toute autre religion. Or, il est aisé de prouver trois choses : 1.° que la religion chrétienne étant d'une nature toute spirituelle et mystique, fournit au peintre un *beau idéal*, plus parfait et plus divin que celui qui naît d'un culte matériel; 2.° que, corrigeant la laideur des passions, ou les combattant avec force, elle donne des tons plus sublimes à la figure humaine, et fait mieux sentir l'ame dans les muscles, et les liens de la matière; 3.° enfin, qu'elle a

fourni aux arts des sujets plus beaux, plus riches, plus dramatiques, plus touchans, que les sujets mythologiques.

Les deux premières propositions ont été amplement développées dans notre examen de la poésie : nous ne nous occuperons donc que de la troisième.

CHAPITRE IV.

Des sujets de Tableaux.

VÉRITÉS fondamentales.

1.° Les sujets antiques sont restés sous la main des peintres modernes : ainsi avec les scènes mythologiques, ils ont de plus les scènes chrétiennes.

2.° Ce qui prouve que le christianisme parle plus au génie que la fable, c'est qu'en général nos grands maîtres ont mieux réussi dans les fonds sacrés, que dans les fonds profanes.

3.° Les costumes modernes conviennent peu aux arts d'imitation ; mais le culte catholique a fourni à la peinture des costumes aussi beaux que ceux de l'antiquité. (1)

Pausanias (2), Pline (3) et Plutarque (4), nous ont conservé la description des tableaux de l'école grec-

---

(1) Et ces costumes des pères et des premiers chrétiens, (costumes qui sont passés à nos religieux,) ne sont autres que la robe des anciens philosophes grecs, appelée περιβολαιον ou *pallium*. Ce fut même un sujet de persécution pour les fidelles ; lorsque les Romains ou les Juifs les appercevaient ainsi vêtus, ils s'écriaient : O γραικος σπιθης, ô l'imposteur grec ! (*Hier. ep.* 10, *ad Furiam.*) On peut voir Kortholt, *de Morib. christ. cap. III*, *p.* 23 ; et Bar. an. LVI, n. 11. Tertullien a écrit un livre entier (*de Pallio*) sur ce sujet.

(2) Paus. lib. V.

(3) Plin. lib. XXXV, cap. 8, 9.

(4) Plut. in Hipp. Pomp. Lucul. etc.

que (*). Zeuxis avait pris pour sujet de ses trois principaux ouvrages, Pénélope, Hélène et l'Amour; Polignote avait figuré sur les murs du temple de Delphes, le sac de Troie et la descente d'Ulysse aux enfers; Euphranor peignit les douze Dieux, Thésée donnant des lois, et les batailles de Cadmée, de Leuctre et de Mantinée; Appelles représenta Vénus Anadiomènes, sous les traits de Campaspe, Ætion les noces d'Alexandre et de Roxane, et Thimante le sacrifice d'Iphigénie.

Rapprochez ces sujets des sujets chrétiens, et vous en sentirez l'infériorité. Le sacrifice d'Abraham, par exemple, est aussi touchant, et d'un goût plus simple que celui d'Iphigénie: il n'y a là ni soldats, ni groupe, ni tumulte, ni tout ce mouvement qui sert à distraire de la scène. C'est le sommet

(*) *Voyez* la note A à la fin du volume.

solitaire d'une montagne ; c'est un patriarche qui compte ses années par siècle ; c'est un couteau levé sur un *fils unique ;* c'est le bras de Dieu suspendant le bras paternel. Les histoires de l'Ancien Testament ont rempli nos temples de pareils tableaux, et l'on sait combien les mœurs patriarchales, les costumes de l'Orient, la grande nature des animaux et des solitudes de l'Asie, sont favorables au pinceau.

Le Nouveau-Testament change le génie de la peinture. Sans lui rien ôter de sa sublimité, il lui donne plus de tendresse. Qui n'a cent fois admiré les *nativités*, les *vierges* et l'*enfant*, les *fuites dans le désert*, les *couronnemens d'épines*, les *sacremens*, les *missions* des apôtres, les *descentes de croix*, les *femmes au saint sépulcre !* Des bacchanales, des fêtes de Vénus, des rapts, des métamorphoses, peuvent-ils toucher le cœur, comme les tableaux tirés de l'Ecriture ? Le chris-

tianisme nous montre par-tout la vertu et l'infortune, et le polythéisme est un culte de crimes et de prospérité : notre religion à nous, c'est notre histoire ; c'est pour nous que tant de spectacles tragiques ont été donnés au monde ; nous sommes parties dans les scènes que le pinceau nous étale. Un Grec ne prenait sans doute aucun intérêt à la peinture d'un demi-dieu, qui ne s'inquiétait guère s'il était heureux ou misérable ; mais les accords les plus moraux et les plus touchans se reproduisent dans les sujets chrétiens. Soyez à jamais glorifiée, religion de Jesus-Christ, vous qui aviez représenté au Louvre *le roi des rois crucifié*, *le jugement dernier* au plafond de la salle de nos juges, *une résurrection* à l'hôpital général, et *la naissance du Sauveur* à la maison de ces orphelins, délaissés de leur père et de leur mère !

Au reste, nous pouvons dire ici des sujets de tableaux, ce que nous avons

dit ailleurs des sujets de poëmes : le christianisme a fait naître pour la peinture une partie dramatique, très-supérieure à celle de la mythologie. C'est aussi la religion qui nous a donné les Claude Lorain, comme elle nous a fourni les Delille et les Saint-Lambert (*). Mais tant de raisonnemens sont inutiles : qu'on ouvre la galerie du Louvre, et qu'on dise encore, si l'on veut, que le génie du christianisme est peu favorable aux beaux-arts.

CHAPITRE V.

Sculpture.

A quelques différences près qui tiennent à la partie technique de l'art, ce que nous avons dit de la peinture s'applique pareillement à la sculpture.

La statue de Moïse par Michel-Ange, à Rome ; Adam et Eve, par Baccio, à Florence ; le groupe du vœu de Louis

(*) *Voyez* la note B à la fin du volume.

XIII,

XIII, par Coustou, à Paris; le Saint Denys, du même; le tombeau du cardinal de Richelieu, ouvrage du double génie de Lebrun et de Girardon; le monument de Colbert, exécuté d'après le dessin de Lebrun, par Coyzevox et Tuby; le Christ, la Mère de Pitié, les huit Apôtres de Bouchardon, et plusieurs autres statues du genre pieux, montrent que le christianisme ne sait pas moins animer le marbre que la toile.

Cependant, il est à désirer que les sculpteurs bannissent à l'avenir de leurs compositions funèbres, ces squelettes qu'ils ont placés au monument; ce n'est point là le génie du christianisme, qui peint le trépas si beau pour le juste.

Il faut également éviter de représenter des cadavres (1) (quel que soit

(1) Comme au mausolée de François I.er, et d'Anne de Bretagne.

d'ailleurs le mérite de l'exécution), ou l'humanité succombant sous de longues infirmités (1). Un guerrier expirant au champ d'honneur, dans toute la force de l'âge, peut être superbe ; mais un corps usé de maladies est une image que les arts repoussent, à moins qu'il ne s'y mêle un miracle, comme dans le tableau de saint Charles Borromée (2). Qu'on place donc au monument d'un chrétien, d'un côté, les pleurs de la famille et les regrets des hommes ; de l'autre, le sourire de l'espérance et les joies célestes ; un tel sépulcre, des deux bords duquel on verrait ainsi les scènes du temps et de l'éternité, serait admirable. La mort pourrait y paraître, mais sous les

(1) Comme au tombeau du duc d'Harcourt.

(2) La peinture souffre plu facilement la représentation du cadavre que la sculpture, parce que le marbre offrant des forces palpables et glacées, est trop près de la vérité.

traits d'un ange à-la-fois doux et sévère ; car le tombeau du juste doit toujours faire s'écrier avec saint Paul : *O mort ! où est ta victoire ! qu'as-tu fait de ton aiguillon !*

CHAPITRE VI.

ARCHITECTURE.

Hôtel des Invalides.

En traitant de l'influence du christianisme dans les arts, il n'est besoin ni de subtilité, ni d'éloquence ; les monumens sont là pour répondre aux dépréciateurs du culte évangélique. Il suffit, par exemple, de nommer Saint-Pierre de Rome, Sainte-Sophie de Constantinople, et Saint-Paul de Londres, pour prouver qu'on est redevable à la religion, des trois chefs-d'œuvre de l'architecture moderne.

Le christianisme a rétabli dans l'architecture, comme dans les autres

arts, les véritables proportions. Nos temples, moins petits que ceux d'Athènes, et moins gigantesques que ceux de Memphis, se tiennent dans ce sage milieu où règnent le beau et le goût par excellence. Au moyen du *dôme*, inconnu des anciens, la religion a fait un heureux mélange de ce que l'ordre gothique a de hardi, et de ce que les ordres grecs ont de simple et de gracieux.

Ce dôme, qui se change en *clocher* dans la plupart de nos églises, donne à nos hameaux et à nos villes un caractère moral, que ne pouvaient avoir les cités antiques. Les yeux du voyageur viennent d'abord s'attacher sur cette flèche religieuse, dont l'aspect réveille dans son sein une foule de sentimens et de souvenirs : c'est la pyramide funèbre, autour de laquelle dorment les aïeux; mais c'est aussi le monument de joie où l'airain sacré annonce la vie du fidelle. C'est là que les

époux s'unissent ; c'est là que les chrétiens se prosternent aux pieds des autels ; le faible pour prier le Dieu de force, le coupable pour implorer le Dieu de miséricorde, l'innocent pour chanter le Dieu de bonté. Un paysage paraît-il nu, triste et désert ? placez-y un clocher champêtre ; à l'instant tout va s'animer : les douces idées de *pasteur* et de *troupeau*, d'asile pour le voyageur, d'aumône pour le pélerin, d'hospitalité et de fraternité chrétienne, vont naître de toutes parts.

Plus les âges qui ont élevé nos monumens ont eu de piété et de foi, plus ces monumens ont été frappans, par la grandeur et la noblesse de leur caractère. On en voit un bel exemple dans l'hôtel des *Invalides* et dans l'*Ecole militaire* : on dirait que le premier a fait monter ses voûtes dans le ciel, à la voix de la religion, et que le second s'est abaissé vers la terre, à la parole du siècle athée.

Trois corps-de-logis, formant avec l'église un carré long, composent tout l'édifice des *Invalides*. Mais quel goût parfait dans cette simplicité ! quelle beauté dans cette cour, qui n'est pourtant qu'un cloître militaire, où l'art a mêlé les idées guerrières aux idées religieuses, et marié l'image d'un camp de vieux soldats, aux souvenirs attendrissans d'un hospice ! C'est à-la-fois le monument du *Dieu des Armées*, et du *Dieu de l'Evangile*. La rouille du temps qui commence à le couvrir, lui donne de nobles rapports avec ces vétérans, ruines animées, qui se promènent sous ses vieux portiques. Dans les avant-cours, tout retrace l'idée des combats ; fossés, glacis, remparts, canons, tentes, sentinelles. Pénétrez-vous plus avant ? le bruit s'affaiblit par degrés, et va se perdre à l'église, où règne un profond silence. C'est une grande pensée que d'avoir mis le bâtiment religieux derrière tous

les bâtimens militaires, comme l'image du repos et de l'espérance, au fond d'une vie pleine de troubles et de périls.

Le siècle de Louis XIV est peut-être le seul qui ait bien connu ces admirables convenances morales, et qui ait toujours fait dans les arts ce qu'il fallait faire, rien de moins, rien de plus. L'or du commerce a élevé les fastueuses colonnades de l'hôpital de *Greenwich*, en Angleterre ; mais il y a quelque chose de plus fier et de plus imposant dans la masse des *Invalides*. On sent qu'une nation qui bâtit de tels palais pour la vieillesse de ses armées, a reçu la puissance du glaive, ainsi que le sceptre des arts.

CHAPITRE VII.

Versailles.

LA peinture, l'architecture, la poésie et la grande éloquence ont toujours dégénéré dans les siècles philosophi-

ques. C'est que l'esprit raisonneur, en détruisant l'imagination, sape les fondemens des beaux-arts. On croit être plus habile, parce qu'on redresse quelques erreurs de physique (qu'on remplace par toutes les erreurs de la raison); et l'on rétrograde en effet, puisqu'on perd une des plus belles facultés de l'esprit.

C'est dans Versailles que toutes les pompes de l'âge religieux de la France s'étaient réunies. Un siècle s'est à peine écoulé, et ces bosquets, qui retentissaient du bruit des fêtes, ne sont plus animés que par la voix de la cigale et du rossignol. Ce palais, qui tout seul est comme une grande ville; ces escaliers de marbre, qui semblent monter dans les nues; ces statues, ces bassins, ces bois, sont maintenant ou croulans, ou couverts de mousse, ou desséchés, ou abattus. Et pourtant cette demeure des rois n'a jamais paru ni plus pompeuse, ni moins solitaire.

Tout était vide autrefois dans ces lieux; la petitesse de la dernière cour (avant que cette cour eût pour elle toute son infortune) semblait trop à l'aise dans les vastes réduits de Louis XIV.

Quand le temps a porté un coup aux Empires, quelque grand nom s'attache à leurs débris et les couvre. Si la noble misère du guerrier succède aujourd'hui dans Versailles à la magnificence des cours; si des tableaux de miracles et de martyrs, y remplacent de profanes peintures; pourquoi l'ombre de Louis XIV s'en offenserait-elle? Il rendit illustres la religion, les arts et l'armée; il est beau que les ruines de son palais servent d'abri aux ruines de l'armée, des arts et de la religion.

CHAPITRE VIII.

Des Eglises Gothiques.

CHAQUE chose doit être mise en son lieu, vérité triviale à force d'être répétée, mais sans laquelle, après tout, il ne peut y avoir rien de parfait. Les Grecs n'auraient pas plus aimé un temple égyptien à Athènes, que les Egyptiens un temple grec à Memphis. Ces deux monumens, changés de place, auraient perdu leur principale beauté, c'est-à-dire leurs rapports avec les institutions et les habitudes des peuples. Cette réflexion s'applique pour nous aux anciens monumens du christianisme. Il est même curieux de remarquer que dans ce siècle incrédule, les poëtes et les romanciers, par un retour naturel vers les mœurs de nos aïeux, se plaisent à introduire dans leurs fictions, des souterrains, des fantômes, un château, un temple

gothique ; tant ont de charmes les souvenirs qui se lient à la religion et à l'histoire de la patrie. Les nations ne jettent pas à l'écart leurs antiques mœurs, comme on se dépouille d'un vieil habit. On leur en peut arracher quelques parties, mais il en reste des lambeaux qui forment, avec les nouveaux vêtemens, une effroyable bigarrure.

On aura beau bâtir des temples grecs bien élégans, bien éclairés, pour rassembler le *bon peuple* de saint Louis et de la reine Blanche, et pour lui faire adorer un Dieu *métaphysique* ; il regrettera toujours ces *Notre-Dame* de Reims et de Paris, ces vieilles basiliques, toutes moussues, toutes remplies des générations des décédés et des ames de ses pères ; il regrettera toujours la tombe de quelques messieurs de Montmorency, sur laquelle il *souloit* de se mettre à genoux durant la messe, sans oublier les sacrées

fontaines où il fut porté à sa naissance. C'est que tout cela est essentiellement lié à ses mœurs; c'est qu'un monument n'est vénérable qu'autant qu'une longue histoire du passé est pour ainsi dire empreinte sous ses voûtes toutes noires de siècles. Voilà pourquoi il n'y a rien de merveilleux dans un temple qu'on a vu bâtir, et dont les échos et les dômes se sont formés sous nos yeux. Dieu est la loi éternelle; son origine et tout ce qui s'attache à lui, doit se perdre dans la nuit des temps.

On ne pouvait entrer dans une église gothique, sans éprouver une sorte de frissonnement, et un sentiment vague de la divinité. On se trouvait tout-à-coup reporté à ces temps où des cénobites, après avoir médité dans les bois de leurs monastères, se venaient prosterner à l'autel, et chanter les louanges du Seigneur, dans le calme et le silence de la nuit. L'ancienne France semblait revivre toute entière; on voyait

voyait tous ces costumes singuliers, tout ce peuple si différent de ce qu'il est aujourd'hui : on se rappelait et ses révolutions, et ses travaux, et ses arts. Plus ces temps étaient éloignés, plus ils paraissaient magiques, plus ils nous remplissaient de ces pensées qui finissent toujours par une réflexion sur le néant de l'homme, et la rapidité de la vie.

L'ordre gothique, au milieu de ses proportions barbares, a toutefois une beauté qui lui est particulière. (1)

Les forêts ont été les premiers temples de la divinité, et les hommes ont pris dans les forêts la première

(1) On pense qu'il nous vient des Arabes, ainsi que la sculpture du même style. Son affinité avec les monumens de l'Egypte nous porterait plutôt à croire qu'il nous a été transmis par les premiers chrétiens d'Orient; mais nous aimons mieux encore rapporter son origine à la nature.

idée de l'architecture. Cet art a donc dû varier selon les climats. Les Grecs ont tourné l'élégante colonne corinthienne, avec son chapiteau de feuilles sur le modèle du palmier (1). Les énormes piliers du vieux style égyptien représentent le vaste sycomore, le figuier oriental, le banannier, et la plupart des arbres gigantesques de l'Afrique et de l'Asie.

Les forêts des Gaules ont passé à leur tour dans les temples de nos pères,

---

(1) Vitruve raconte autrement l'invention du chapiteau; mais cela ne détruit pas ce principe général, que l'architecture est née dans les bois. On peut seulement s'étonner qu'on n'ait pas, d'après la variété des arbres, mis plus de variété dans la colonne. Nous concevons, par exemple, une colonne qu'on pourrait appeler *palmiste*, et qui serait la représentation naturelle du palmier. Un orbe de feuilles un peu recourbées, et sculptées au haut d'un léger fût de marbre, ferait, ce nous semble, un effet charmant dans un portique.

et ces fameux bois de chênes ont ainsi maintenu leur origine sacrée. Ces voûtes ciselées en feuillages, ces jambages qui appuient les murs, et finissent brusquement comme des troncs brisés, la fraîcheur des voûtes, les ténèbres du sanctuaire, les ailes obscures, les chapelles comme des grottes, les passages secrets, les portes abaissées, tout retrace les labyrinthes des bois dans l'église gothique; tout en fait sentir la religieuse horreur, les mystères et la divinité.

La tour ou les deux tours hautaines, plantées à l'entrée de l'édifice, surmontent les ormes et les ifs du cimetière, et font l'effet le plus pittoresque sur l'azur du ciel. Tantôt le jour naissant illumine leurs têtes jumelles; tantôt elles paraissent couronnées d'un chapiteau de nuages, ou grossies dans une atmosphère vaporeuse. Les oiseaux eux-mêmes semblent s'y méprendre, et les adopter pour les arbres

de leurs forêts : de petites corneilles noires voltigent autour de leurs faîtes, et se perchent sur leurs galeries. Mais tout-à-coup des rumeurs confuses s'échappent de la cime de ces tours, et en chassent les oiseaux effrayés. L'architecte chrétien, non content de bâtir des forêts, a voulu, pour ainsi dire, en conserver les murmures, et au moyen de l'orgue et du bronze suspendu, il a attaché au temple gothique jusqu'au bruit des vents et des tonnerres, qui roule dans la profondeur des bois. Les siècles évoqués par ces bruits religieux, font sortir leurs antiques voix du sein des pierres, et soupirent dans tous les coins de la vaste basilique. Le sanctuaire mugit comme l'antre de l'ancienne sibylle; et tandis que d'énormes airains se balancent avec fracas sur votre tête, les souterrains voûtés de la mort, se taisent profondément sous vos pieds.

TROISIÈME PARTIE.

BEAUX-ARTS ET LITTÉRATURE.

LIVRE SECOND.

PHILOSOPHIE.

CHAPITRE PREMIER.

Astronomie et Mathématiques.

CONSIDÉRONS maintenant les effets du christianisme dans la littérature en général. On peut la classer sous ces trois chefs principaux : philosophie, histoire, éloquence.

Par *philosophie*, nous entendons ici l'étude de toute espèce de sciences.

On verra qu'en défendant la religion, nous n'attaquons pas la *sagesse;*

nous sommes bien loin de confondre la morgue sophistique avec les saines connaissances de l'esprit et du cœur. La *vraie philosophie* est l'innocence de la vieillesse des peuples, lorsqu'ils ont cessé d'avoir des vertus par instinct, et qu'ils n'en ont plus que par raison: cette seconde innocence est moins sûre que la première; mais lorsqu'on y peut atteindre, elle est plus sublime.

De quelque côté qu'on envisage le culte évangélique, on voit qu'il agrandit la pensée, et qu'il est propre à l'expansion des sentimens. Dans les sciences, ses dogmes ne s'opposent à aucune vérité naturelle, sa doctrine ne défend aucune étude. Chez les anciens, un philosophe rencontrait toujours quelque divinité sur sa route; il était, sous peine de mort ou d'exil, condamné par les prêtres d'Apollon ou de Jupiter, à être absurde toute sa vie. Mais comme le Dieu des chré-

tiens ne s'est pas logé à l'étroit dans un soleil, il a laissé tous les astres en proie aux recherches des savans ; *il a jeté le monde devant eux, comme une pâture pour leurs vaines disputes* (1). Le physicien peut peser l'air dans son tube, sans craindre d'offenser *Junon:* ce n'est pas des élémens de son corps, mais des vertus de son ame, que le souverain Juge lui demandera compte un jour.

Nous savons qu'on ne manquera pas de rappeler quelques bulles du Saint Siége, ou quelques décrets de la Sorbonne, qui condamnent telle ou telle découverte philosophique; mais aussi, combien ne pourrait-on pas citer d'arrêts de la cour de Rome en faveur de ces mêmes découvertes ? Qu'est-ce donc à dire, sinon que les prêtres, qui sont hommes comme nous, se

(1) Ecclés. V, III, v. 2.

sont montrés plus ou moins éclairés, selon le cours naturel des siècles? Il suffit que le christianisme *lui-même* ne prononce rien contre les sciences, pour que nous soyons fondés à soutenir notre première assertion.

Au reste, remarquons bien que l'Eglise a, dans tous les temps, protégé les arts, quoiqu'elle ait découragé quelquefois les études abstraites; en cela elle a montré sa sagesse accoutumée. Les hommes ont beau se tourmenter, ils n'entendront jamais rien à la nature, parce que ce ne sont pas eux qui ont dit à la mer : *Vous viendrez jusque-là, vous ne passerez pas plus loin, et vous briserez ici l'orgueil de vos flots* (1). Les systèmes succéderont éternellement aux systèmes, et la vérité restera toujours inconnue. *Que ne plaît-il un jour à la nature*, s'écrie Montaigne, *nous ouvrir son sein! O*

(1) Job.

Dieu ! quel abus, quels mécomptes nous trouverions en notre pauvre science ! (1)

Les législateurs antiques, d'accord sur ce point comme sur beaucoup d'autres, avec les principes de la religion chrétienne, s'opposaient aux philosophes (2), et comblaient d'honneurs les artistes (3). Toutes ces prétendues persécutions du christianisme contre les sciences doivent donc être aussi reprochées aux anciens, à qui toutefois nous reconnaissons tant de sagesse. L'an de Rome 591, le sénat rendit un décret pour bannir tous les philosophes de la ville, et six ans après, Caton se hâta de faire renvoyer Car-

---

(1) *Essais*, liv. II, chap. 12.

(2) Xénoph. *Hist. Græc.* Plut. *Mor.* Plat. *in Phæd. in Repub.*

(3) Les Grecs poussèrent cette haine des philosophes jusqu'au crime, puisqu'ils firent mourir Socrate.

néade, ambassadeur des Athéniens, « de peur, disait-il, que la jeunesse, en prenant du goût pour les subtilités des Grecs, ne perdît la simplicité des mœurs antiques. » Si le système de Copernic fut méconnu de la cour de Rome, n'éprouva-t-il pas un pareil sort chez les Grecs ? « Aristarchus, dit Plutarque, estimait que les Grecs devaient mettre en justice Cléanthe, le Samien, et le condamner de blasphème contre les Dieux, comme remuant le foyer du monde ; d'autant que cet homme tâchant à sauver les apparences, supposait que le ciel demeurait immobile, et que c'était la terre qui se mouvait par le cercle oblique du zodiaque, tournant à l'entour de son exieu. » (1)

(1) Plut. *De la face qui apparaît dans le rond de la lune*, chap. 4. On sait qu'il y a erreur dans le texte de Plutarque, et que c'était, au contraire, Aristarque de Samos

Encore est-il vrai que Rome moderne se montra plus sage, puisque le même tribunal ecclésiastique qui condamna d'abord le système de Copernic, permit, six ans après, de l'enseigner comme hypothèse (*). D'ailleurs, pouvait-on attendre plus de lumières astronomiques d'un prêtre romain, que de Tichobraé, qui continuait à nier le mouvement de la terre ? Enfin un pape Grégoire, réformateur du calendrier, un moine Bacon, peut-être inventeur du télescope, un cardinal Cuza, un prêtre Gassendi, n'ont-ils pas été ou les protecteurs, ou les lumières de l'astronomie ?

Platon, ce génie si amoureux des hautes sciences, qu'il a rendues toutes

---

que Cléanthe voulait faire persécuter pour son opinion sur le mouvement de la terre ; cela ne change rien à ce que nous voulons prouver.

(*) *Voyez* la note C à la fin du volume.

divines, dit formellement dans un de ses plus beaux ouvrages, *que les hautes études ne sont pas utiles à tous, mais seulement à un petit nombre*; et il ajoute cette réflexion, confirmée par par une triste expérience : « qu'une ignorance absolue n'est ni le mal le plus grand, ni le plus à craindre, et qu'un amas de connaissances mal digérées est bien pis encore. » (1)

Ainsi, si la religion avait besoin d'être justifiée à ce sujet, nous ne manquerions pas d'autorités chez les anciens, ni même chez les modernes. Hobbes a écrit plusieurs traités (2) contre l'incertitude de la science la plus certaine de toutes, celle des mathématiques. Dans celui qui a pour titre *Contra Geometras, sive contra*

(1) *De leg. lib. 7.*

(2) *Examinatio et emendatio mathematicæ hodiernæ, dial. VI, contra geometras.*

phastum

phastum Professorum, il reprend, une à une, les définitions d'Euclide, et montre ce qu'elles ont de faux, de vague ou d'arbitraire. La manière dont il s'énonce est remarquable. *Itaque per hanc epistolam hoc ago ut ostendam tibi, non minorem esse dubitandi causam in scriptis mathematicorum, quàm in scriptis physicorum, ethicorum* etc.(1) « Je te ferai voir dans ce traité qu'il n'y a pas moins de sujets de doute en mathématique qu'en physique, en morale, etc. »

Bacon s'est exprimé d'une manière encore plus forte contre les sciences, même en paraissant en prendre la défense. Selon ce grand homme, il est prouvé « qu'une légère teinture de philosophie peut conduire à méconnaître l'essence première ; mais qu'un

(1) Hob. *Opera omn. Amstelod.* edit. 1667.

savoir plus plein mène l'homme à Dieu. » (1)

Si cette idée est véritable, qu'elle est terrible ! car, pour un seul génie capable d'arriver à cette *plénitude* de savoir, demandée par Bacon, et où, selon Pascal, *on se rencontre dans une autre ignorance*, que d'esprits médiocres n'y parviendront jamais, et resteront dans ces nuages de la science, qui cachent la Divinité !

Ce qui perdra toujours la foule, c'est l'orgueil ; c'est qu'on ne pourra jamais lui persuader qu'elle ne sait rien au moment où elle croit savoir tout. Les grands hommes peuvent seuls comprendre ce dernier point des connaissances humaines, où l'on voit s'évanouir les trésors qu'on avait amassés, et où l'on se retrouve dans sa pauvreté originelle. C'est pourquoi, presque

---

(1) *De Aug. scient.* lib. V.

tous les sages ont pensé que les études philosophiques avaient un extrême danger pour la multitude. Locke emploie les trois premiers chapitres du quatrième livre de son *Essai sur l'Entendement humain*, à montrer les bornes de notre connaissance, qui sont réellement effrayantes, tant elles sont rapprochées de nous.

« Notre connaissance, dit-il, étant resserrée dans des bornes si étroites, comme je l'ai montré, pour mieux voir l'état présent de notre esprit, il ne sera peut-être pas inutile.... de prendre connaissance de notre ignorance qui..... peut servir beaucoup à terminer les disputes..... si, après avoir découvert jusqu'où nous avons des idées claires.... nous ne nous engageons pas dans cet abyme de ténèbres (où nos yeux nous sont entièrement inutiles, et où nos facultés ne sauraient nous faire appercevoir quoi que ce soit), *entétés de cette folle pen-*

sée, que rien n'est au-dessus de notre compréhension. (1)

Enfin, on sait que Newton, dégoûté de l'étude des mathématiques, fut plusieurs années sans vouloir en entendre parler; et de nos jours même, M. Gibbon, qui fut si long-temps l'apôtre des idées nouvelles, a écrit: « Les sciences exactes nous ont accoutumés à dédaigner l'évidence morale, si féconde en belles sensations, et qui est faite pour déterminer les opinions et les actions de notre vie. »

En effet, plusieurs personnes ont pensé que la science entre les mains de l'homme dessèche le cœur, désenchante la nature, mène les esprits faibles à l'athéisme, et de l'athéisme à tous les crimes; que les beaux-arts, au contraire, rendent nos jours merveilleux, attendrissent nos ames, nous font pleins de foi envers la Divinité,

(1) Locke, *Entend. hum.* liv. IV, chap. 3, art. 4, *trad. de M. Coste.*

et conduisent par la religion à la pratique de toutes les vertus.

Nous ne citerons pas M. Rousseau, dont l'autorité pourrait être suspecte ici ; mais Descartes, par exemple, s'est exprimé d'une manière bien étrange sur la science qui a fait une partie de sa gloire.

« Il ne trouvait rien effectivement, dit le savant auteur de sa vie, qui lui parût moins solide que de s'occuper de nombres tous simples et de figures imaginaires, comme si l'on devait s'en tenir à ces *bagatelles*, sans porter la vue au-delà. Il y voyait même quelque chose de plus qu'inutile ; il croyait qu'il était dangereux de s'appliquer trop sérieusement à ces démonstrations superficielles, que l'industrie et l'expérience fournissent moins souvent que le hasard (1). Sa maxime était que

(1) Lettres de 1638, p. 412, Cartes. lib. *de direc. ingen. regula*, n. 5.

cette application nous désaccoutume insensiblement de l'usage de notre raison, et nous expose à perdre la route que sa lumière nous trace. » (1)

Cette opinion de l'auteur de l'application de l'algèbre à la géométrie, est une chose digne d'attention.

Le père Castel, à son tour, semble se plaire à rabaisser le sujet sur lequel il a lui-même écrit. « En général, dit-il, on estime trop les mathématiques..... La géométrie a des vérités hautes, des objets peu développés, des points de vue qui ne sont que comme échappés. Pourquoi le dissimuler? Elle a des paradoxes, des apparences de contradiction, des conclusions de système et de concession, des opinions de sectes, des conjectures même, et même des paralogismes. » (2)

---

(1) *Œv. de Desc.* tome I, p. 112.
(2) *Math. univ.* p. 3, 5.

Si nous en croyons M. de Buffon, « *ce qu'on appelle vérités mathématiques, se réduit à des identités d'idées, et n'a aucune réalité* (1). » Enfin, M. l'abbé Condillac, affectant pour les géomètres le même mépris qu'Hobbes, dit, en parlant d'eux : « Quand ils sortent de leurs calculs pour entrer dans des recherches d'une nature différente, on ne leur trouve plus la même clarté, la même précision, ni la même étendue d'esprit. Nous avons quatre métaphysiciens célèbres, Descartes, Malbranche, Leibnitz et Locke; le dernier est le seul qui ne fût pas géomètre, et de combien n'est-il pas supérieur aux trois autres? » (2)

Ce jugement n'est pas exact. En métaphysique pure, Malbranche et Leib-

---

(1) *Hist. nat.* tom. I, prem. disc. p. 77.

(2) *Essai sur l'Origine des Connaissances humaines*, tom. II, sect. 2, chap 4, pag. 239, édit. Amst. 1783.

nitz ont été beaucoup plus loin que le philosophe anglais. Il est vrai que les esprits géométriques sont souvent faux dans le train ordinaire de la vie ; mais cela vient même de leur extrême justesse. Ils veulent trouver par-tout des vérités absolues, tandis qu'en morale et en politique toutes vérités sont relatives. Il est rigoureusement vrai que deux et deux font quatre ; c'est une proposition identique, une et toute, indépendante de temps et de lieux. Mais il n'est pas de la même évidence qu'une bonne loi à Athènes soit une bonne loi à Paris. Il est de fait que la liberté est une chose excellente ; d'après cela, faut-il verser des torrens de sang, pour l'établir chez un peuple, en tel degré que ce peuple ne la comporte pas?

En mathématique on ne doit regarder que le principe, en morale que la conséquence. L'une est une vérité simple, l'autre une vérité complexe.

D'ailleurs, rien ne dérange le compas du géomètre, et tout dérange le cœur du philosophe. Quand l'instrument du second sera aussi sûr que celui du premier, nous pourrons espérer de connaître le fond des choses. Jusque-là, il faut compter sur des erreurs. Celui qui voudrait porter la rigidité géométrique dans les rapports sociaux, deviendrait le plus stupide ou le plus méchant des hommes.

Les mathématiques d'ailleurs, loin de prouver l'étendue de l'esprit dans la plupart des hommes qui les emploient, doivent être considérées au contraire comme l'appui de leur faiblesse, comme le supplément de leur insuffisante capacité, comme une méthode d'abréviation propre à classer des résultats, dans une tête incapable d'y arriver d'elle-même. Elles ne sont en effet que des signes généraux d'idées qui nous épargnent la peine d'en avoir, des étiquettes numériques d'un

trésor que l'on n'a pas compté, des instrumens avec lesquels on opère, et non les choses sur lesquelles on agit. Supposons qu'une pensée soit représentée par A et une autre par B. Quelle prodigieuse différence n'y aura-t-il pas entre l'homme qui développera ces deux pensées, dans tous leurs rapports moraux, politiques et religieux, et l'homme qui, la plume à la main, multipliera patiemment son *A* et son *B* en trouvant des combinaisons curieuses, mais sans avoir autre chose devant l'esprit, que les propriétés de deux lettres stériles?

Mais si, exclusivement à toute autre science, vous endoctrinez un enfant dans cette science, qui indubitablement donne peu d'idées, vous courez les risques de tarir la source des idées mêmes de cet enfant, de gâter le plus beau naturel, d'éteindre l'imagination la plus féconde, de rétrécir l'entendement le plus vaste. Vous remplissez

cette jeune tête d'un fracas de nombres et de vaines figures, qui ne lui représentent rien du tout ; vous l'accoutumez à se satisfaire d'une somme donnée, à ne marcher qu'à l'aide d'une théorie, à ne faire jamais usage de ses propres forces, à soulager sa mémoire et sa pensée par des opérations artificielles, à ne connaître, et finalement à n'aimer que ces principes rigoureux et ces vérités absolues qui bouleversent la société.

On a dit que les mathématiques servent à rectifier dans la jeunesse les erreurs du raisonnement. Mais on a répondu très-ingénieusement et très-solidement à-la-fois, que pour classer des idées, il fallait premièrement en avoir ; que prétendre arranger l'*entendement* d'un enfant, c'était vouloir arranger une chambre vide. Donnez-lui d'abord des notions claires de ses devoirs moraux et religieux ; enseignez-lui les lettres humaines et divines ; ensuite,

quand vous aurez donné tous les soins nécessaires à l'éducation du cœur de votre élève ; quand son cerveau sera suffisamment rempli d'objets de comparaison et de principes certains, mettez-y de l'ordre si vous le voulez avec la géométrie.

En outre, est-il bien vrai que l'étude des mathématiques soit si nécessaire dans la vie ? S'il faut des magistrats, des ministres, des classes civiles et religieuses, que font à leur état les propriétés d'un cercle ou d'un triangle ? On ne veut plus, dit-on, que des choses positives. Eh ! grand Dieu ! qu'y a-t-il de moins positif que les sciences, dont les systèmes changent plusieurs fois par siècle ? Qu'importe au laboureur que l'élément de la terre ne soit pas *homogène*, ou au bûcheron que le bois ait une substance *pyroligneuse* ? Une page éloquente de Bossuet sur la morale, est plus utile et plus difficile à écrire qu'un volume d'abstractions philosophiques.

philosophiques. Mais on applique, dit-on, les découvertes des sciences aux arts mécaniques? Toutes ces grandes découvertes ne produisent presque jamais l'effet qu'on en attend. La perfection de l'agriculture, en Angleterre, est moins le résultat de quelques expériences scientifiques, que celui du travail patient et de l'industrie du fermier obligé de tourmenter sans cesse un sol ingrat.

Nous attribuons faussement à nos sciences ce qui appartient au progrès naturel de la société. Les bras et les animaux rustiques se sont multipliés; les manufactures et les produits de la terre ont dû augmenter et s'améliorer en proportion. Qu'on ait des charrues plus légères, des machines plus parfaites pour les métiers, c'est un avantage; mais croire que tout le génie et toute la sagesse humaine se renferment dans un cercle d'inventions mécaniques, c'est prodigieusement errer;

Quant aux mathématiques proprement dites, il est démontré qu'on peut apprendre, dans un temps assez court, tout ce qu'il est utile d'en savoir, pour devenir un bon ingénieur. Au-delà de cette géométrie-pratique, le reste n'est plus qu'une *géométrie-spéculative*, qui a ses jeux, ses inutilités, et pour ainsi dire, ses romans comme les autres sciences : « Il faut bien distinguer, dit M. de Voltaire, entre la géométrie utile et la géométrie curieuse.... Quarrez des courbes tant qu'il vous plaira, vous montrerez une extrême sagacité. Vous ressemblez à un arithméticien qui examine les propriétés des nombres, au lieu de calculer sa fortune.... Lorsqu'Archimède trouva la pesanteur spécifique des corps, il rendit service au genre humain ; mais de quoi vous servira de troûver trois nombres tels que la différence des quarrés de deux, ajoutés au nombre trois, fasse toujours un quarré, et que la somme des trois

différences ajoutée au même cube, fasse toujours un quarré ? *Nugæ difficiles.* » (1)

Toute pénible que cette vérité puisse être pour les mathématiciens, il faut cependant le dire : la nature ne les a pas faits pour occuper le premier rang. Hors quelques géomètres *inventeurs*, elle les a tous condamnés à une triste obscurité ; et ces génies inventeurs eux-mêmes sont menacés de l'oubli, si l'historien ne se charge de les annoncer au monde : Archimède doit sa gloire à Polybe, et Voltaire a créé d'abord la renommée de Newton. Platon et Pythagore vivent comme moralistes et législateurs, Leibnitz et Descartes comme métaphysiciens, peut-être encore plus que comme géomètres. D'Alembert aurait aujourd'hui le sort de Varignon et de Duhamel, dont les

(1) *Quest. sur l'Encyc. Géom.*

noms encore respectables à l'école n'existent cependant plus pour le monde, que dans les éloges académiques, s'il n'eût mêlé la réputation de l'écrivain à celle du savant. Un poëte avec quelques vers passe à la dernière postérité, immortalise son siècle, et porte à l'avenir les hommes qu'il a daigné chanter sur sa lyre : le savant, à peine connu pendant sa vie, est oublié le lendemain de sa mort. Ingrat malgré lui, il ne peut rien pour le grand homme, pour le héros qui l'aura protégé. En vain il placera son nom dans un fourneau de chimiste ou dans une machine de physicien ; estimables efforts, dont pourtant il ne sortira rien d'illustre : la Gloire est née sans ailes ; il faut qu'elle emprunte celles des Muses, quand elle veut s'envoler dans les cieux. C'est Corneille, Racine, Boileau ; ce sont les orateurs, les historiens, les artistes qui ont immortalisé Louis XIV, bien plus que

les savans fameux qui brillèrent aussi dans son siècle. Tous les temps, tous les pays offrent le même exemple. Que les mathématiciens cessent donc de se plaindre, si les peuples, par un instinct général, font marcher les lettres avant les sciences. C'est qu'en effet l'homme qui a laissé un seul précepte moral, un seul sentiment touchant à la terre, est plus utile à la société que le géomètre qui a découvert les plus belles propriétés du triangle.

Après tout, il n'est peut-être pas très-difficile de mettre d'accord ceux qui déclament contre les mathématiques et ceux qui les préfèrent à tout. Cette différence d'opinions vient d'une erreur fort commune, qui est de confondre un *grand* avec un *habile* mathématicien. Il y a une géométrie *matérielle* qui se compose de lignes, de points, d'A + B; avec du temps et de la persévérance, l'esprit le plus médiocre peut y faire des prodiges.

C'est alors une espèce de machine géométrique, qui exécute d'elle-même des opérations compliquées, comme la machine arithmétique de Pascal. Dans les sciences, celui qui vient le dernier est toujours le plus instruit; voilà pourquoi tel écolier de nos jours est, et semble avoir quelque raison de se croire plus avancé que Newton; voilà pourquoi tel qui passe pour savant aujourd'hui, sera traité d'ignorant par la génération future. Entêtés de leurs calculs, les géomètres manœuvres ont un mépris ridicule pour les arts d'imagination : ils sourient de pitié quand on leur parle de littérature, de morale, de religion; ils *connaissent*, disent-ils, toute la nature. N'aime-t-on pas autant l'*ignorance* de Platon, qui appelle cette même nature une *poésie mystérieuse !*

Heureusement il existe une autre géométrie, une géométrie intellectuelle. C'est celle-là qu'il fallait savoir

pour entrer dans l'école des disciples de Socrate; elle voit Dieu derrière le cercle et le triangle, et elle fait les Pascal, les Leibnitz, les Descartes et les Newton. En général tous les géomètres inventeurs ont été religieux.

Mais on ne saurait se dissimuler que cette géométrie des grands hommes est peu commune. Pour un seul génie qui marche par les voies sublimes de la science, combien d'autres se perdent dans ses inextricables sentiers! Observons ici une de ces réactions si communes dans les lois de la Providence : les âges irréligieux conduisent nécessairement aux sciences, et les sciences amènent nécessairement les âges irréligieux. Lorsque dans un siècle impie, l'homme vient à méconnaître l'existence de Dieu, comme c'est néanmoins la seule vérité qu'il possède à fond, et qu'il a un besoin impérieux des vérités positives, il cherche à s'en créer de nouvelles, et

croit les trouver dans les abstractions des sciences. Mais d'une autre part, il est naturel que des esprits communs, ou des jeunes gens peu réfléchis, en rencontrent les vérités mathématiques dans tout l'univers, en les voyant dans le ciel avec Newton, dans la chimie avec Lavoisier, dans les minéraux avec l'abbé Haüy; il est naturel, disons-nous, qu'ils les prennent pour le principe même des choses, et qu'ils ne voient rien au-delà. Cette belle simplicité de la nature qui devrait leur faire supposer, comme Aristote, un *premier mobile*, et comme Platon, un *éternel géomètre*, ne sert qu'à les égarer : Dieu n'est bientôt plus pour eux que les propriétés des corps, et la chaîne même des nombres, leur dérobe la grande Unité.

CHAPITRE II.

Chimie et Histoire naturelle.

CE sont ces excès qui ont donné tant d'avantages aux ennemis des sciences, et qui ont fait naître les éloquentes déclamations de M. Rousseau et de ses sectateurs. Rien n'est plus admirable, disent-ils, que les belles découvertes des Spallanzani, des Lavoisier, des Lagrange; mais ce qui perd tout, ce sont les conséquences que des esprits faux prétendent en tirer. Quoi! parce qu'on sera parvenu à démontrer la simplicité des sucs digestifs, ou à déplacer ceux de la génération; parce que la chimie aura augmenté, ou, si l'on veut, diminué le nombre des élémens; parce que la loi de la gravitation sera connue du moindre des écoliers; parce qu'un enfant pourra barbouiller des figures de géométrie; parce que tel ou tel écrivain sera un

subtil *idéologue*, il faudra conclure de tout cela qu'il n'y a ni Dieu, ni véritable religion ? Quel abus du raisonnement !

Une autre observation a fortifié chez les esprits timides le dégoût des études philosophiques. Ils disent : « Si toutes ces découvertes étaient certaines, invariables, nous pourrions concevoir l'orgueil qu'elles inspirent, non aux hommes estimables qui les ont faites, mais à la foule qui en jouit. Cependant, dans ces sciences appelées positives, l'expérience du jour ne détruit-elle pas l'expérience de la veille ? Toutes les erreurs de l'ancienne physique ont eu leurs partisans et leurs défenseurs. Un bel ouvrage de littérature reste beau dans tous les temps; les siècles même lui ajoutent un nouveau lustre. Mais les sciences qui ne s'occupent que des propriétés des *corps ;* qui par conséquent ne sont pas immortelles comme les Muses, dont la voix ne chante que

les merveilles de l'*ame;* les sciences voient vieillir dans un instant, leur système le plus fameux. En chimie, par exemple, on pensait avoir une nomenclature régulière (1), et l'on s'apperçoit maintenant qu'on s'est trompé. Encore un certain nombre de faits,

---

(1) Par les fameuses terminaisons des acides en *eux* et en *iques*. On a démontré récemment que l'acide nitrique et l'acide sulfurique n'étaient point le résultat d'une addition d'oxigène *à l'acide nitreux et à l'acide sulfureux*. Il y avait toujours dès le principe un vide dans le système, par l'acide muriatique qui n'avait pas de positif en *eux*. M. Bertholet est, dit-on, sur le point de prouver que l'*azote*, regardé jusqu'à présent comme une simple essence combinée avec le *calorique*, est une substance composée. Il n'y a qu'un fait certain en chimie, fixé par Boerhaave, et développé par Lavoisier; savoir, que le *calorique*, ou la substance qui, unie à la lumière, compose le feu, tend sans cesse à distendre les corps, ou à écarter les unes des autres leurs molécules constitutives.

et il faudra briser les cases de la chimie moderne. Qu'aura-t-on gagné à bouleverser tous les noms, à appeler l'*air vital*, *oxigène*, etc. ! Les sciences sont un labyrinthe où l'on s'enfonce plus profondément, au moment même où l'on se croit sur le point d'en sortir. »

Ces objections ne regardent pas plus la chimie, que les autres sciences. Lui reprocher de se détromper elle-même par ses expériences, c'est l'accuser de sa bonne foi, et de n'être pas dans le secret de l'essence des choses. Et qui donc est dans ce secret, sinon cette intelligence première qui existe de toute éternité ! La brieveté de notre vie, la faiblesse de nos sens, la grossièreté de nos instrumens et de nos moyens, tout s'oppose à la découverte de cette formule générale, que Dieu nous cache à jamais. On sait que nos sciences *décomposent* et *recomposent*, mais qu'elles ne peuvent *composer*. C'est cette impuissance de créer qui découvre

découvre toujours le côté faible et le néant de l'homme. Quoi qu'il fasse, il ne peut rien, tout lui résiste; il ne peut plier la matière à son usage, qu'elle ne se plaigne et ne gémisse : il semble attacher ses soupirs et son cœur tumultueux à tous ses ouvrages !

Dans l'œuvre du Créateur, au contraire, tout est muet, parce qu'il n'y a point d'effort; tout est silencieux, parce que tout est soumis: il a parlé, le chaos s'est tu, les globes se sont glissés sans bruit dans l'espace. Les puissances unies de la matière sont à une seule parole de Dieu, comme rien est à tout, comme les choses créées sont à la nécessité. Voyez l'homme à ses travaux; quel effrayant appareil de machines ! Il aiguise le fer, il prépare le poison, il appelle les élémens à son secours; il fait mugir l'eau, il fait siffler l'air, ses fourneaux s'allument. Armé du feu, que va tenter ce nouveau

Prométhée ? Va-t-il créer un monde ? Non ; il va détruire ! il ne peut enfanter que la mort !

Soit préjugé d'éducation, soit habitude d'errer dans les déserts, et de n'apporter que notre cœur à l'étude de la nature, nous avouons qu'il nous fait quelque peine de voir l'esprit d'analyse et de *classification* dominer dans les sciences aimables, où l'on ne devrait rechercher que les graces de la Divinité. S'il nous est permis de le dire, c'est, ce nous semble, une grande pitié que de trouver aujourd'hui l'homme *mammifère* rangé, d'après le système de Linnæus, avec les singes, les chauve-souris et les paresseux. Ne valait-il pas autant le laisser à la tête de la création, où l'avaient placé Moïse, Aristote, Buffon et la nature ? Touchant de son ame aux cieux, et de son corps à la terre, on aimait à le voir former, dans la chaîne des êtres, l'anneau qui lie le monde

visible au monde invisible, le temps à l'éternité.

« Dans ce siècle même, dit M. de Buffon, où les sciences paraissent être cultivées avec soin, je crois qu'il est aisé de s'appercevoir que la philosophie est négligée, et peut-être plus que dans aucun siècle; les arts, qu'on veut appeler scientifiques, ont pris sa place; les méthodes de calcul et de géométrie, celles de botanique et d'histoire naturelle, les formules, en un mot, et les dictionnaires, occupent presque tout le monde : on s'imagine savoir davantage, parce qu'on a augmenté le nombre des expressions symboliques, et des phrases savantes, et on ne fait point attention que tous ces arts ne sont que des échafaudages pour arriver à la science, et non pas la science elle-même; qu'il ne faut s'en servir que lorsqu'on ne peut s'en passer, et qu'on doit toujours se défier qu'ils ne viennent à nous manquer,

lorsque nous voudrons les appliquer à l'édifice. » (1)

Ces remarques sont judicieuses ; mais il nous semble qu'il y a dans les *classifications* un danger encore plus pressant. Ne doit-on pas craindre que cette fureur de ramener tout à des signes physiques, de ne voir dans les races diverses de la création que des doigts, des dents, des becs, ne conduise insensiblement la jeunesse au matérialisme? Si pourtant il est quelque science où les inconvéniens de l'incrédulité se fassent sentir dans toute leur plénitude, c'est en histoire naturelle. On flétrit alors ce qu'on touche : les parfums, l'éclat des couleurs, l'élégance des formes, disparaissent, dans les plantes, pour le botaniste qui n'y attache ni moralité ni tendresse. Lors-

(1) Buf. *Hist. nat.* tom. I, prem. disc. pag. 79, éd. 17..

qu'on n'a point de religion, le cœur est insensible, et il n'y a plus de beauté : car la beauté n'est point un être existant hors de nous ; c'est dans le cœur de l'homme que sont toutes les graces de la nature.

Quant à celui qui étudie les animaux, qu'est-ce autre chose, s'il est incrédule, que d'étudier des corps morts ? A quoi ses recherches le mènent-elles ? quel peut être son but ? Ah ! c'est pour lui qu'on a formé ces cabinets, écoles où la Mort, la faux à la main, est le démonstrateur ; cimetières, au milieu desquels on a placé des horloges, pour compter des minutes à des squelettes ! pour marquer des heures à l'éternité !

C'est dans ces tombeaux où le néant a rassemblé ses merveilles, où la dépouille du singe insulte à la dépouille de l'homme ; c'est là qu'il faut chercher la raison de ce phénomène, un *naturaliste athée* : à force de se pro-

mener dans l'atmosphère des sépulcres, son ame a gagné la mort.

Lorsque la science était pauvre et solitaire, lorsqu'elle errait dans la vallée et dans la forêt, qu'elle épiait l'oiseau portant à manger à ses petits, ou le quadrupède retournant à sa tanière, que son laboratoire était la nature, son amphithéâtre les cieux et les champs, qu'elle était simple et merveilleuse, comme les déserts où elle passait sa vie; alors elle était religieuse. Assise à l'ombre d'un chêne, couronnée des fleurs que ses mains innocentes avaient dérobées à la montagne, elle se contentait de peindre sur ses tablettes les scènes qui l'environnaient. Ses livres n'étaient que des catalogues de remèdes pour les infirmités du corps, ou des recueils de saints cantiques, dont les paroles appaisaient aussi les douleurs de l'ame. Mais quand des congrégations de savans se formèrent; quand les philosophes, cherchant la

réputation et non la nature, voulurent parler des œuvres de Dieu, sans les avoir aimées ; l'incrédulité naquit avec l'amour-propre, et la science ne fut plus que le petit instrument d'une petite renommée.

L'Eglise n'a jamais parlé aussi sévérement contre les études philosophiques, que les divers philosophes que nous avons cités dans ces chapitres. Si on l'accuse de s'être un peu méfiée de ces lettres *qui ne guérissent de rien*, comme parle Sénèque ; il faut aussi condamner cette foule de législateurs, d'hommes d'état, de moralistes, qui, dans tous les temps, se sont élevés beaucoup plus fortement qu'elle contre le danger, l'incertitude et l'obscurité des sciences.

Où découvrira-t-elle la vérité ? Sera-ce dans Locke, placé si haut par M. de Condillac ? dans Leibnitz, qui trouvait Locke si faible en *idéologie*, ou dans M. Kant, qui attaque aujourd'hui

et Locke et M. de Condillac ? En croira-t-elle Minos, Lycurgue, Caton, J. J. Rousseau, qui chassent les sciences de leurs républiques, ou adoptera-t-elle le sentiment des législateurs qui les tolèrent ? Quelles effrayantes leçons, si elle jette les yeux autour d'elle ! quelle ample matière de réflexions sur cette fameuse histoire de l'*arbre de science, qui produit la mort !* Toujours les siècles de philosophie ont touché aux siècles de destruction.

L'Eglise ne pouvait donc prendre, dans une question qui a partagé la terre, que le parti même qu'elle a pris : retenir ou lâcher les rênes, selon l'esprit des choses et des temps ; opposer la morale à l'abus que l'homme fait des lumières, et tâcher de lui conserver, pour son bonheur, un cœur simple et une humble pensée.

Concluons que le défaut du jour est de séparer un peu trop les études

abstraites, des études littéraires. Les unes appartiennent à l'esprit, les autres au cœur ; or il se faut donner de garde de cultiver le premier à l'exclusion du second, et de sacrifier la partie qui aime à celle qui raisonne. C'est par une heureuse combinaison des connaissances physiques et morales, et sur-tout par le concours des idées religieuses, qu'on parviendra à redonner à notre jeunesse cette éducation qui jadis a formé tant de grands hommes. Il ne faut pas croire que notre sol soit épuisé. Ce beau pays de France, pour prodiguer de nouvelles moissons, n'a besoin que d'être cultivé un peu à la manière de nos pères : c'est une de ces terres heureuses où règnent ces *génies* protecteurs des hommes, et ce *souffle divin*, qui, selon Platon, décèlent les climats favorables à la vertu. (1)

(1) Plat. *de Leg.* lib. V.

CHAPITRE III.

DES PHILOSOPHES CHRÉTIENS.

Métaphysiciens.

LES exemples viennent à l'appui des principes ; et une religion qui réclame Bacon, Newton, Boyle, Clarke, Leibnitz, Grotius, Pascal, Arnaud, Nicole, Malebranche, la Bruyère (sans parler des pères de l'Eglise, ni de Bossuet, ni de Fénélon, ni de Massillon, ni de Bourdaloue, que nous voulons bien ne compter ici que comme orateurs), une telle religion peut se vanter d'être favorable à la philosophie.

Bacon doit son immortalité à son Traité, *on the advancement of learning*, et à son *novum organum scientiarum*. Dans le premier, il examine le cercle des sciences, classant chaque objet sous sa faculté ; facultés dont il

reconnaît quatre : l'*ame* ou la *sensation*, la *mémoire*, l'*imagination*, l'*entendement*. Les sciences s'y trouvent réduites à trois : la *poésie*, l'*histoire*, la *philosophie*.

Dans le second ouvrage, il rejette la manière de raisonner par syllogisme, et propose la physique expérimentale, pour seul guide dans la nature. On aime encore à lire la profession de foi de l'illustre chancelier d'Angleterre, et la prière qu'il avait coutume de dire avant de se mettre au travail. Cette naïveté chrétienne, dans un grand homme, est bien touchante. Lorsque Newton et Bossuet découvraient avec simplicité leurs têtes augustes, en prononçant le nom de Dieu, ils étaient peut-être plus admirables dans ce moment, que lorsque le premier pesait ces mondes, dont l'autre enseignait à mépriser la poussière.

Clarke dans son *Traité de l'existence de Dieu*, Leibnitz dans sa *Théo-*

dicée, Malebranche dans sa *Recherche de la vérité*, se sont élevés si haut en métaphysique, qu'ils n'ont rien laissé à faire après eux.

Il est assez singulier que notre siècle se soit cru supérieur en métaphysique et en dialectique au siècle qui l'a précédé. Les faits déposent contre nous : certainement M. l'abbé de Condillac, qui n'a rien dit de nouveau, ne peut seul balancer Locke, Descartes, Malebranche et Leibnitz. Il ne fait que démembrer le premier, et il s'égare toutes les fois qu'il marche sans lui. Au reste, la métaphysique du jour diffère de celle de l'antiquité, en ce qu'elle sépare, autant qu'il est possible, l'imagination, des perceptions abstraites. Nous avons isolé toutes les facultés de notre entendement, réservant la pensée pour telle matière, le raisonnement pour telle autre, etc. D'où il résulte que nos ouvrages n'ont plus d'ensemble, et que notre esprit,

ainsi

ainsi divisé par chapitres, offre les inconvéniens de ces histoires, où chaque sujet est traité à part. Tandis que l'on recommence un nouvel article, le précédent nous échappe; nous cessons de voir les liaisons que les faits ont entr'eux, nous retombons dans la confusion à force de méthode, et la multitude des conclusions particulières, nous empêche d'arriver à la conclusion générale.

Quand il s'agit, comme dans l'ouvrage de Clarke, d'attaquer des hommes qui se piquent de raisonnement, et auxquels il est nécessaire de prouver qu'on raisonne aussi bien qu'eux, on fait merveilleusement d'employer la manière ferme et serrée du docteur anglais; mais dans tout autre cas, pourquoi préférer cette sécheresse à un style clair, quoiqu'animé? Pourquoi ne pas mettre son cœur dans un ouvrage sérieux, comme dans un livre purement agréable? On lit encore avec

délices la métaphysique de Platon, parce qu'elle est colorée par une imagination brillante. Nos derniers *idéologues* sont tombés dans une grande erreur, en séparant l'histoire de l'esprit humain de l'histoire des choses divines, en soutenant que la dernière ne mène à rien de positif, et qu'il n'y a que la première qui soit d'un usage immédiat. Où est donc la nécessité de connaître les opérations de la pensée de l'homme, si ce n'est pour les rapporter à Dieu ? Que me revient-il de savoir que je reçois ou non mes idées par les sens ? M. de Condillac s'écrie : « Tous les métaphysiciens se sont perdus dans des mondes enchantés, moi seul j'ai trouvé le vrai ; ma science est de la plus grande utilité. Je vais vous dire ce que c'est que la conscience, l'attention, la réminiscence. » Et à quoi tout cela me conduira-t-il ? Une chose n'est bonne, une chose n'est positive qu'autant qu'elle ren-

ferme une intention morale; or, toute *metaphysique* qui n'est pas *théologie*, comme celle des anciens et des chrétiens; toute métaphysique qui creuse un abyme entre l'homme et Dieu, qui prétend que le dernier n'étant que ténèbres, on ne doit pas s'en occuper; cette métaphysique est tout-à-la-fois futile et dangereuse, parce qu'elle manque de but.

L'autre au contraire, en m'associant à la divinité, en me donnant une immense idée de ma grandeur, et de la perfection de mon être, me dispose à bien penser et à bien agir. Toutes les fins morales viennent par cet anneau se rattacher à cette haute métaphysique, qui n'est alors qu'un chemin plus sublime pour arriver à la vertu. C'est ce que Platon appelait par excellence *la science des Dieux*, et Pythagore, *la géométrie divine*. Hors de là, la métaphysique n'est plus qu'un microscope, qui nous découvre curieu-

sement quelques petits objets que n'aurait pu saisir la vue simple; mais qu'on peut ignorer ou connaître, sans qu'ils forment, ou qu'ils remplissent un vide dans l'existence.

CHAPITRE IV.

SUITE DES PHILOSOPHES CHRÉTIENS.

Publicistes.

Nous avons fait, dans ces derniers temps, un grand bruit de notre science en politique; on dirait qu'avant nous le monde moderne n'eût jamais entendu parler de liberté, ni des différentes formes sociales. C'est apparemment pour cela que nous les avons essayées toutes avec tant d'habileté et de bonheur. Cependant, Machiavel, Thomas Morus, Mariana, Bodin, Grotius, Puffendorf et Locke, tous philosophes chrétiens, s'étaient occupés de la nature des Gouvernemens bien avant MM. Mably et Rousseau.

Nous ne ferons point l'analyse des ouvrages de ces publicistes, dont il nous suffit de rappeler les noms, pour prouver que tous les genres de gloire littéraire appartiennent au christianisme; nous montrerons ailleurs ce que la liberté du genre humain doit à cette même religion, qu'on accuse de prêcher l'esclavage.

Il serait bien à désirer, si l'on s'occupe encore d'écrits de politique (ce qu'à Dieu ne plaise!) qu'on retrouvât pour ces sortes d'ouvrages, les graces que leur prêtaient les anciens. La Cyropédie de Xénophon, la République et les Lois de Platon, sont tout-à-la-fois de graves traités et des livres pleins de charmes. Platon excelle à donner un tour merveilleux aux discussions les plus stériles; il sait mettre de l'enchantement jusque dans l'énoncé d'une loi. Ici ce sont trois vieillards qui discourent en allant de Gnosse à l'antre de Jupiter, et qui se

reposent sous de hauts cyprès, et dans de riantes prairies; là, c'est le meurtrier involontaire, qui, un pied dans la mer, fait des libations à Neptune : plus loin, un poëte étranger est reçu avec des chants et des parfums; on l'appelle un homme tout divin, on le couronne de lauriers, et tout chargé d'honneurs, on le conduit hors du territoire de la République. Ainsi, Platon a cent manières agréables de proposer ses idées; il adoucit jusqu'aux sentences les plus sévères, en considérant les délits sous un jour tout religieux.

Remarquons que les publicistes modernes ont vanté le Gouvernement républicain, tandis que les écrivains politiques de la Grèce ont généralement donné la préférence à la monarchie. Pourquoi cela ! parce que les uns et les autres haïssaient ce qu'ils avaient, et aimaient ce qu'ils n'avaient pas : c'est l'histoire de tous les hommes.

Au reste, les sages de la Grèce envisageaient la société sous les rapports moraux ; nos derniers philosophes l'ont considérée sous les rapports politiques. Les premiers voulaient que le Gouvernement découlât des mœurs; les seconds, que les mœurs dérivassent du Gouvernement. La philosophie des uns s'appuyait sur la religion; la philosophie des autres, sur l'athéisme. Les Platon criaient aux peuples : « Soyez vertueux, vous serez libres ; » nous leur avons dit : « Soyez libres, vous serez vertueux. » La Grèce, avec de tels sentimens, fut heureuse. Qu'obtiendrons-nous avec les principes opposés ?

CHAPITRE V.

MORALISTES.

La Bruyère.

Les écrivains du même siècle, quelque différens qu'ils soient par le

génie, ont tous cependant quelque chose de commun entr'eux. On reconnaît ceux du bel âge de la France, à la fermeté de leur style, au peu de recherche de leurs expressions, à la simplicité de leurs tours, et pourtant à une certaine construction de phrase, grecque et latine, qui, sans nuire au génie de la langue française, annonce les excellens modèles dont ces hommes s'étaient nourris.

De plus, les littératures se divisent, pour ainsi dire, par groupes qui suivent tel ou tel maître, telle ou telle école. Ainsi, les écrivains de *Port-Royal* se distinguent des écrivains de la *Société ;* ainsi, Fénélon, Massillon et Fléchier se touchent par quelques points, et Pascal, Bossuet et la Bruyère par quelques autres. Ces derniers sont sur-tout remarquables par une sorte de brusquerie de pensée et de style, qui leur est particulière. Mais il faut convenir que la Bruyère,

qui imite volontiers Pascal (1), affaiblit quelquefois les preuves, et la manière originale de ce grand génie. Quand l'auteur des *Caractères*, voulant démontrer la petitesse de l'homme, dit : *Vous êtes placée, ô Lucie, quelque part sur cet atome*, etc. il reste bien loin de ce fameux morceau de l'auteur des Pensées : « *Qu'est-ce qu'un homme dans l'infini ! qui le peut comprendre !* »

La Bruyère dit encore : « *Il n'y a pour l'homme que trois événemens : naître, vivre et mourir ; il ne se sent pas naître, il souffre à mourir, et il oublie de vivre.* » Pascal fait mieux sentir notre néant : « Le dernier acte est toujours sanglant, quelque belle que soit la comédie en tout le reste. On jette enfin de la terre sur la tête,

(1) Sur-tout dans le chapitre des *Esprits forts*.

et en voilà pour jamais. » Comme ce dernier mot est effrayant ! On voit d'abord la *comédie*, et puis la *fosse*, et puis la *terre*, et puis l'*éternité*. La négligence avec laquelle la phrase est jetée, montre tout le peu de valeur de la vie. Quelle amère indifférence, dans cette courte et froide histoire de l'homme ! (1)

---

(1) Cette pensée est supprimée dans la petite édition de Pascal, avec les notes; les éditeurs n'ont pas apparemment trouvé que cela fût d'un *beau style*. Nous avons entendu critiquer la prose du siècle de Louis XIV, comme manquant d'harmonie, d'élégance et de justesse dans l'expression. Nous avons entendu dire : «*Si Bossuet et Pascal revenaient, ils n'écriraient plus comme cela.* » C'est nous, prétend-on, qui sommes les écrivains en prose *par excellence*, et qui sommes bien plus habiles dans l'art d'arranger des mots. Ne serait-ce point que nous exprimons des pensées communes en style recherché, tandis que les écrivains du siècle de Louis XIV disaient tout simplement de grandes choses ?

Quoi qu'il en soit, la Bruyère est un des plus beaux écrivains du siècle de Louis XIV. Aucun homme n'a su donner plus de variété à son style, plus de formes diverses à sa langue, plus de mouvement à sa pensée. Il descend de la haute éloquence à la familiarité, et passe de la plaisanterie au raisonnement, sans jamais blesser le goût ni le lecteur. L'ironie est son arme favorite : aussi philosophe que Théophraste, son coup d'œil embrasse un plus grand nombre d'objets, et ses remarques sont plus originales et plus profondes. Théophraste conjecture, la Rochefoucault devine, et la Bruyère montre ce qui se passe au fond des cœurs.

C'est un grand triomphe pour la religion, que de compter parmi ses philosophes, un Pascal et un la Bruyère. Il faudrait, peut-être, d'après ces exemples, être un peu moins prompt à avancer qu'il n'y a que de *petits esprits* qui puissent être chrétiens.

« Si ma religion était fausse, dit l'auteur des Caractères, je l'avoue, voilà le piége le mieux dressé qu'il soit possible d'imaginer : il était inévitable de ne pas donner tout au travers, et de n'y être pas pris. Quelle majesté ! quel éclat de mystères ! quelle suite et quel enchaînement de toute la doctrine ! Quelle raison éminente ! quelle candeur ! quelle innocence de mœurs ! quelle force invincible et accablante de témoignages rendus successivement et pendant trois siècles entiers par des millions de personnes les plus sages, les plus modérées qui fussent alors sur la terre, et que le sentiment d'une même vérité soutient dans l'exil, dans les fers, contre la vue de la mort et du dernier supplice ! »

Si la Bruyère revenait au monde, il serait bien étonné de voir cette religion (dont les plus grands hommes de son siècle confessaient la beauté et l'excellence) traitée d'*infâme*, de *ridicule*,

dicule, d'*absurde*. Il croirait, sans doute, que les nouveaux *esprits forts* sont des hommes très-supérieurs aux écrivains qui les ont précédés, et que devant eux, Pascal, Bossuet, Fénélon, Racine, sont des auteurs sans génie. Il ouvrirait leurs ouvrages avec une profonde surprise, et un respect mêlé de frayeur. Nous croyons le voir s'attendant à trouver à chaque ligne quelque grande découverte de l'esprit humain, quelque haute pensée, peut-être même quelque fait historique auparavant inconnu, qui prouve invinciblement la fausseté du christianisme : que dirait-il, que penserait-il, dans son second étonnement, qui ne tarderait pas à suivre le premier !

La Bruyère nous manque; la Révolution a renouvelé le fond des caractères. L'avarice, l'ignorance, l'amour-propre se montrent sous mille jours nouveaux. Ces vices, dans le siècle de Louis XIV, se composaient avec la

religion et la politesse ; maintenant ils se mêlent à l'impiété et à la rudesse des formes. Ils devaient donc avoir dans le dix-septième des teintes plus fines, des nuances plus délicates : ils pouvaient être ridicules alors, ils sont odieux aujourd'hui.

CHAPITRE VI.

Suite DES MORALISTES.

Il y avait un homme qui, à douze ans, avec des *barres* et des *ronds*, avait créé les mathématiques; qui à seize avait fait le plus savant Traité des Coniques qu'on eût vu depuis l'antiquité ; qui à dix-neuf réduisit en machine une science qui existe toute entière dans l'entendement; qui à vingt-trois démontra les phénomènes de la pesanteur de l'air, et détruisit une des grandes erreurs de l'ancienne physique ; qui à cet âge où les autres hommes commencent à peine de naître,

ayant achevé de parcourir le cercle des sciences humaines, s'apperçut de leur néant, et tourna toutes ses pensées vers la religion; qui depuis ce moment jusqu'à sa mort, arrivée dans sa trente-neuvième année, toujours infirme et souffrant, fixa la langue qu'ont parlée Bossuet et Racine, donna le modèle de la plus parfaite plaisanterie, comme du raisonnement le plus fort; enfin qui, dans les courts intervalles de ses maux, résolut, en se privant de tout secours, un des plus hauts problèmes de géométrie, et jeta au hasard sur le papier, des pensées qui tiennent autant du Dieu que de l'homme. Cet effrayant génie se nommait Blaise Pascal.

Il est difficile de ne pas rester confondu d'étonnement, lorsqu'en ouvrant les pensées du philosophe chrétien, on tombe sur les six chapitres où il traite de la nature de l'homme. Les sentimens de Pascal sont remarquables surtout par la profondeur de leur tris-

tesse, et par je ne sais quelle immensité : on est suspendu au milieu de ces sentimens comme dans l'infini. Les métaphysiciens parlent de cette *pensée abstraite*, qui n'a aucune propriété de la matière, qui touche à tout sans se déplacer, qui vit d'elle-même, qui ne peut périr, parce qu'elle est indivisible, et qui prouve péremptoirement l'immortalité de l'ame : cette définition de la pensée semble avoir été suggérée aux métaphysiciens, par les écrits de Pascal.

Il y a un monument curieux de la philosophie chrétienne, et de la philosophie du jour : ce sont les *Pensées* de Pascal, commentées par les éditeurs (*). On croit voir les ruines de Palmyre, restes superbes du génie et du temps, au pied desquelles l'Arabe du désert a bâti sa misérable hutte.

(*) *Voyez* la note D à la fin du volume.

M. de Voltaire a dit : « Pascal, fou sublime, né un siècle trop tôt. »

On entend ce que signifie ce *siècle trop tôt*. Une seule observation suffira pour faire voir combien Pascal *sophiste*, eût été inférieur à Pascal *chrétien*.

Dans quel endroit de ses écrits, le solitaire de Port-Royal s'est-il élevé au-dessus des plus grands génies? Dans ses six chapitres sur l'homme. Or, ces six chapitres, qui roulent entièrement sur la chute originelle, *n'existeraient pas, si Pascal eût été incrédule*.

Il faut placer ici une observation de la dernière importance. Parmi les personnes qui ont embrassé les opinions philosophiques, les unes ne cessent de décrier le siècle de Louis XIV ; les autres, se piquant d'impartialité, accordent à ce siècle *les dons de l'imagination*, et lui refusent les *facultés de la pensée*. C'est le dix-huitième siècle, s'écrie-t-on, qui est le siècle *penseur* par excellence.

Tout homme impartial, qui lira attentivement les écrivains du siècle de Louis XIV, s'appercevra bientôt que *rien n'a échappé à leur vue*; mais que contemplant les objets de plus haut que nous, ils ont dédaigné les routes où nous sommes entrés, et au bout desquelles leur œil perçant avait découvert les abymes.

Nous pouvons appuyer cette assertion de mille preuves. Est-ce faute d'avoir connu les objections contre la religion, que tant de grands hommes ont été religieux? Oublie-t-on que Bayle publiait, à cette époque même, ses doutes et ses sophismes? Ne sait-on plus que Clarke et Leibnitz n'étaient occupés qu'à combattre l'incrédulité? que Pascal *voulait défendre* la religion; que la Bruyère faisait son chapitre des *Esprits forts*, et Massillon son sermon de *la Vérité d'un avenir*? que Bossuet enfin lançait ces paroles foudroyantes sur la tête des athées? « Qu'ont-ils vu,

ces *rares génies*, qu'ont-ils vu *plus que les autres !* Quelle ignorance est la leur, et qu'il serait aisé de les confondre, si, faibles et présomptueux, ils ne craignaient point d'être instruits ! car pensent-ils avoir vu mieux les difficultés à cause qu'ils y succombent, et que les autres qui LES ONT VUES les ont méprisées ? Ils n'ont rien vu, ils n'entendent rien, ils n'ont pas même de quoi établir le néant auquel ils espèrent après cette vie, et ce misérable partage ne leur est pas assuré. »

Et quels rapports moraux, politiques ou religieux se sont dérobés à Pascal ? quel côté de choses n'a-t-il point saisi ? S'il considère la nature humaine en général, il en fait cette peinture si connue et si étonnante : « La première chose qui s'offre à l'homme, quand il se regarde, c'est son corps, etc. » Et ailleurs : « L'homme n'est qu'un roseau pensant, etc. » Nous demandons si, dans tout cela, Pascal s'est montré un faible *penseur !*

Les écrivains modernes se sont fort étendus sur la puissance de l'opinion, et c'est Pascal qui le premier l'avait observée. Une des choses les plus fortes que M. Rousseau ait hasardées en politique, se lit dans son discours sur l'*Inégalité des Conditions*: « Le premier, dit-il, qui ayant enclos un terrain, s'avisa de dire, *ceci est à moi*, fut le vrai fondateur de la société civile. » Or, c'est presque mot pour mot l'effrayante idée que le solitaire de Port-Royal exprime avec une toute autre énergie: « Ce chien *est à moi*, disaient ces pauvres enfans; c'est ma place au soleil: voilà le commencement et l'image de l'usurpation de toute la terre. »

Et voilà une de ces pensées qui font trembler pour Pascal. Quel ne fut point devenu ce grand homme, s'il n'avait été chrétien! Quel frein adorable que cette religion, qui, sans nous empêcher de jeter de vastes regards autour de nous, nous retient au bord de l'abyme!

C'est le même Pascal qui a dit encore : « Trois degrés d'élévation du pôle renversent toute la jurisprudence. Un méridien décide de la vérité, ou de peu d'années de possession. Les lois fondamentales changent, le droit a ses époques ; plaisante justice qu'une rivière ou une montagne borne ; vérité au-deçà des Pyrénées, erreur au-delà. »

Certes, le penseur le plus hardi de ce siècle, l'écrivain le plus déterminé à généraliser les idées pour bouleverser le monde, n'a rien dit de plus fort contre la justice des gouvernemens et les préjugés des nations.

Toutes les insultes que nous avons prodiguées par philosophie à la nature humaine, ont été plus ou moins puisées dans les écrits de Pascal. Mais en dérobant à ce rare génie la *misère* de l'homme, nous n'avons pas su, comme lui, en appercevoir la *grandeur*. Bossuet et Fénélon, le premier, dans son *Histoire universelle*, dans ses *Aver-*

tissemens et dans sa *Politique tirée de l'Ecriture sainte ;* le second, dans son *Télémaque*, ont dit sur les Gouvernemens toutes les choses essentielles. M. de Montesquieu lui-même n'a souvent fait que développer les principes de l'évêque de Meaux, comme on l'a excellemment remarqué. On pourrait faire des volumes de tous les passages favorables à la liberté et à l'amour de la patrie, qui se trouvent dans les auteurs du dix-septième siècle.

Et que n'a-t-on point tenté dans ce siècle (*) ? L'égalité des poids et mesures, l'abolition des coutumes provinciales, la réformation du code civil et criminel, la répartition égale de l'impôt ; tous ces projets dont nous nous vantons, ont été proposés, examinés, exécutés même quand les avantages de la réforme ont paru en balan-

(*) *Voyez* la note E à la fin du volume.

cer les inconvéniens. Bossuet n'a-t-il pas été jusqu'à vouloir réunir l'Eglise protestante à l'Eglise romaine? Quand on songe que Bagnoli, le Maître, Arnaud, Nicolle, Pascal, s'étaient consacrés à l'éducation de la jeunesse, on aura de la peine à croire, sans doute, que cette éducation est plus belle et plus savante de nos jours. Les meilleurs livres classiques que nous ayons, sont encore ceux de Port-Royal, et nous ne faisons que les répéter (souvent en cachant nos larcins) dans tous nos ouvrages élémentaires.

Notre supériorité se réduit donc à quelques progrès dans les études naturelles; progrès qui appartiennent à la marche du temps, et qui ne compensent pas, à beaucoup près, la perte de l'imagination qui en est la suite. La *pensée* est la même dans tous les siècles, mais elle est accompagnée plus particulièrement ou des arts ou des sciences: elle n'a toute sa grandeur

poétique et toute sa beauté morale qu'avec les premiers.

Mais, dira-t-on, si le siècle de Louis XIV a conçu toutes les idées *libérales* (1), pourquoi donc n'en a-t-il pas fait le même usage que nous? Certes, ne nous vantons pas de notre essai. Pascal, Bossuet, Fénélon, ont vu plus loin que nous, puisqu'en connaissant comme nous, et mieux que nous, la nature des choses, ils ont senti le danger des innovations. Quand leurs ouvrages ne prouveraient pas qu'ils ont eu sur tous les sujets des idées philosophiques, pourrait-on croire que ces grands hommes n'ont pas été frappés des abus qui se glissent par-tout, et qu'ils ne connaissaient pas

(1) Barbarisme que la philosophie a emprunté des Anglais. Comment se fait-il que notre prodigieux amour de la patrie aille toujours chercher ses mots dans un dictionnaire étranger?

le

le faible et le fort des affaires humaines ? Mais tel était leur principe, qu'il ne *faut pas faire un petit mal, même pour un grand bien* (1), à plus forte raison pour de vains systèmes, dont le résultat est presque toujours effroyable. Ce n'était pas par défaut de génie, sans doute, que ce même Pascal, qui (comme nous l'avons montré) connaissait si bien le vice des lois dans le *sens absolu*, disait dans le *sens relatif* : « Que l'on a bien fait de distinguer les hommes par les qualités extérieures ! Qui passera de nous deux ? qui cédera la place à l'autre ? le moins habile ? Mais je suis aussi habile que lui ; il faudra se battre pour cela. Il a quatre laquais, et je n'en ai qu'un ; cela est visible, il n'y a qu'à compter ; c'est à moi à céder, et je suis un sot si je le conteste. »

(1) *Hist. de Port-Royal*, 5.

Quelle profondeur de jugement sous ces formes ironiques ! cela répond à des volumes de sophismes. L'auteur des *Pensées* se soumettant aux *quatre laquais*, est bien autrement philosophe que tous ces *penseurs* que les quatre laquais ont révoltés.

En un mot, le siècle de Louis XIV est resté paisible, non parce qu'il n'a point apperçu telle ou telle chose ; mais parce qu'en la voyant, il l'a pénétrée jusqu'au fond ; parce qu'il en a considéré toutes les faces et connu tous les périls. S'il ne s'est point plongé dans les idées du jour, c'est qu'il leur a été supérieur ; nous prenons sa puissance pour sa faiblesse ; son secret et le nôtre sont renfermés dans cette pensée de Pascal :

« Les sciences ont deux extrémités qui se touchent ; la première est la pure ignorance naturelle, où se trouvent tous les hommes en naissant ; l'autre extrémité est celle où arrivent

les grandes ames, qui, ayant parcouru tout ce que les hommes peuvent savoir, trouvent qu'ils ne savent rien, et se rencontrent dans cette même ignorance d'où ils sont partis; mais c'est une ignorance savante qui se connaît. Ceux d'entr'eux qui sont sortis de l'ignorance naturelle, et n'ont pu arriver à l'autre, ont quelque teinture de cette science suffisante, et font les entendus. Ceux-là troublent le monde, et jugent plus mal que tous les autres. Le peuple et les habiles composent pour l'ordinaire le train du monde; les autres les méprisent et en sont méprisés. »

Nous ne pouvons nous empêcher de faire ici un triste retour sur nous-mêmes. Pascal avait entrepris de donner au monde l'ouvrage dont nous publions aujourd'hui une si petite et si faible partie. Quel chef-d'œuvre ne serait point sorti des mains d'un tel maître! Si Dieu ne lui a pas permis d'exécuter son dessein, c'est qu'appa-

remment il n'est pas bon que tous les doutes sur la foi soient levés ; afin qu'il reste matière à ces tentations et à ces épreuves, qui font les saints et les martyrs.

TROISIÈME PARTIE.

BEAUX-ARTS ET LITTÉRATURE.

LIVRE TROISIÈME.

HISTOIRE.

CHAPITRE PREMIER.

Du Christianisme, dans la manière d'écrire l'histoire.

Si le christianisme a fait faire tant de progrès aux idées philosophiques, il doit être nécessairement favorable au génie de l'histoire, puisque celle-ci n'est qu'une branche de la philosophie morale et politique. Quiconque rejette les notions sublimes que la religion nous donne de la nature et de son au-

teur, se prive volontairement d'un moyen fécond d'images et de pensées.

En effet, celui-là connaîtra mieux les hommes, qui aura long-temps médité les desseins de la providence; celui-là pourra démasquer la sagesse humaine, qui aura pénétré les *ruses* de la sagesse divine. Les desseins des rois, les abominations des cités, les voies iniques et détournées de la politique, le remuement des cœurs par le fil secret des passions, ces longues inquiétudes qui saisissent par fois les peuples, ces transmutations de puissance du roi au sujet, du noble au plébéien, du riche au pauvre; tous ces ressorts resteront inexplicables pour vous, si vous n'avez, pour ainsi dire, assisté au conseil du Très-Haut, avec ces divers esprits de force, de prudence, de faiblesse et d'erreur, qu'il envoie aux nations qu'il veut ou sauver ou perdre.

Mettons donc l'éternité au fond de l'histoire des temps; rapportons tout

à Dieu, comme à la cause universelle. Qu'on vante tant qu'on voudra celui qui, démêlant les secrets puérils de nos cœurs, fait sortir les plus grands événemens des sources les plus misérables : Dieu attentif aux royaumes des hommes ; l'impiété, c'est-à-dire, l'absence des vertus morales, devenant la raison immédiate des malheurs des peuples ; voilà, ce semble, une base historique bien plus noble, et aussi bien plus certaine que la première.

Et pour en montrer un exemple dans notre révolution : qu'on nous dise si ce furent des causes ordinaires qui dans le cours de quelques années dénaturèrent toutes nos affections, et éteignirent parmi nous cette simplicité et cette magnificence particulières au cœur de l'homme ? L'esprit de Dieu s'étant retiré du milieu du peuple, il ne resta de force que dans la tache originelle, qui reprit son empire, comme au jour de Caïn et de sa race. Quiconque vou-

lait être raisonnable, sentait en lui je ne sais quelle impuissance du bien ; quiconque étendait une main pacifique, voyait cette main subitement séchée : le drapeau rouge flotte aux remparts de toutes les cités ; la guerre est déclarée à toutes les nations : alors s'accomplissent les paroles du prophète : *les os des rois de Juda, les os des prêtres, les os des habitans de Jérusalem, seront jetés hors de leur sépulcre* (1). Le sang ruisselle de toutes parts ; coupable envers les souvenirs, on efface les institutions antiques ; coupable envers les espérances, on ne fonde rien pour la postérité ; les tombeaux et les enfans sont également profanés. Dans cette ligne de vie qui nous fut transmise par nos ancêtres, et que nous devons prolonger au-delà de nous, on ne saisit que le temps pré-

(1) Jerem. cap. VIII, v. 1.

sent, et chacun se consacrant à sa propre corruption, comme à un sacerdoce abominable, vit tel que si rien ne l'eût précédé, et que rien ne le dût suivre.

Mais tandis que cet esprit de perte dévorait intérieurement la France, d'où lui venait cet esprit de salut qui la défendait au dehors? Elle n'a de prudence et de grandeur que sur sa frontière; au dedans tout est abattu, à l'extérieur tout triomphe. La patrie n'est plus dans ses foyers, elle est dans un camp sur le Rhin, comme au temps de la race de Mérovée: on croit voir le peuple Juif chassé de la terre de Gessen, et domptant les nations barbares dans le désert.

Une telle combinaison de choses n'a point de principe naturel dans les événemens humains. L'écrivain religieux peut seul découvrir ici un profond conseil du Très-Haut: si les puissances coalisées n'avaient voulu que

faire cesser les violences de Robespierre, et laisser ensuite la France intègre, réparer ses maux et ses erreurs; peut-être eussent-elles réussi. Mais Dieu vit l'iniquité des cours, et il dit au soldat étranger : « Je briserai le glaive dans ta main, et tu ne détruiras point le peuple de saint Louis. »

Ainsi la religion semble conduire à l'explication des faits les plus incompréhensibles de l'histoire. De plus, il y a dans le nom de Dieu quelque chose de superbe, qui sert à donner au style une certaine emphase toute merveilleuse; en sorte que l'écrivain le plus religieux est presque toujours le plus éloquent. Sans religion, on peut avoir de l'esprit; mais il est très-difficile d'avoir du génie. Ajoutez qu'on sent dans l'historien de foi, un ton, nous dirions presque un goût d'honnête homme, qui fait qu'on est tout-à-fait disposé à croire ce qu'il raconte. On se défie, au contraire, de l'historien sophiste;

car représentant presque toujours la société sous un jour odieux, on est incliné à le regarder lui-même comme un méchant et un trompeur.

CHAPITRE II.

CAUSES GÉNÉRALES QUI ONT EMPÊCHÉ LES ÉCRIVAINS MODERNES DE RÉUSSIR DANS L'HISTOIRE.

Première cause : beautés des sujets antiques.

IL se présente ici une grande objection : si le christianisme est favorable au génie de l'histoire, pourquoi donc les écrivains modernes sont-ils généralement inférieurs aux anciens dans cette profonde et importante partie des lettres?

D'abord, le fait supposé par cette objection n'est pas d'une vérité rigoureuse, puisqu'un des plus beaux monumens historiques qui existent chez

les hommes, le *Discours sur l'Histoire universelle*, a été dicté par l'esprit même du christianisme. Mais en écartant un moment cet ouvrage, les causes de notre infériorité en histoire (si cette infériorité existe), méritent d'être recherchées.

Elles nous semblent être de deux espèces : les unes tiennent à l'*histoire*, et les autres à l'*historien*.

Les Grecs et les Romains ont offert deux vastes tableaux que le monde n'a pu reproduire. Les premiers ont surtout été remarquables par la grandeur des hommes; les seconds, par la grandeur des choses. Rome et Athènes, parties de l'état de nature pour arriver au dernier degré de civilisation, remontent l'échelle entière des vertus et des vices, de l'ignorance et des arts. On voit croître l'homme et sa pensée : d'abord enfant, ensuite attaqué de toutes les passions dans la jeunesse, fort et sage dans son âge mûr, faible

faible et corrompu dans sa vieillesse. L'état suit l'homme ; passant du gouvernement royal ou paternel au gouvernement républicain, et tombant dans le despotisme avec l'âge de la décrépitude.

Bien que les peuples modernes présentent (comme nous le dirons bientôt) quelques époques intéressantes, quelques règnes fameux, quelques portraits brillans, quelques actions éclatantes, cependant il faut convenir qu'ils ne fournissent pas à l'historien cet ensemble de choses, cette hauteur de leçons qui font de l'histoire ancienne un tout complet et une peinture achevée. Ils n'ont point commencé par le premier pas; ils ne se sont point formés eux-mêmes par degrés; ils ont été transportés tout-à-coup du fond des forêts et de l'état sauvage au milieu des cités et de l'état civil : ce ne sont que de jeunes branches, entées sur un vieux tronc. Aussi

tout est ténèbres dans leur origine : vous y voyez à-la-fois les plus grands vices et les plus grandes vertus, une grossière ignorance et des éclats de lumière, des notions vagues de justice et de gouvernement, un mélange confus de mœurs et de langage : ces peuples n'ont passé ni par cet état où les bonnes mœurs font les lois, ni par cet autre où les bonnes lois font les mœurs.

Quand toutes les nations viennent à se rasseoir sur les débris du monde antique, un autre phénomène arrête l'historien : tout paraît subitement réglé, tout prend une face uniforme ; des monarchies par-tout; à peine de petites républiques qui se changent elles-mêmes en principautés, ou qui sont absorbées par les royaumes voisins. En même temps les arts et les sciences se développent, mais tranquillement, mais dans les ombres. Ils se séparent, pour ainsi dire, des destinées humaines ; ils n'influent plus sur

le sort des empires. Relégués chez une petite classe de citoyens, ils deviennent plutôt un objet de luxe et de curiosité, qu'un sens de plus chez les nations.

Ainsi tout se consolide à-la-fois. Une balance religieuse et politique tient de niveau toutes les parties de l'Europe. Rien ne s'y détruit plus; le plus petit Etat moderne se peut vanter d'une durée égale à celle des empires des Cyrus et des Césars. Le christianisme a été la grande ancre qui a fixé tant de nations flottantes, et retenu dans le port, ces états, qui se briseront peut-être, s'ils viennent à rompre l'anneau commun où la religion les tient attachés.

Or, en répandant sur les peuples cette uniformité, et, pour ainsi dire, cette monotonie de mœurs que les lois donnaient à l'ancienne Egypte, et donnent encore aujourd'hui aux Indes et à la Chine, le christianisme a

rendu nécessairement les couleurs de l'histoire moins vives. Ces vertus générales de tout temps et de tout pays, telles que l'humanité, la pudeur, la charité, qu'il a substituées aux douteuses vertus politiques ; ces vertus, disons-nous, ont aussi un jeu moins grand sur le théâtre du monde. Comme elles sont véritablement des vertus, elles évitent la lumière et le bruit : il y a chez les peuples modernes un certain silence des affaires, qui déconcerte l'historien. Donnons-nous de garde de nous en plaindre : l'homme moral parmi nous est bien supérieur à l'homme moral des anciens. Notre raison n'est pas pervertie par un culte abominable ; nous n'adorons pas des monstres ; l'impudicité ne marche pas le front levé chez les chrétiens ; nous n'avons ni gladiateurs, ni esclaves. Il n'y a pas encore bien long-temps que le sang nous faisait horreur. Ah ! n'envions pas aux Romains leur Tacite, s'il faut l'acheter par leur Tibère !

CHAPITRE III.

SUITE DU PRÉCÉDENT.

Seconde cause : les anciens ont épuisé tous les genres d'histoires, hors le genre chrétien.

A CETTE première cause de l'infériorité de nos historiens, tirée du fond même des sujets, il en faut joindre une seconde qui tient à la manière dont les anciens ont écrit l'histoire. Ils ont épuisé toutes les couleurs; et si le christianisme n'avait pas fourni un caractère nouveau de réflexions et de pensées, l'histoire demeurait à jamais fermée aux modernes.

Jeune et brillante sous Hérodote, elle étala aux yeux de la Grèce les naïves peintures de la naissance de la société, et des mœurs primitives des hommes. On avait alors l'immense avantage d'écrire les annales de la

fable, en écrivant celles de la vérité. On n'était obligé qu'à peindre, et non à réfléchir; les vices et les vertus des nations n'en étaient encore qu'à leur âge poétique.

Autre temps, autres mœurs. Thucydide fut privé de ces admirables tableaux du berceau du monde, mais il entra dans un champ encore inculte de l'histoire. Il retraça avec feu et sévérité les maux causés par les dissentions politiques, laissant à la postérité des exemples, dont elle ne profite jamais.

Xénophon découvrit à son tour une route nouvelle. Sans s'appesantir, et sans rien perdre de l'élégance attique, il jeta des regards pieux sur le cœur humain, et devint le père de l'histoire morale.

Placé sur un plus grand théâtre, et dans le seul pays où l'on connût deux sortes d'éloquence, celles du barreau et de la politique, Tite-Live les trans-

porta dans ses récits : il fut l'orateur de l'histoire, comme Hérodote en est le poëte.

Enfin, la corruption des hommes, les règnes exécrables des Tibère et des Néron, firent naître le dernier genre de l'histoire, le genre philosophique. Les causes des événemens qu'Hérodote avait cherchées chez les Dieux, Thucydide, dans les constitutions politiques, Xénophon, dans la morale, Tite-Live, dans ces diverses causes réunies; Tacite les vit dans la méchanceté du cœur humain.

Ce n'est pas, au reste, que ces grands historiens brillent exclusivement dans le genre que nous nous sommes permis de leur attribuer; mais il nous a paru que c'est celui qui domine dans leurs écrits. Entre ces caractères primitifs de l'histoire, se trouvèrent des nuances qui furent saisies par les historiens d'un rang inférieur. Ainsi, Polybe se place entre le

politique Thucydide et le philosophe guerrier Xénophon ; Salluste tient à-la-fois de Tacite et de Tite-Live ; mais le premier le surpasse par la force de la pensée, et l'autre par la beauté de la narration. Suétone conta l'anecdote sans réflexion et sans voile; Plutarque y joignit la moralité ; Velléius Paterculus apprit à généraliser l'histoire sans la défigurer; Florus en fit l'abrégé philosophique : enfin, Diodore de Sicile, Denys d'Halicarnasse, Cornelius-Nepos, Quinte-Curce, Aurelius-Victor, Ammien-Marcellin, Justin, Eutrope et d'autres que nous taisons, ou qui nous échappent, conduisirent l'histoire jusqu'aux temps où elle tomba entre les mains des auteurs chrétiens ; époque où tout changea dans l'esprit et dans les mœurs des hommes.

Il n'en est pas des vérités comme des illusions ; celles-ci sont inépuisables, et le cercle des premières est

borné : la poésie est toujours nouvelle, parce que l'erreur ne vieillit jamais, et c'est ce qui fait sa grace aux yeux des hommes. Mais en morale et en histoire, on tourne dans le champ étroit de la vérité ; il faut, quoi qu'on fasse, retomber dans des observations connues. Quelle route historique, non encore parcourue, restait-il donc à prendre aux modernes ? Ils ne pouvaient qu'imiter, et dans ces imitations, plusieurs causes les empêchaient d'atteindre à la hauteur de leurs modèles. Comme poésie, l'origine des Cattes, des Tenctères, des Mattiaques, sortis de la forêt Hercinienne, n'offrait rien de ce brillant Olympe, de ces villes bâties au son de la lyre, et de toute l'enfance enchantée des Hellènes et des Pelasges, répandus aux bords de l'Achéloüs et de l'Eurotas ; comme politique, le régime féodal interdisait les grandes leçons ; comme éloquence, il n'y avait que celle de la

chaire; comme philosophie, les peuples n'étaient pas encore assez malheureux, ni assez corrompus, pour qu'elle eût commencé de paraître.

Toutefois on imita avec plus ou moins de bonheur. Bentivoglio, en Italie, calqua Tite-Live et serait éloquent, s'il n'était affecté. Davila, Guicciardini et Fra-Paolo eurent plus de simplicité, et Mariana, en Espagne, déploya d'assez beaux talens; mais ce fougueux Jésuite déshonora un genre de littérature, dont le premier mérite est l'impartialité. Hume, Robertson et Gibbon ont plus ou moins suivi ou Salluste ou Tacite; mais ce dernier historien a produit deux hommes aussi grands que lui-même, Machiavel et Montesquieu.

Néanmoins Tacite doit être choisi pour modèle avec beaucoup de précaution : il y a moins d'inconvéniens à s'attacher à Tite-Live. L'éloquence du premier lui est trop particulière,

pour être tentée par quiconque n'a pas son génie. Tacite, Machiavel et Montesquieu ont formé une école dangereuse, en introduisant ces mots ambitieux, ces phrases sèches, ces tours prompts, qui, sous une apparence de brieveté, touchent à l'obscur et au mauvais goût.

Laissons donc ce style à ces génies immortels, qui, par diverses causes, se sont créé un genre à part; genre qu'eux seuls pouvaient soutenir, et qu'il est périlleux d'imiter. Rappelons-nous que les écrivains des beaux siècles littéraires ont ignoré cette concision affectée d'idées et de langage. Les pensées des Tite-Live et des Bossuet sont abondantes et enchaînées les unes aux autres; chaque mot chez eux naît du mot qui l'a précédé, et devient le germe du mot qui va le suivre. Ce n'est pas par bonds, par intervalles, et en ligne droite, que coulent les grands fleuves (si nous pouvons em-

ployer cette image); ils amènent longuement de leur source des eaux qui grossissent sans cesse; leurs détours sont larges dans les plaines ; ils embrassent de leurs orbes immenses les cités et les forêts, et portent à l'Océan agrandi, des masses d'eau capables de combler ses gouffres.

CHAPITRE IV.

Pourquoi les Français n'ont que des mémoires.

Autre question, qui regarde entièrement les Français : pourquoi n'avons-nous que des mémoires au lieu d'histoire, et pourquoi ces mémoires sont-ils presque tous excellens ?

Le Français a été dans tous les temps, même lorsqu'il était barbare, vain, insouciant et sociable. Il réfléchit peu sur l'ensemble des objets, mais il observe curieusement les détails, et son coup d'œil est prompt,

sûr

sûr et delié : il faut toujours qu'il soit en scène, et il ne peut consentir, même comme historien, à disparaître tout-à-fait. Les mémoires lui laissent toute liberté de se livrer à son génie. Là, sans quitter le théâtre, il rapporte ses observations, toujours fines, et quelquefois profondes. Il aime à dire : *J'étais là, le Roi me dit... J'appris du Prince.... Je conseillai, je prévis le bien ou le mal.* Son amour-propre se satisfait ainsi; il étale son esprit devant le lecteur, et le désir qu'il a de se montrer penseur ingénieux, le conduit souvent à bien penser. De plus, dans ce genre d'histoire, il n'est pas obligé de renoncer à ses passions, dont il se détache avec peine. Il s'enthousiasme pour telle ou telle cause, tel ou tel personnage; et tantôt insultant le parti opposé, tantôt se raillant du sien, il exerce à-la-fois sa vengeance et sa malice.

Depuis le sire de Joinville, jusqu'au cardinal de Retz; depuis les mémoires

du temps de la Ligue, jusqu'aux mémoires du temps de la Fronde, ce caractère se montre par-tout; il perce même jusque dans le grave Sully. Mais quand on veut transporter à l'histoire cet art des détails, tout change : les petites nuances se perdent dans de grands tableaux, comme de légères rides sur la face de l'Océan. Contraints alors de généraliser nos observations, nous tombons dans l'esprit de système. D'une autre part, ne pouvant parler de nous à découvert, nous nous cachons derrière tous nos personnages. Dans la narration, nous devenons secs ou minutieux, parce que nous causons mieux que nous ne racontons; dans les réflexions générales, nous sommes chétifs ou vulgaires, parce que nous ne connaissons bien que l'homme de notre société. (1)

(1) Nous savons qu'il y a des exceptions à tout cela, et que quelques écrivains français

Enfin, la vie privée des Français est peut-être encore défavorable au génie de l'histoire. Le repos de l'ame est nécessaire à quiconque veut écrire sagement sur les hommes. Or, nos gens-de-lettres, vivant la plupart sans famille, ou hors de leur famille, portant dans le monde des passions inquiètes et des jours misérablement consacrés à des succès d'amour-propre, sont par leurs

---

se sont distingués comme historiens. Nous rendrons tout-à-l'heure justice à leur mérite ; mais il nous semble qu'il serait injuste de nous les opposer, et de faire des objections qui ne détruiraient pas un fait général. Si l'on en venait là, quels jugemens seraient vrais en critique ? Les théories générales ne sont pas de la nature de l'homme ; le vrai le plus pur a toujours en soi un mélange de faux. La vérité humaine est semblable au triangle, qui ne peut avoir qu'un seul angle droit, comme si la nature avait voulu graver une image de notre insuffisante rectitude, dans la seule science réputée certaine parmi nous.

habitudes en contradiction directe avec le sérieux de l'histoire. Cette coutume de mettre toute notre existence dans un cercle, borne nécessairement notre vue et rétrécit nos idées. Trop occupés d'une nature de convention, la vraie nature nous échappe ; nous ne raisonnons guère sur celle-ci qu'à force d'esprit et comme au hasard; et quand nous rencontrons juste, c'est moins un fait d'expérience qu'une chose devinée.

Concluons donc que c'est au changement des affaires humaines ; à un autre ordre de choses et de temps; à la difficulté de trouver des routes nouvelles en morale, en politique et en philosophie, que l'on doit attribuer le peu de succès des modernes en histoire : et quant aux Français, s'ils n'ont en général que de bons mémoires, c'est dans leur propre caractère qu'il faut chercher le motif de cette singularité.

On a voulu la rejeter sur des causes politiques; on a dit que si l'histoire ne s'est point élevée parmi nous à la hauteur antique, c'est que son génie indépendant a toujours été enchaîné. Il nous semble que cette assertion va directement contre les faits. Dans aucun temps, dans aucun pays, sous telle forme de gouvernement que ce soit, jamais la liberté de penser n'a été plus grande qu'en France, au temps même de sa monarchie. On pourrait citer sans doute quelques actes d'oppression, quelques censures rigoureuses ou injustes (*), mais ils ne balanceraient pas le nombre des exemples contraires. Qu'on ouvre nos mémoires, et l'on y trouvera à chaque page les vérités les plus dures et souvent les plus outrageantes, prodiguées aux rois, aux nobles, aux prêtres. Le Français

(*) *Voyez* la note F à la fin du volume.

n'a jamais ployé servilement sous le joug; il s'est toujours dédommagé, par l'indépendance de son opinion, de la contrainte que les formes monarchiques lui imposaient. C'est peu connaître le génie de notre nation, que d'avancer qu'elle n'a eu que fort tard des idées hardies sur la religion, la morale et la politique. Les *Contes* de Rabelais, le traité de *la Servitude volontaire* de la Béotie, les *Essais* de Montaigne, la *Morale* de Charron, les *Républiques* de Boddin; tous les écrits en faveur de la Ligue, le traité où Mariana va jusqu'à défendre le régicide, prouvent assez que ce n'est pas d'aujourd'hui seulement qu'on ose tout examiner. Si c'était le titre de citoyen, plutôt que celui de sujet qui fît exclusivement l'historien, pourquoi Tacite, Tite-Live même, et parmi nous l'évêque de Meaux et Montesquieu, ont-ils fait entendre leurs sévères leçons sous l'empire des maîtres

les plus absolus de la terre ? Sans doute, en censurant les choses déshonnêtes, et en louant les bonnes, ils n'ont pas cru que la liberté d'écrire consistât à fronder les gouvernemens, et à ébranler les bases du devoir; sans doute s'ils eussent fait un usage si pernicieux de leur génie, Auguste, Trajan et Louis, les auraient forcés au silence : mais cette espèce de dépendance n'est-elle pas plutôt un bien qu'un mal ? Quand M. de Voltaire s'est soumis à une censure légitime, il nous a donné *Charles XII*, et le *Siècle de Louis XIV*; quand il a rompu tout frein, il n'a enfanté que l'*Essai sur les mœurs*. Il y a des vérités qui sont la source des plus grands désordres, parce qu'elles remuent toutes les passions; et cependant, à moins qu'une juste autorité ne nous ferme la bouche, ce sont celles-là même que nous nous plaisons à révéler, parce qu'elles satisfont à-la-fois et la malignité de

nos cœurs corrompus par la chute, et notre penchant primitif à la vérité.

CHAPITRE V.

Beau côté de l'histoire moderne.

Il est juste maintenant de considérer le revers des choses, et de montrer que l'histoire moderne pourrait encore devenir intéressante, si elle était traitée par quelque grand génie. L'établissement des Francs dans les Gaules, Charlemagne, les croisades, la chevalerie, le dernier rejeton d'une famille d'Empereurs, périssant à Naples sur un échafaud, une bataille de Lépante, un Henri IV en France, un Charles I.er en Angleterre, sont au moins des époques mémorables, des mœurs singulières, des événemens fameux, des catastrophes tragiques. Mais la grande vue à saisir dans l'histoire moderne, c'est le changement opéré par le christianisme dans l'ordre social. En donnant

de nouvelles bases à la morale, il a modifié le caractère des nations, et créé en Europe des hommes totalement différens des anciens, par les opinions, les gouvernemens, les coutumes, les usages, les sciences et les arts.

Et que de traits caractéristiques n'offrent point les nations nouvelles ! Ici ce sont les Germains ; peuples où la profonde corruption des grands n'a jamais influé sur les petits, où l'indifférence des premiers pour la patrie n'empêche point les seconds de l'aimer ; peuples où l'esprit de révolte et de fidélité, d'esclavage et d'indépendance, ne s'est jamais démenti depuis les jours de Tacite.

Là, ce sont ces industrieux Bataves qui ont de l'esprit par bon sens, du génie par industrie, des vertus par froideur, et des passions par raison.

L'Italie aux cent princes et aux magnifiques souvenirs, contraste avec la Suisse obscure et républicaine.

L'Espagne, séparée des autres nations, présente encore à l'historien un caractère plus original : l'espèce de stagnation de mœurs dans laquelle elle repose, lui sera peut-être utile un jour, et lorsque tous les peuples Européens seront usés par la corruption, elle seule pourra reparaître avec éclat sur la scène du monde, parce que le fond des mœurs subsistera chez elle.

Mélange du sang allemand et du sang français, le peuple anglais décèle de toutes parts sa double origine. Son gouvernement, formé de royauté et d'aristocratie, sa religion moins pompeuse que la catholique et plus brillante que la luthérienne, son militaire à-la-fois lourd et actif, sa littérature et ses arts, chez lui enfin, le langage, les traits même, et jusqu'aux formes du corps, tout participe des deux sources dont il tire sa naissance. Il réunit à la simplicité, au calme, au bon sens, à la lenteur germanique,

l'éclat, l'emportement, la déraison, la vivacité et l'élégance de l'esprit français.

Les Anglais ont l'esprit public, et nous l'honneur national ; nos belles qualités sont plutôt des dons de la faveur divine, que des fruits d'une éducation politique : comme les demi-dieux, nous tenons moins de la terre que du ciel.

Fils aînés de l'antiquité, les Français, Romains par le génie, sont Grecs par le caractère. Inquiets et volages dans le bonheur ; constans et invincibles dans l'adversité ; formés pour tous les arts ; civilisés jusqu'à l'excès, durant le calme de l'Etat ; grossiers et sauvages, dans les troubles politiques : flottans, comme des vaisseaux sans lest, au gré de toutes les passions ; à présent dans les cieux, l'instant d'après dans l'abyme, enthousiastes et du bien et du mal, faisant le premier sans en exiger de re-

connaissance, et le second sans en sentir de remords; ne se souvenant ni de leurs crimes, ni de leurs vertus; amans pusillanimes de la vie pendant la paix, prodigues de leurs jours dans les batailles; vains, railleurs, ambitieux, à-la-fois routiniers et novateurs, méprisant tout ce qui n'est pas eux; individuellement, les plus aimables des hommes; en corps, les plus désagréables de tous; charmans dans leur propre pays, insupportables chez l'étranger; tour à tour plus doux, plus innocens que l'agneau qu'on égorge, et plus impitoyables, plus féroces que le tigre qui déchire: tels furent les Athéniens d'autrefois, et tels sont les Français d'aujourd'hui.

Ainsi, après avoir balancé les avantages et les désavantages de l'Histoire moderne et de l'Histoire ancienne, il est temps de rappeler au lecteur que si les historiens de l'antiquité sont en général supérieurs aux nôtres, cette

vérité

vérité souffre toutefois de grandes exceptions. Grace au génie du christianisme, nous allons montrer que l'esprit français, dans cette noble partie de la littérature, a presque atteint la même perfection que dans les autres branches.

CHAPITRE VI.

M. de Voltaire, historien.

« VOLTAIRE, dit M. de Montesquieu, n'écrira jamais une bonne histoire; il est comme les moines, qui n'écrivent pas pour le sujet qu'ils traitent, mais pour la gloire de leur ordre. Voltaire écrit pour son couvent. »

Ce jugement, appliqué au *Siècle de Louis XIV*, et à l'*Histoire de Charles XII*, est beaucoup trop rigoureux; mais il est d'une grande justesse, quant à l'*Essai sur les Mœurs des*

nations (1). Deux noms sur-tout effrayaient ceux qui combattaient le christianisme, Pascal et Bossuet. Il fallait donc les attaquer, et tâcher de détruire indirectement leur autorité. De-là, l'édition de Pascal avec des notes, et l'*Essai* qu'on prétendait opposer au *Discours sur l'Histoire universelle*. Mais jamais le parti anti-religieux, d'ailleurs trop habile, ne fit une telle faute, et n'apprêta un plus grand triomphe au christianisme. Comment M. de Voltaire, avec tant de goût, et un esprit si juste, ne comprit-il pas le danger d'une lutte corps à corps avec Bossuet et Pascal ? Il lui est arrivé en histoire, ce qui lui

(1) Un mot échappé à M. de Voltaire, dans dans sa *Correspondance*, montre avec quelle vérité historique, et dans quelle intention il écrivait cet *Essai* : « J'ai pris les deux hémisphères en ridicule; *c'est un coup sûr.* » An. 1754, *Corresp. gén.* tom. V, p. 94.

arrive toujours en poésie; c'est qu'en déclamant contre la religion, ses plus belles pages sont des pages chrétiennes, témoin ce portrait de saint Louis.

« Louis IX, dit-il, paraissait un prince destiné à réformer l'Europe, si elle avait pu l'être, à rendre la France triomphante et policée, et à être en tout le modèle des hommes. Sa piété, qui était celle d'un anachorète, ne lui ôta aucune vertu de roi. Une sage économie ne déroba rien à sa libéralité. Il sut accorder une politique profonde avec une justice exacte, et peut-être est-il le seul souverain qui mérite cette louange. Prudent et ferme dans le conseil, intrépide dans les combats, sans être emporté, compatissant comme s'il n'avait jamais été que malheureux, il n'est pas donné à l'homme de pousser plus loin la vertu..... Attaqué de la peste devant Tunis.... il se fit étendre sur la cendre, et expira à l'âge de 55 ans, avec la piété d'un re-

ligieux et le courage d'un grand homme. »

Dans ce portrait, si élégamment écrit, M. de Voltaire, en parlant d'anachorète, a-t-il cherché à rabaisser son héros ? On ne peut guère se le dissimuler; mais voyez comme la méprise est grande ! car c'est précisément le contraste des vertus religieuses et des vertus guerrières, de l'humilité chrétienne et de la grandeur royale, qui fait ici le dramatique et la beauté du tableau.

Le christianisme rehausse nécessairement l'éclat des peintures historiques, en détachant, pour ainsi dire, les personnages de la toile, et faisant trancher les couleurs vives des passions sur un fond calme et doux. Renoncer à sa morale mélancolique, ce serait renoncer au seul moyen nouveau d'éloquence que les anciens nous aient laissé. Nous ne doutons point que M. de Voltaire, s'il avait été religieux,

n'eût excellé en histoire; il ne lui manque que de la gravité; et malgré ses imperfections, c'est peut-être encore, après Bossuet, le premier historien de la France.

CHAPITRE VII.

Philippe de Commines et Rollin.

UN chrétien a éminemment les qualités qu'un ancien demande de l'historien.... *un bon sens pour les choses du monde et une agréable expression.* (1).

Comme écrivain de vie, Philippe de Commines ressemble singulièrement à Plutarque; sa simplicité est même plus franche que celle du biographe antique : Plutarque n'a souvent que le bon esprit d'être simple; il court

(1) Lucien, *Comment il faut écrire l'Histoire*, traduct. de Racine.

volontiers après la pensée : ce n'est qu'un très-agréable imposteur en tours naïfs.

A la vérité il est plus instruit que Commines, et néanmoins le vieux seigneur gaulois, avec l'Evangile et sa foi dans les hermites, a laissé, tout ignorant qu'il était, des mémoires pleins d'enseignement. Chez les anciens, il fallait être docte pour écrire; parmi nous, un simple chrétien, livré, pour seule étude, à l'amour de Dieu, a souvent pensé un admirable volume ; c'est ce qui a fait dire à saint Paul : « *Celui qui, dépourvu de la charité, s'imagine être éclairé, ne sait rien.* »

Rollin est le Fénélon de l'histoire, et, comme lui, il a embelli l'Egypte et la Grèce. Les premiers volumes de l'*Histoire ancienne* abondent du génie de l'antiquité : la narration du vertueux recteur est pleine, simple et tranquille, et le christianisme atten-

drissant sa plume, lui a donné quelque chose qui remue les entrailles. Ses écrits respirent tout *cet homme de bien, dont le cœur est une fête continuelle* (1), selon l'expression merveilleuse de l'Ecriture. Nous ne connaissons point d'ouvrages qui reposent plus doucement l'ame. Rollin a répandu sur les crimes des hommes le calme d'une conscience sans reproche, et l'onctueuse charité d'un apôtre de Jesus-Christ. Ne verrons-nous jamais renaître ces temps, où l'éducation de la jeunesse et l'espérance de la postérité, étaient confiées à de pareilles mains!

CHAPITRE VIII.

Bossuet historien.

MAIS c'est dans le Discours sur l'Histoire universelle, que l'on peut admirer l'influence du génie du christia-

(1) Eccléſ. c. XXX, v. 27.

nisme sur le génie de l'histoire. Politique comme Thucydide, moral comme Xénophon, éloquent comme Tite-Live, aussi profond et aussi grand peintre que Tacite, l'évêque de Meaux a de plus une parole grave et un tour sublime dont on ne trouve ailleurs aucun exemple, hors dans l'admirable début du livre des Machabées.

Bossuet est plus qu'un historien, c'est un père de l'Eglise, c'est un prêtre inspiré, qui souvent a le rayon de feu sur le front, comme le législateur des Hébreux. Quelle revue il fait de la terre ! il est en mille lieux à-la-fois ! Patriarche sous le palmier de Tophel, ministre à la cour de Babylone, prêtre à Memphis, législateur à Sparte, citoyen à Athènes et à Rome, il change de temps et de place à son gré ; il passe avec la rapidité et la majesté des siècles. La verge de la loi à la main, avec une autorité incroyable, il chasse pêle-mêle devant lui, et juifs et

gentils au tombeau ; il vient enfin lui-même à la suite du convoi de tant de générations, et marchant appuyé sur Isaïe et sur Jérémie, il élève ses lamentations prophétiques, à travers la poudre et les débris du genre humain.

La première partie du *Discours sur l'Histoire universelle*, est admirable par la narration ; la seconde, par la sublimité du style et la haute métaphysique des idées ; la troisième, par la profondeur des vues morales et politiques. Tite-Live et Salluste ont-ils rien de plus beau sur les anciens Romains, que ces paroles de l'évêque de Meaux ?

« Le fond d'un Romain, pour ainsi parler, était l'amour de sa liberté et de sa patrie ; une de ces choses lui faisait aimer l'autre ; car parce qu'il aimait sa liberté, il aimait aussi sa patrie comme une mère qui le nourrissait dans des sentimens également généreux et libres.

» Sous ce nom de liberté, les Romains se figuraient, avec les Grecs, un Etat où personne ne fût sujet que de la loi, et où la loi fût plus puissante que personne. »

A nous entendre déclamer contre la religion, on croirait que tout prêtre est un esclave, et que nul avant nous n'a su raisonner dignement sur la liberté : qu'on lise donc Bossuet à l'article des Grecs et des Romains.

Quel autre a mieux parlé que lui et des vices et des vertus? quel autre a plus justement estimé les choses humaines? Il lui échappe de temps en temps quelques-uns de ces traits qui n'ont point de modèle dans l'éloquence antique, et qui naissent du génie même du christianisme. Par exemple, après avoir vanté les pyramides d'Egypte, il ajoute : « Quelque effort que fassent les hommes, leur néant paraît par-tout. Ces pyramides étaient des tombeaux ; encore ces rois qui les ont

bâties, n'ont-ils pas eu le pouvoir d'y être inhumés, et ils n'ont pu jouir de leur sépulcre. » (1)

On ne sait qui l'emporte ici de la grandeur de la pensée ou de la hardiesse de l'expression. Ce mot *jouir*, appliqué à un *sépulcre*, déclare à-la-fois la magnificence de ce sépulcre, la vanité des Pharaon qui l'élevèrent, la rapidité de notre existence, enfin l'incroyable néant de l'homme, qui ne pouvant posséder pour bien réel ici-bas qu'un tombeau, est encore privé quelquefois de ce stérile patrimoine.

Remarquons que Tacite a parlé des Pyramides (2), et que toute sa philosophie ne lui a rien fourni de comparable à la belle réflexion que la religion a inspirée à Bossuet ; influence bien frappante du génie du christia-

---

(1) *Disc. sur l'Hist. univ.* trois. part.
(2) An. lib. II.

nisme, sur la pensée d'un grand homme.

Le plus beau portrait historique dans Tacite, est celui de Tibère; mais il est effacé par le portrait de Cromwel, car Bossuet est encore historien dans ses Oraisons funèbres. Que dirons-nous du cri de joie que pousse Tacite, en parlant des Bructaires, qui s'égorgeaient à la vue d'un camp romain? « Par la faveur des Dieux, nous eûmes le plaisir de contempler ce combat sans nous y mêler. Simples spectateurs, nous vîmes (ce qui est admirable) soixante mille hommes s'égorger sous nos yeux, pour notre amusement. Puissent, puissent les nations, au défaut d'amour pour nous, entretenir ainsi dans leur cœur les unes contre les autres une haine éternelle! » (1)

Ecoutons Bossuet.

---

(1) Tacite, *Mœurs des Germains.*

« Ce

« Ce fut après le déluge que parurent ces ravageurs de provinces que l'on a nommés conquérans, qui, poussés par la seule gloire du commandement, ont exterminé tant d'innocens.... Depuis ce temps l'ambition s'est jouée, sans aucune borne, de la vie des hommes ; ils en sont venus à ce point de s'entretuer sans se haïr : le comble de la gloire, et le plus beau de tous les arts, a été de se tuer les uns les autres. » (1)

Il est difficile de s'empêcher d'adorer une religion qui met une telle différence entre la morale d'un Bossuet et d'un Tacite.

L'historien romain, après avoir raconté que Thrasille avait prédit l'empire à Tibère, ajoute : « D'après ces faits, et quelques autres, je ne sais si les choses de la vie sont.... assujetties

(1) *Disc. sur l'Hist. univ.*

aux lois d'une immuable nécessité, ou si elles ne dépendent que du hasard. » (1)

Suivent les opinions des philosophes que Tacite rapporte gravement, donnant assez à entendre qu'il croit aux prédictions des astrologues.

La raison, la saine morale et l'éloquence nous semblent encore du côté du prêtre chrétien.

« Ce long enchaînement des causes particulières qui font et défont les Empires, dépend des ordres secrets de la divine Providence. Dieu tient, du plus haut des Cieux, les rênes de tous les Royaumes ; il a tous les cœurs en sa main. Tantôt il retient les passions, tantôt il leur lâche la bride, et par-là il remue tout le genre humain.... Il connaît la sagesse humaine, toujours courte par quelqu'endroit; il l'éclaire, il étend ses vues, et puis il l'abandonne

(1) An. lib. VI.

à ses ignorances. Il l'aveugle, il la précipite, il la confond par elle-même: elle s'enveloppe, elle s'embarrasse dans ses propres subtilités, et ses précautions lui sont un piége..... C'est lui (Dieu) qui prépare ces effets dans les causes les plus éloignées, et qui frappe ces grands coups dont le contre-coup porte si loin..... Mais que les hommes ne s'y trompent pas : Dieu redresse, quand il lui plaît, le sens égaré ; et celui qui insultait à l'aveuglement des autres, tombe lui-même dans des ténèbres plus épaisses, sans qu'il faille souvent autre chose pour lui renverser le sens, que de longues prospérités. »

Que l'éloquence de l'antiquité est peu de chose auprès de cette éloquence chrétienne !

SECONDE PARTIE.

POÉTIQUE DU CHRISTIANISME.

LIVRE QUATRIÈME.

ÉLOQUENCE.

CHAPITRE PREMIER.

Du Christianisme dans l'éloquence.

Le christianisme fournit tant de preuves de son excellence, que lorsqu'on croit n'avoir plus qu'un sujet à traiter, soudain il s'en présente un autre sous votre plume. Nous parlions des philosophes, et voilà que les orateurs viennent nous demander si nous

les oublions ; nous raisonnions sur le christianisme dans les sciences et dans l'histoire, et le christianisme nous appelait pour faire voir au monde les plus grands effets de l'éloquence connus. Les modernes doivent à la religion catholique cet art du discours, qui, en manquant à notre littérature, eût donné au génie antique une supériorité décidée sur le nôtre. C'est ici un des grands triomphes de notre culte ; et, quoi qu'on puisse dire à la louange de Cicéron et de Démosthène, Massillon et Bossuet peuvent, sans crainte, leur être comparés.

Les anciens n'ont connu que l'éloquence judiciaire et politique : l'éloquence morale, c'est-à-dire l'éloquence de tout temps, de tout gouvernement, de tout pays, n'a paru sur la terre qu'avec la loi évangélique. Cicéron défend un client ; Démosthène combat un adversaire, ou tâche de rallumer l'amour de la patrie chez un peuple dé-

généré : l'un et l'autre ne savent que remuer les passions, et fondent toutes leurs espérances de succès sur le trouble qu'ils jettent dans les cœurs. L'éloquence de la chaire a cherché les siens dans une région plus élevée. C'est en combattant les mouvemens de l'ame, qu'elle tend à la séduire ; c'est en appaisant toutes les passions, qu'elle s'en veut faire écouter. Dieu et la charité, voilà son texte, toujours le même, toujours inépuisable. Il ne lui faut ni les cabales d'un parti, ni des émotions populaires, ni de grandes circonstances, pour briller : dans la paix la plus profonde, sur le cercueil du citoyen le plus obscur, elle trouvera ses mouvemens les plus sublimes ; elle saura intéresser pour une vertu ignorée ; elle fera couler des larmes pour un homme dont on n'a jamais entendu parler. Incapable de crainte et d'injustice, elle donne des leçons aux rois, mais sans les insulter ; elle console le

pauvre, mais sans flatter ses vices. La politique et toutes les choses de la terre ne lui sont point inconnues; mais ces choses, qui faisaient les premiers motifs de l'éloquence antique, ne sont pour elle que des raisons secondaires; elle les voit des hauteurs où elle domine, comme un aigle apperçoit du sommet de la montagne, les objets abaissés de la plaine.

Ce qui distingue sur-tout l'éloquence chrétienne de l'éloquence des Grecs et des Romains, « *c'est cette tristesse évangélique qui en est l'ame*, » comme parle la Bruyère, cette majestueuse mélancolie dont elle se nourrit. On lit une fois, deux fois peut-être les *Verrines*, et les *Catilinaires* de Cicéron, l'Oraison pour la *Couronne*, et les *Philippiques* de Démosthène; mais on médite toute sa vie, on feuillette nuit et jour les *Oraisons funèbres* de Bossuet, et les Sermons de Bourdaloue et de Massillon. Les discours des orateurs

chrétiens sont des livres, ceux des orateurs de l'antiquité ne sont que des discours. Avec quel goût merveilleux les saints docteurs ne réfléchissent-ils point sur les vanités du monde ! « Toute votre vie, disent-ils, n'est qu'une ivresse d'un jour, et vous employez cette journée à la poursuite des plus folles illusions. Vous atteindrez au comble de vos vœux, vous jouirez de tous vos désirs, vous deviendrez roi, empereur, maître de toute la terre ; un moment encore, et la mort effacera tous ces néans avec votre néant. »

Ce genre de méditations, si grave, si solennel, si naturellement porté au sublime, fut totalement inconnu des orateurs de l'antiquité. Les païens se consumaient *à la poursuite des ombres de la vie* (1); ils ne savaient pas que la

(1) Job.

véritable existence ne commence que dans la mort. La religion chrétienne a seule fondé cette grande école de la tombe, où s'instruit l'apôtre de l'Evangile : elle ne permet plus que l'on prodigue, comme les demi-sages de la Grèce, l'immortelle pensée de l'homme, à des choses d'un moment.

Au reste, c'est la religion qui, dans tous les siècles et dans tous les pays, a été la source de l'éloquence. Si Démosthène et Cicéron ont été de grands orateurs, c'est qu'avant tout ils étaient religieux (1). Les membres de la Convention, au contraire, n'ont offert que des talens tronqués et des lambeaux d'éloquence, parce qu'ils attaquaient la foi de leurs pères, et s'interdisaient

(1) Ils ont sans cesse le nom des dieux à la bouche : voyez l'apothéose du premier aux dieux dépouillés par Verrès, et l'invocation du second aux mânes des héros de Marathon.

ainsi toutes les inspirations du cœur. Marat, Danton et Robespierre ont mis la langue comme la patrie, à la torture.

Qu'on ne dise pas que les Français n'avaient pas eu le temps de s'exercer dans la nouvelle lice où ils venaient de descendre : l'éloquence est un fruit des révolutions; elle y croît spontanément et sans culture ; le sauvage et le nègre ont quelquefois parlé comme Démosthène. D'ailleurs on ne manquait pas de modèles, puisqu'on avait entre les mains les chefs-d'œuvre du forum antique, et ceux de ce forum sacré, où l'orateur chrétien explique la loi éternelle. Quand M. de Montlosier, descendu de sa montagne d'Auvergne, où sans doute il avait peu étudié l'art oratoire, s'écriait, à propos du clergé, dans l'assemblée constituante : *Vous les chassez de leurs palais, ils se retireront dans la cabane du pauvre qu'ils ont nourri ; vous voulez leurs croix*

d'or, ils prendront une croix de bois; c'est une croix de bois qui a sauvé le monde! ce beau mouvement n'a pas été inspiré par la démagogie, mais par la religion. Enfin M. Vergniaud ne s'est élevé à la grande éloquence, dans son discours pour Louis XVI, que parce que son sujet l'a entraîné dans la région des idées religieuses : les pyramides, les morts, le silence et les tombeaux.

CHAPITRE II.

DES ORATEURS.

Les Pères de l'Eglise.

L'ÉLOQUENCE des Docteurs de l'Eglise a quelque chose d'imposant, de fort, de royal, pour ainsi parler, et dont l'autorité vous confond et vous subjugue. On sent que leur mission vient d'en haut, et qu'ils enseignent par l'ordre exprès du Tout-Puissant. Tou-

tefois, au milieu de ces inspirations, leur génie conserve le calme et la majesté.

Saint Ambroise est le Fénélon des Pères de l'Eglise latine. Il est fleuri, doux, abondant; et à quelques défauts près, qui tiennent à son siècle, ses ouvrages sont d'une lecture charmante: pour s'en convaincre, il suffit de parcourir le *Traité de la Virginité* (1), et l'*Eloge des Patriarches*.

Quand on nomme un *saint* aujourd'hui, on se figure quelque moine grossier et fanatique, livré, par imbécillité ou par caractère, à une superstition ridicule. Augustin offre pourtant un autre tableau : un jeune homme ardent et plein d'esprit, se jette à-la-fois dans les délices des passions et dans les plaisirs de la pensée; il épuise bientôt toutes les voluptés, et s'étonne

(1) Nous en avons cité quelques morceaux.

que

que les amours de la terre ne puissent remplir le vide de son cœur. Il tourne son ame inquiète vers le ciel ; quelque chose lui dit que c'est là qu'habite cette souveraine beauté après laquelle il soupire. Dieu lui parle tout bas, et cet homme du siècle ; que le siècle n'avait pu satisfaire, trouve enfin le repos et la plénitude de ses désirs dans le sein de la religion.

Montaigne et M. Rousseau nous ont donné leur confession. Le premier s'est moqué de la bonne foi de son lecteur ; le second a révélé ses honteuses turpitudes, en se proposant, même au jugement de Dieu, pour un modèle de vertu. C'est dans les confessions de saint Augustin qu'on apprend à connaître l'homme tel qu'il est. Le saint ne se confesse point à la terre, il se confesse au Ciel ; il ne cache rien à celui qui voit tout. C'est un chrétien à genoux dans le tribunal de la pénitence, qui déplore ses fautes et qui les dé-

couvre, afin que le médecin applique le remède sur la plaie. Il ne craint point de fatiguer par des détails, celui dont il a dit ce mot sublime : *Il est patient, parce qu'il est éternel.* Et quel magnifique portrait ne nous fait-il point du Dieu auquel il confie ses erreurs !

« Vous êtes infiniment grand, dit-il, infiniment bon, infiniment miséricordieux, infiniment juste; votre beauté est incomparable, votre force irrésistible, votre puissance sans bornes. Toujours en action, toujours en repos, vous soutenez, vous remplissez, vous conservez l'Univers ; vous aimez sans passion, vous êtes jaloux sans trouble; vous changez vos opérations, et jamais vos desseins..... Mais que vous dis-je ici, ô mon Dieu ! et que peut-on dire en parlant de vous ? »

Le même homme qui a tracé cette brillante image du vrai Dieu, va nous parler à présent avec la plus aimable

 des erreurs de sa jeunesse :

« Je partis enfin pour Carthage. Je n'y fus pas plutôt arrivé, que je me vis assiégé d'une foule de coupables amours, qui se présentaient à moi de toutes parts..... Un état tranquille me semblait insupportable, et je ne cherchais que les chemins pleins de piéges et de précipices.

» Mais mon bonheur eût été d'être aimé aussi bien que d'aimer, car on veut trouver la vie dans ce qu'on aime..... Je tombai enfin dans les filets où je désirais d'être pris : je fus aimé, et je possédai ce que j'aimais. Mais, ô mon Dieu ! vous me fîtes alors sentir votre bonté et votre miséricorde, en m'accablant d'amertume ; car, au lieu des douceurs que je m'étais promises, je ne connus que jalousie, soupçons, craintes, colère, querelles et emportemens. »

Le ton simple, triste et passionné de ce récit, le beau retour vers la Divinité et vers le calme du Ciel, au

moment même où le saint semble le plus agité par les illusions de la terre et le souvenir des erreurs de sa vie; ce mélange de regrets et de repentir est plein de charmes. Nous ne connaissons point de mot de sentiment plus délicat que celui-ci : « Mon bonheur eût été d'être aimé aussi bien que d'aimer, *car on veut trouver la vie dans ce qu'on aime.* » C'est encore saint Augustin qui a dit cette parole rêveuse : *Une ame contemplative se fait à elle-même une solitude.* La Cité de Dieu, les épîtres et quelques traités du même Père, sont pleins de ces sortes de pensées.

Saint Jérôme brille sur-tout par une imagination vigoureuse, que n'avait pu éteindre chez lui une immense érudition. Le recueil de ses lettres est un des monumens les plus curieux de la littérature des Pères. Ainsi que saint Augustin, il trouva son écueil dans les voluptés du monde.

Il aime à peindre la nature et les douceurs de la solitude. Du fond de sa grotte de Bethléem, il voyait la chute de l'Empire romain : quel vaste sujet de réflexions pour un saint anachorète ! Aussi, la mort et la vanité de nos jours sont-elles sans cesse présentes à saint Jérôme.

« Nous mourons, et nous changeons à toute heure, écrit-il à un de ses amis, et cependant nous vivons comme si nous étions immortels. Le temps même que j'emploie ici à dicter, il le faut retrancher de mes jours. Nous nous écrivons souvent, mon cher Héliodore ; nos lettres passent les mers, et à mesure que le vaisseau fuit, notre vie s'écoule ; chaque flot en emporte un moment. » (1)

De même que S. Ambroise est le Fénélon des Pères, Tertullien en est

(1) Hieron. Epist.

le Bossuet. Une partie de son plaidoyer en faveur de la religion, pourrait encore servir aujourd'hui dans la même cause. Chose étrange ! que le christianisme soit maintenant obligé de se défendre devant ses enfans, comme il se défendait autrefois devant ses bourreaux, et que l'*apologétique aux* GENTILS soit devenue l'*apologétique aux* CHRÉTIENS !

Ce qu'on remarque de plus frappant dans cet ouvrage, c'est le développement de l'esprit humain. On est jeté dans un nouvel ordre d'idées; on sent que ce n'est plus la première antiquité ou le bégaiement de l'homme, qui se fait entendre.

Tertullien parle comme un moderne; ses motifs d'éloquence sont pris dans le cercle des vérités éternelles, et non dans les raisons de passion et de circonstance employées à la tribune romaine, ou sur la place publique des Athéniens. Ces progrès du génie phi-

losophique sont évidemment le fruit de notre sainte religion. Sans le renversement des faux dieux, et l'établissement du vrai culte, l'homme aurait vieilli dans une enfance interminable; car étant toujours dans l'erreur, par rapport au premier principe, toutes ses autres notions se fussent plus ou moins ressenties du vice fondamental.

Les autres traités de Tertullien, en particulier ceux *de la Patience*, *des Spectacles*, *des Martyrs*, *des Ornemens des femmes*, et *de la Résurrection de la chair*, sont semés d'une foule de beaux traits. *Je ne sais*, dit l'orateur, en reprochant le luxe aux femmes chrétiennes; « je ne sais si des mains accoutumées aux bracelets, pourront supporter le poids des chaînes; si des pieds ornés de bandelettes, s'accoutumeront à la douleur des entraves. Je crains bien qu'une tête couverte de réseaux de perles et de dia-

mans, ne laisse point de place à l'épée. » (1)

Ces paroles, adressées à des femmes qu'on conduisait tous les jours à l'échafaud, étincellent de courage et de foi.

Nous regrettons de ne pouvoir citer toute entière la belle épître aux martyrs, devenue plus intéressante pour nous depuis la persécution de Robespierre : « Illustres confesseurs de Jesus-Christ, s'écrie Tertullien, un chrétien trouve dans la prison les mêmes délices que les prophètes trouvaient au désert.... Ne l'appelez plus un cachot, mais une solitude. Quand l'ame est dans le ciel, le corps ne sent point

(1) *Locum spathæ non det.* On peut traduire, *ne plie sous l'épée.* J'ai préféré l'autre sens comme plus littéral et plus énergique. *Spatha*, emprunté du grec, est l'étymologie de notre mot *épée*.

la pesanteur des chaînes; elle emporte avec soi tout l'homme! »

Ce dernier trait est sublime.

C'est du prêtre de Carthage que Bossuet a emprunté ce passage si terrible, et si admiré : « Notre chair change bientôt de nature, notre corps prend un autre nom; *même celui de cadavre*, dit Tertullien, *parce qu'il nous montre encore quelque forme humaine, ne lui demeure pas long-temps : il devient un je ne sais quoi, qui n'a plus de nom dans aucune langue* (1); tant il est vrai que tout meurt en lui, jusqu'à ces termes funèbres, par lesquels on exprime ses malheureux restes. »

Tertullien était fort savant, bien qu'il s'accuse d'ignorance, et l'on trouve dans ses écrits des détails sur la vie privée des Romains, qu'on chercherait vainement ailleurs. De fréquens

(1) Orais. funèb. de la duch. d'Orl.

barbarismes, une latinité africaine, déshonorent les ouvrages de ce grand orateur. Il tombe souvent dans la déclamation, et son goût n'est jamais sûr. « Le style de Tertullien est de fer, disait Balzac, mais avouons qu'avec ce fer, il a forgé d'excellentes armes. »

Selon Lactance, surnommé le Cicéron chrétien, saint Cyprien est le premier père *éloquent de l'Eglise latine*. Mais saint Cyprien imite presque par-tout Tertullien, *en affaiblissant également les défauts et les beautés de son modèle*. C'est le jugement de M. de la Harpe, dont il faut toujours citer l'autorité en critique.

Parmi les Pères de l'Eglise grecque, deux seuls sont très-éloquens, saint Chrysostome et saint Basile. Les homélies du premier, sur *la Mort*, et sur la *disgrace d'Eutrope*, sont de véritables chefs-d'œuvre (*). La dic-

(*) *Voyez* la note G à la fin du volume.

tion de saint Chrysostome est pure, mais laborieuse; il fatigue son style à la manière d'Isocrate : aussi Lampridius lui destinait-il sa chaire de Rhétorique, avant que le jeune orateur fût devenu chrétien.

Avec plus de simplicité, saint Basile a moins d'élévation que saint Chrysostome. Il se tient presque toujours dans le ton mystique, et dans la paraphrase de l'Ecriture (1). Saint Grégoire de Nazianze (2), surnommé le Théologien, outre ses ouvrages en prose, nous a laissé quelques poëmes sur les mystères du christianisme.

«Il était toujours en sa solitude d'Arianze, dans son pays natal, dit l'abbé Fleury; un jardin, une fontaine, des

---

(1) Il a écrit une lettre fameuse sur la solitude, c'est la première de ses épîtres; elle a servi de fondement à sa règle.

(2) Il avait un fils du même nom et de la même sainteté que lui.

arbres qui lui donnaient du couvert ; faisaient toutes ses délices. Il jeûnait ; il priait avec abondance de larmes..... Ces saintes poésies furent les occupations de saint Grégoire dans sa dernière retraite. Il y fait l'histoire de sa vie et de ses souffrances.... Il prie, il enseigne, il explique les mystères, et donne des règles pour les mœurs..... Il voulait donner à ceux qui aiment la poésie et la musique, des sujets utiles pour se divertir, et ne pas laisser aux païens l'avantage de croire qu'ils fussent les seuls qui pussent réussir dans les belles-lettres. » (1)

Enfin, celui qu'on appelait le dernier des Pères avant que Bossuet eût paru, saint Bernard joint à beaucoup d'esprit une grande doctrine. Il réussit sur-tout à peindre les mœurs, et il

(1) Fleury, *Hist. Eccl.* t. IV, liv. XIX, p. 557, c. 9.

avait

avait reçu quelque chose du génie de Théophraste et de la Bruyère.

« L'orgueilleux, dit-il, a le verbe haut et le silence boudeur; il est dissolu dans la joie, furieux dans la tristesse, déshonnête au dedans, honnête au dehors; il est roide dans sa démarche, aigre dans ses réponses, toujours fort pour attaquer, toujours faible pour se défendre; il cède de mauvaise grace, il importune pour obtenir; il ne fait pas ce qu'il peut et ce qu'il doit faire, mais il est prêt à faire ce qu'il ne doit pas et ce qu'il ne peut pas. » (1)

N'oublions pas cette espèce de phénomène du 13.e siècle, le livre de l'*Imitation de Jesus-Christ*. Comment le moine Akempis, renfermé dans son cloître, a-t-il deviné cette mesure dans l'expression, et cette fine con-

(1) *De Mor.* lib. XXXIV, cap. 16.

naissance de l'homme, dans un siècle où les passions étaient grossières, et le goût plus grossier encore ? Qui lui avait révélé, dans sa solitude, ces mystères du cœur et de l'éloquence ? un seul maître : Jesus-Christ.

CHAPITRE III.

Massillon.

Si nous franchissons maintenant plusieurs siècles, nous arriverons à des orateurs dont les seuls noms embarrassent beaucoup certaines gens ; car ils sentent que tous les sophismes ne peuvent détruire l'autorité qu'emportent avec eux Bossuet, Fénélon, Massillon, Bourdaloue, Fléchier, Mascaron, et l'abbé Poulle.

Il nous est dur de courir rapidement sur tant de richesses, et de ne pouvoir nous arrêter à chacun de ces grands orateurs. Mais comment choisir au milieu de tous ces trésors ? Comment

citer aux lecteurs des merveilles, qui lui soient inconnues ? Ne grossirions-nous pas trop ces pages, en les chargeant de ces illustres preuves de la beauté du christianisme ? Nous n'emploîrons donc pas toutes nos armes; nous n'abuserons pas de nos avantages, de peur qu'en pressant trop l'évidence, nous ne finissions par jeter les ennemis du christianisme dans l'obstination, dernier refuge de l'esprit de sophisme poussé à bout.

Ainsi vous ne paraîtrez point à l'appui de nos raisonnemens, Fénélon, si suave et si plein d'onction dans les méditations chrétiennes; ni vous non plus, grand Bourdaloue, force et victoire de la doctrine évangélique : nous ne ferons point valoir les savantes compositions de Fléchier, ni la brillante imagination du dernier des orateurs chrétiens, l'abbé Poulle. O religion, quels ont été tes triomphes ! qui pouvait douter de ta beauté, lorsque

Fénélon et Bossuet occupaient tes chaires ; lorsque Bourdaloue instruisait d'une voix grave un monarque alors heureux, à qui, dans ses revers, le ciel miséricordieux réservait le doux Massillon !

Non toutefois que l'évêque de Clermont n'ait en partage que la tendresse du génie ; il sait aussi faire entendre des sons mâles et vigoureux. Il nous semble qu'on a vanté trop exclusivement son *petit Carême :* l'auteur y montre, sans doute, une grande connaissance du cœur humain, des vues fines sur les vices des cours, des moralités écrites avec une élégance qui ne bannit pas la simplicité ; mais il y a certainement une éloquence plus large, un style plus hardi, des mouvemens plus pathétiques et des pensées plus profondes dans quelques-uns de ses autres sermons, tels que ceux sur la *mort*, sur l'*impénitence finale*, sur le *petit nombre des élus*, sur la *mort du*

pécheur, sur la *nécessité d'un avenir*, sur la *passion de Jesus-Christ*. Lisez, par exemple, cette peinture du pécheur mourant:

« Enfin, au milieu de ces tristes efforts, ses yeux se fixent, ses traits changent, son visage se défigure, sa bouche livide s'entr'ouvre d'elle-même; tout son esprit frémit, et par ce dernier effort, son ame s'arrache avec regret de ce corps de boue, et se trouve seule au pied du tribunal redoutable. » (1)

A ce tableau de l'homme impie dans la mort, joignez celui des choses du monde dans le néant.

« Regardez le monde tel que vous l'avez vu dans vos premières années, et tel que vous le voyez aujourd'hui; une nouvelle cour a succédé à celle

(1) Mass. Avent. *Mort du Pécheur*, première partie.

que vos premiers ans ont vue; de nouveaux personnages sont montés sur la scène, les grands rôles sont remplis par de nouveaux acteurs; ce sont de nouveaux événemens, de nouvelles intrigues, de nouvelles passions, de nouveaux héros, dans la vertu comme dans le vice, qui sont le sujet des louanges, des dérisions, des censures publiques. Rien ne demeure, tout change, tout s'use, tout s'éteint; Dieu seul demeure toujours le même. Le torrent des siècles qui entraîne tous les siècles, coule devant ses yeux, et il voit avec indignation de faibles mortels, emportés par ce cours rapide, l'insulter en passant. »

L'exemple de la vanité des choses humaines, tiré du siècle de Louis XIV, qui venait de finir, (et cité peut-être devant des vieillards chrétiens, qui en avaient vu toute la gloire,) est bien pathétique ! Le mot qui termine la période, semble être échappé à

Bossuet, tant il est franc et sublime à-la-fois.

Nous donnerons encore un exemple de ce genre ferme d'éloquence qu'on paraît refuser à Massillon, en ne parlant que de son abondance et de sa douceur. Pour cette fois, nous prendrons un passage où l'orateur abandonne son style favori, c'est-à-dire, le sentiment et les images, pour n'être qu'un simple argumentateur. Dans le sermon sur *la vérité d'un avenir*, il presse ainsi l'incrédule :

« Que dirai-je encore ? si tout meurt avec nous, les soins du nom et de la postérité sont donc frivoles; l'honneur qu'on rend à la mémoire des hommes illustres, une erreur puérile, puisqu'il est ridicule d'honorer ce qui n'est plus; la religion des tombeaux, une illusion vulgaire ; les cendres de nos pères et de nos amis, une vile poussière qu'il faut jeter au vent, et qui n'appartient à personne ; les dernières intentions

des mourans, si sacrées parmi les peuples les plus barbares, le dernier son d'une machine qui se dissout; et pour tout dire, en un mot, si tout meurt avec nous, les lois sont donc une servitude insensée; les rois et les souverains, des fantômes que la faiblesse des peuples a élevés; la justice, une usurpation sur la liberté des hommes; la loi des mariages, un vain scrupule; la pudeur, un préjugé; l'honneur et la probité, des chimères; les incestes, les parricides, les perfidies noires, des jeux de la nature, et des noms que la politique des législateurs a inventés.

» Voilà où se réduit la philosophie sublime des impies; voilà cette force, cette raison, cette sagesse qu'ils nous vantent éternellement. Convenez de leurs maximes, et l'Univers entier retombe dans un affreux chaos; et tout est confondu sur la terre; et toutes les idées du vice et de la vertu sont renversées; et les lois les plus inviola-

bles de la société s'évanouissent ; et la discipline des mœurs périt ; et le gouvernement des Etats et des Empires n'a plus de règle ; et toute l'harmonie des corps politiques s'écroule ; et le genre humain n'est plus qu'un assemblage d'insensés, de barbares, de fourbes, de dénaturés, qui n'ont plus d'autres lois que la force, plus d'autre frein que leurs passions et la crainte de l'autorité, plus d'autre lien que l'irréligion et l'indépendance, plus d'autres dieux qu'eux-mêmes : voilà le monde des impies ; et si ce plan de république vous plaît, formez, si vous le pouvez, une société de ces hommes monstrueux : tout ce qui nous reste à vous dire, c'est que vous êtes dignes d'y occuper une place. »

Que l'on compare Cicéron à Massillon, Bossuet à Démosthène, et l'on trouvera toujours entre leur éloquence les différences que nous avons indiquées ; dans les orateurs chrétiens, un

ordre d'idées plus général, une connaissance du cœur humain plus profonde, une chaîne de raisonnemens plus claire, une éloquence religieuse et mélancolique, une rêverie de sentimens et de pensées, ignorée de l'antiquité.

Massillon a fait quelques oraisons funèbres; elles sont inférieures à ses autres discours. Son éloge de Louis XIV n'est remarquable que par la première phrase : « *Dieu seul est grand, mes frères !* » C'est un beau mot que celui-là, prononcé en regardant le cercueil de *Louis-le-Grand.* (*)

CHAPITRE IV.

Bossuet orateur.

Mais que dirons-nous de Bossuet comme orateur ? à qui le comparerons-

(*) *Voyez* la note H à la fin du volume.

nous ? et quels discours de Cicéron et de Démosthène ne s'éclipsent point devant ses *Oraisons funèbres !* C'est pour l'orateur chrétien que ces paroles d'un roi semblent avoir été écrites : *L'or et les perles sont assez communes, mais les lèvres savantes sont un vase rare et sans prix* (1). Penché comme au bord des gouffres de l'éternité, Bossuet y laisse tomber sans cesse ces grands mots de *temps* et de *mort*, qui vont troublant de leur chute tous ces abymes silencieux. Il se plonge, il se noie dans des mélancolies incroyables, dans d'inconcevables douleurs. Les cœurs, après plus d'un siècle, retentissent encore du fameux cri, *Madame se meurt*, *Madame est morte*. Jamais les rois ont-ils reçu de pareilles leçons ? jamais la philosophie s'exprima-t-elle avec plus d'indépendance ? Le

(1) Prov. cap. 20, v. 31.

diadème n'est rien aux yeux de l'orateur ; par lui, le pauvre est égalé au monarque, et le potentat le plus absolu du globe est obligé de s'entendre dire, devant des milliers de témoins, que toutes ses grandeurs ne sont que vanité, que sa puissance n'est que songe, qu'il n'est lui-même que poussière, et que ce qu'il prend pour un trône, n'est en effet qu'un tombeau.

Trois choses se succèdent continuellement dans les discours de Bossuet, le trait de génie ou d'éloquence, la citation, si bien fondue avec le texte, qu'elle ne fait plus qu'un avec lui, enfin, la réflexion, ou le coup d'œil d'aigle sur les causes de l'événement rapporté. Souvent aussi cette lumière de l'Eglise porte la clarté dans les discussions de la plus haute métaphysique, ou de la théologie la plus sublime; rien ne lui est ténèbres. L'évêque de Meaux a créé une langue que lui seul a parlée, où souvent le terme

le

le plus simple et l'idée la plus relevée, l'expression la plus commune et l'image la plus terrible, servent, comme dans l'Ecriture, à se donner des dimensions énormes et frappantes.

Ainsi, lorsqu'il s'écrie en montrant le cercueil de Madame : *La voilà, malgré ce grand cœur, cette princesse si admirée et si chérie ! La voilà telle que la mort nous l'a faite !* pourquoi frissonne-t-on à ce mot si simple, *telle que la mort nous l'a faite !* C'est par l'opposition qui se trouve entre ce *grand cœur*, cette *princesse si admirée*, et cet accident inévitable de la mort, qui lui est arrivé comme à la plus misérable des femmes; c'est parce que ce verbe *faire*, appliqué à la mort qui *défait* tout, produit une contradiction dans les mots et un choc dans les pensées, qui ébranlent toute l'ame; comme si, pour peindre un événement si soudain et si malheureux, les termes avaient changé d'acception, et que

le langage fût bouleversé comme le cœur.

Nous avons remarqué qu'à l'exception de Pascal, de Bossuet, de Massillon, de la Fontaine, les écrivains du siècle de Louis XIV, faute d'avoir assez vécu dans la retraite, ont ignoré cette espèce de sentiment mélancolique, dont on fait aujourd'hui un si étrange abus.

Mais comment donc l'évêque de Meaux, sans cesse au milieu des pompes de Versailles, a-t-il connu cette profondeur de rêverie ? C'est qu'il a trouvé dans la religion toute une solitude; c'est que son corps était dans le monde et son esprit au désert; c'est qu'il avait mis son cœur à l'abri dans les tabernacles secrets du Seigneur; c'est, comme il l'a dit lui-même de Marie-Thérèse d'Autriche, « qu'on *le* voyait courir aux autels pour y goûter avec David un humble repos, et s'enfoncer dans son oratoire, où, malgré

le tumulte de la Cour, *il* trouvait le Carmel d'Elie, le Désert de Jean, et la Montagne si souvent témoin des gémissemens de Jesus. »

Toutes les Oraisons funèbres de Bossuet ne sont pas d'un égal mérite, mais toutes sont sublimes par quelque côté. Celle de la Reine d'Angleterre est un chef-d'œuvre de style et un modèle d'écrit philosophique et politique.

Celle de la duchesse d'Orléans est la plus étonnante de toutes, parce qu'elle est entièrement créée de génie. Il n'y avait là ni ces tableaux des troubles des nations, ni ces développemens des affaires publiques, qui soutiennent la voix de l'orateur. L'intérêt que peut inspirer un princesse expirant à la fleur de son âge, semble se devoir épuiser vîte. Tout consiste en quelques oppositions vulgaires de la beauté, de la jeunesse, de la grandeur et de la mort; et c'est pourtant sur ce fonds

stérile que Bossuet a bâti un des plus beaux monumens de l'éloquence; c'est de-là qu'il est parti pour montrer la misère de l'homme par son côté périssable, et sa grandeur par son côté immortel. Il commence par le ravaler au-dessous des vers qui le rongent au sépulcre, pour le peindre ensuite glorieux avec la vertu dans des royaumes incorruptibles.

On sait avec quel génie dans l'oraison funèbre de la princesse Palatine, il est descendu, sans blesser la majesté de l'art oratoire, jusqu'à l'interprétation naïve d'un songe, en même temps qu'il a déployé dans ce même discours, sa haute capacité pour les abstractions philosophiques.

Si pour Anne d'Autriche et pour le chancelier de France, ce ne sont plus les mouvemens des premiers éloges; les idées du panégyriste sont-elles prises dans un cercle moins large, dans une nature moins profonde? « Et

maintenant, dit-il, (Michel Letellier et Lamoignon) *ces deux ames pieuses, touchées sur la terre du désir de faire régner les lois, contemplent ensemble à découvert les lois éternelles d'où les nôtres sont dérivées; et si quelque légère trace de nos faibles distinctions paraît encore dans une si simple et si claire vision, elles adorent Dieu en qualité de justice et de règle.* »

Au milieu de cette grande théologie, combien d'autres genres de beautés, ou sublimes, ou gracieuses, ou tristes, ou charmantes! Voyez le tableau de la Fronde: « *La monarchie, ébranlée jusqu'aux fondemens, la guerre civile, la guerre étrangère, le feu au-dedans et au-dehors.... Etait-ce là de ces tempêtes par où le Ciel a besoin de se décharger quelquefois!.... ou bien, était-ce comme un travail de la France, prête à enfanter le règne miraculeux de*

Louis (1) *!* » Viennent des réflexions sur l'illusion des amitiés de la terre, qui « *s'en vont avec les années et les intérêts*, » et sur la profonde obscurité du cœur de l'homme, « *qui ne sait jamais ce qu'il voudra, qui souvent ne sait pas bien ce qu'il veut, et qui n'est pas moins caché ni moins trompeur à lui-même qu'aux autres.* » (2)

Mais la trompette sonne, et Gustave paraît : « *il paraît à la Pologne surprise et trahie, comme un lion qui tient sa proie dans ses ongles, tout prêt à la mettre en pièces. Qu'est devenue cette redoutable cavalerie qu'on voit fondre sur l'ennemi avec la vîtesse d'un aigle ! Où sont ces ames guerrières, ces marteaux d'armes si vantés, et ces arcs qu'on ne vît jamais tendus en vain ! Ni les chevaux ne*

---

(1) Or. funèb. d'An. de Gonz.
(2) *Ibid.*

sont si vîtes, ni les hommes ne sont adroits que pour fuir devant le vainqueur. » (1)

Je passe, et mon oreille retentit de la voix d'un prophète. Est-ce Isaïe, est-ce Jérémie qui apostrophe l'île de la Conférence, et les pompes nuptiales de Louis ?

« *Fêtes sacrées, mariage fortuné, voile nuptial, bénédiction, sacrifice ! puis-je mêler aujourd'hui vos cérémonies et vos pompes avec ces pompes funèbres, et le comble des grandeurs avec leurs ruines !* » (2)

Le poëte (on nous pardonnera de donner à Bossuet un titre qui fait la gloire de David), le poëte continue de se faire entendre. Il ne touche plus la corde inspirée ; mais baissant sa lyre d'un ton jusqu'à ce mode dont Sa-

---

(1) Or. funèb. d'An. de Gon.
(2) Orais. funèb. de Mar. Thér. d'Autr.

lomon se servit pour chanter les troupeaux du mont Galaad, il soupire ces paroles paisibles : « *Dans la solitude, Sainte-Fare, autant éloignée des voies du siècle, que sa bienheureuse situation la sépare de tout commerce du monde; dans cette sainte montagne que Dieu avait choisie depuis mille ans; où les épouses de Jesus-Christ faisaient revivre la beauté des anciens jours; où les joies de la terre étaient inconnues; où les vestiges des hommes du monde, des curieux et des vagabonds ne paraissent pas; sous la conduite de la sainte Abbesse, qui savait donner le lait aux enfans aussi bien que le pain aux forts, les commencemens de la princesse Anne étaient heureux.* » (1)

Cette page, qu'on dirait extraite du livre de Ruth, n'a point épuisé le pin-

(1) Orais. funèb. d'An. de Gonz.

ceau de Bossuet; il lui reste encore assez de cette antique et douce couleur, pour peindre une mort heureuse. « Michel Letellier, dit-il, commença l'hymne des divines *miséricordes: MISERICORDIAS DOMINI IN ÆTERNUM CANTABO : Je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur. Il expire en disant ces mots, et il continue avec les anges le sacré cantique.* » Ici on peut appliquer à l'orateur ce qu'il dit lui-même de la duchesse d'Orléans : *Oui, Madame fut douce envers la mort.*

Nous avions cru, pendant quelque temps, que l'oraison funèbre du prince de Condé, à l'exception de l'incomparable mouvement qui la termine, était généralement trop louée; nous pensions qu'il était plus aisé, comme il l'est en effet, d'arriver aux formes d'éloquence du commencement de cet éloge, qu'à celles de l'oraison de madame Henriette. Mais quand nous

avons lu ce discours avec attention ; quand nous avons vu l'orateur emboucher la trompette épique durant une moitié de son récit, et donner, comme en se jouant, un demi-chant d'Homère; quand, se retirant à Chantilly avec Achille en repos, il rentre dans le ton chrétien, et retrouve toutes les grandes pensées, toutes les vues mélancoliques qui remplissent les premières oraisons funèbres; quand après avoir mis Condé au cercueil, il appelle les peuples, les princes, les prélats, les guerriers au catafalque du héros; quand, enfin, s'avançant lui-même avec ses cheveux blancs, comme un grand fantôme, il fait entendre les accens du cygne, montre Bossuet un pied dans la tombe, et le siècle de Louis (dont il a l'air de faire les funérailles) prêt à s'abymer dans l'éternité : à ce dernier effort de l'éloquence humaine, les larmes de l'admiration ont coulé de nos yeux et le livre est tombé de nos mains,

CHAPITRE V.

Que l'incrédulité est la principale cause de la décadence du goût, et de la dégénération du génie.

Ce que nous avons dit jusqu'ici a pu conduire le lecteur à cette réflexion : *Que l'incrédulité est la principale cause de la décadence du goût et de la dégénération du génie.* Quand on ne crut plus rien à Athènes et à Rome, les talens disparurent avec les Dieux, et les Muses livrèrent à la barbarie ceux qui n'avaient plus de foi en elles. L'athéisme est aussi nuisible aux beautés du génie qu'à celles du sentiment; il est la source du mauvais goût et du crime, qui marchent presque toujours ensemble; le premier n'est que l'expression du second, comme la parole rend la pensée : ce sont deux dépravations correspondantes, l'une de l'esprit, l'autre du cœur.

Dans un siècle de lumières, on ne saurait croire jusqu'à quel point les bonnes mœurs sont dépendantes du bon goût, et le bon goût des bonnes mœurs. Les ouvrages de Racine, devenant toujours plus purs à mesure que l'auteur devient plus religieux, se terminent enfin à Athalie. Remarquez, au contraire, comment l'impiété et le génie de M. de Voltaire se décèlent à-la-fois dans ses écrits, par un mélange de choses exquises et de choses odieuses. Le mauvais goût, quand il est incorrigible, est une fausseté de jugement, un biais naturel dans les idées; or comme l'esprit agit sur le cœur, il est difficile que les voies du second soient droites, quand celles du premier ne le sont pas. Celui qui aime la laideur, dans un temps où mille chefs-d'œuvre peuvent avertir et redresser son goût, n'est pas loin d'aimer le vice; et quiconque alors est insensible à la beauté, pourrait bien méconnaître la vertu. Tout

Tout écrivain qui refuse de croire en un Dieu, auteur de l'univers, et juge des hommes, dont il a fait l'ame immortelle, bannit d'abord l'infini de ses ouvrages. Il renferme sa pensée dans un cercle de boue, dont il ne peut plus sortir. Il ne voit rien de noble dans la nature; tout s'y opère par d'impurs moyens de corruption et de régénération. Le vaste abyme n'est qu'un peu d'eau *bitumineuse*; les montagnes sont de petites *protubérances* de pierres *calcaires* ou *vitrescibles*, et le ciel, où le jour prépare une immense solitude, comme pour servir de camp à cette armée des astres, que la nuit y amène en silence, le ciel, disons-nous, n'est plus qu'une étroite voûte momentanément suspendue par la main capricieuse du Hasard.

Si l'incrédule se trouve ainsi borné dans les choses de la nature, comment peindra-t-il l'homme avec eloquence? Les mots pour lui manquent de ri-

chesse, et les trésors de l'expression lui sont fermés sans retour. Contemplez, au fond de ce tombeau, ce cadavre enseveli, cette statue du néant, voilée d'un linceul; c'est tout l'homme de l'athée! Fétus né du corps impur de la femme, au-dessous des animaux pour l'instinct, poudre comme eux, et retournant comme eux en poudre, n'ayant point de passions, mais des appétits, n'obéissant point à des lois morales, mais à des ressorts physiques, voyant devant lui, pour toute fin, un sépulcre et des vers; tel est cet être qui se disait animé d'un souffle immortel! Ne nous parlez plus des mystères de l'ame, du charme secret de la vertu; graces de l'enfance, amours de la jeunesse, noble amitié, élévation de pensées, charmes des tombeaux et de la patrie, tous vos enchantemens sont détruits!

Nécessairement encore l'incrédulité introduit l'esprit raisonneur, les défi-

nitions abstraites, le style scientifique et avec lui le néologisme, toutes choses mortelles au goût et à l'éloquence.

Il est possible que la somme de talens départie aux auteurs du dix huitième siècle, soit égale à celle qu'avaient reçue les écrivains du dix-septième (1). Pourquoi donc le second siècle est-il au-dessus du premier ? Car il n'est plus temps de se dissimuler que les écrivains de notre âge ont été, en général, placés trop haut. S'il y a tant de choses à reprendre, comme on en convient, dans les ouvrages des Rousseau et des Voltaire, que dire de ceux des Raynal et des Diderot (*) ? On a

(1) Nous accordons ceci pour la force de l'argument ; mais nous sommes bien loin de le croire. Pascal et Bossuet, Molière et la Fontaine, sont quatre hommes tout-à-fait incomparables, et qu'on ne retrouvera plus. Si nous ne mettons pas Racine de ce nombre, c'est qu'il a un rival dans Virgile.

(*) *Voyez* la note I à la fin du volume.

vanté, sans doute avec raison, la méthode lumineuse de nos derniers métaphysiciens. Toutefois on aurait dû remarquer qu'il y a deux sortes de *clartés* : les unes tiennent à un ordre vulgaire d'idées (un lieu commun s'explique nettement) ; les autres viennent d'une admirable faculté de concevoir et d'exprimer clairement une pensée forte et composée. Des cailloux, au fond d'un petit ruisseau, se voient sans peine, parce que l'eau n'est pas profonde ; mais l'ambre, le corail et les perles appellent l'œil du plongeur à des profondeurs immenses, sous les flots transparens de l'abyme.

Or, si notre siècle littéraire est inférieur à celui de Louis XIV, n'en cherchons d'autre cause que notre irréligion. Nous avons déjà montré combien M. de Voltaire eût gagné à être chrétien ; il disputerait aujourd'hui la palme des Muses à Racine. Ses ouvrages auraient pris cette teinte mo-

rale, sans laquelle rien n'est parfait; on y trouverait aussi ces aimables souvenirs du vieux temps, dont l'absence y forme un si grand vide. Celui qui renie le Dieu de son pays, est presque toujours un homme sans respect pour la mémoire de ses pères; les tombeaux sont sans intérêt pour lui, les institutions de ses aïeux ne lui semblent que des coutumes barbares; il n'a aucun plaisir à se rappeler les sentences, la sagesse et les goûts de son antique mère.

Cependant, il est véritable que la majeure partie du génie se compose de ces sortes de souvenirs. Les plus belles choses qu'un auteur puisse mettre dans un livre, sont les sentimens qui lui sont apportés, par réminiscence, des premiers jours de sa jeunesse. M. de Voltaire a bien péché contre ces règles critiques (pourtant si douces!) lui qui s'est éternellement moqué des mœurs et des coutumes de nos ancêtres. Comment se fait-il que ce qui

enchante les autres hommes, soit précisément ce qui dégoûte un incrédule?

La religion est le plus puissant motif de l'amour de la patrie; les écrivains pieux ont toujours répandu ce noble sentiment dans leurs écrits. Avec quel respect, avec quelle magnifique opinion, les écrivains du siècle de Louis XIV ne parlent-ils pas toujours de la France! Malheur à qui insulte son pays. Que la patrie se lasse d'être ingrate, avant que nous nous lassions de l'aimer; ayons le cœur plus grand que ses injustices.

Si l'homme religieux aime sa patrie, c'est que son esprit est simple, et que les sentimens naturels qui nous attachent à notre pays, sont comme le fond et l'habitude de son cœur. Il donne la main à ses pères et à ses enfans; il est planté dans le sol natal, comme le tronc du chêne, qui voit au-dessous de lui ses vieilles racines s'enfoncer dans la terre, et à son sommet des

boutons naissans qui aspirent vers le ciel.

M. Rousseau est un des écrivains du 18.e siècle, dont le style a le plus de charme, parce que cet homme, bisarre à dessein, s'était au moins créé une ombre de religion. Il avait foi en quelque chose, qui n'était pas le *Christ*, mais qui pourtant était l'*Evangile ;* ce fantôme de christianisme, tel quel, a quelquefois donné des graces ineffables à son génie. Lui qui s'est élevé avec tant de force contre les sophistes, n'eût-il pas mieux fait de s'abandonner à toute la tendresse de son ame, que de se perdre, comme eux, dans de vains systèmes, dont il n'a fait que rajeunir les vieilles erreurs ? (*)

Il ne manquerait rien à M. de Buffon s'il avait autant de sensibilité que d'éloquence. Remarque étrange, que

(*) *Voyez* la note K à la fin du volume.

nous avons lieu de faire à tous momens, que nous répétons jusqu'à satiété, et dont nous ne saurions trop convaincre le siècle : sans religion, *point de sensibilité*. M. de Buffon surprend par son style ; mais rarement il attendrit. Lisez l'admirable article du chien; tous les chiens y sont : le chien-chasseur, le chien-berger, le chien-sauvage, le chien grand-seigneur, le chien petit-maître, etc. Qu'y manque-t-il enfin ? le chien de l'aveugle ! Et c'est celui-là dont se fût d'abord souvenu un chrétien.

En général, les rapports tendres ont échappé à M. de Buffon. Et néanmoins rendons justice à ce grand peintre de la nature : son style est d'une perfection rare. Pour garder aussi bien les convenances, pour n'être jamais ni trop haut ni trop bas, il faut avoir soi-même une grande mesure dans l'esprit et dans la conduite. On sait que M. de Buffon respectait

tout ce qu'il faut respecter. Il ne croyait pas que la philosophie consistât à afficher l'incrédulité, à insulter aux autels de vingt-quatre millions d'hommes. Il était régulier dans ses devoirs de chrétien, et donnait l'exemple à ses domestiques. Rousseau, s'attachant au fond, et rejetant les formes du culte, montre dans ses écrits la tendresse de la religion avec le mauvais ton du sophiste; Buffon, par la raison contraire, a la sécheresse de la philosophie, avec les bienséances de la religión. Le christianisme a mis au-dedans du style du premier, le charme, l'abandon et l'amour; et au dehors du style du second, l'ordre, la clarté et la magnificence. Ainsi les ouvrages de ces deux hommes célèbres portent, en bien et en mal, l'empreinte de ce qu'ils ont choisi, et de ce qu'ils ont rejeté eux-mêmes de la religion.

En nommant M. de Montesquieu, nous rappelons le véritable grand homme du dix-huitième siècle. *L'Esprit des Lois* et *les Causes de la grandeur et de la décadence de l'Empire Romain*, vivront aussi long-temps que la langue dans laquelle ils sont écrits, et porteront la gloire des lettres françaises à la dernière postérité. Si M. de Montesquieu, dans un ouvrage de sa jeunesse, laissa malheureusement tomber sur la religion quelques-uns des traits qu'il dirigeait contre nos mœurs, ce ne fut qu'une erreur passagère, une espèce de tribut payé à la corruption de la Régence (*). Mais dans le livre qui a placé M. de Montesquieu au rang des hommes illustres, il a magnifiquement réparé ses torts, en faisant l'éloge du culte, qu'il avait eu l'imprudence d'attaquer. La maturité de

(*) *Voyez* la note L à la fin du volume.

ses années, et l'intérêt même de sa gloire, lui firent comprendre que pour élever un monument durable, il fallait en creuser les fondemens dans un sol moins mouvant que la poussière de ce monde ; son génie, qui embrassait tous les temps, s'est appuyé sur la seule religion à qui tous les temps sont promis.

Il résulte de toutes nos observations, que les écrivains du dix-huitième siècle doivent la plupart de leurs défauts à un système trompeur de philosophie, et qu'en étant plus religieux, ils eussent approché davantage de la perfection.

Il y a eu dans notre âge, à quelques exceptions près, une sorte d'avortement général des talens. On dirait même que l'impiété, qui rend tout stérile, se manifeste aussi par l'appauvrissement de la nature physique. Jetez les yeux sur les générations qui succédèrent immédiatement au siècle

de Louis XIV. Où sont ces hommes aux figures calmes et majestueuses, au port et aux vêtemens nobles, au langage épuré, à l'air guerrier et classique, conquérant et inspiré des arts ? On les cherche, et on ne les trouve plus. De petits hommes inconnus se promènent comme des pygmées sous les hauts portiques des monumens d'un autre âge. Sur leur front dur respirent l'égoïsme et le mépris de Dieu ; ils ont perdu et la noblesse de l'habit et la pureté du langage. On les prendrait, non pour les fils, mais pour les baladins de la grande race qui les a précédés.

Les disciples de la nouvelle école flétrissent l'imagination avec je ne sais quelle vérité, qui n'est point la véritable vérité. Le style de ces hommes est sec, l'expression sans franchise, l'imagination sans amour et sans flamme ; ils n'ont nulle onction, nulle abondance, nulle simplicité. On ne sent point quelque chose de plein et

de

de nourri dans leurs ouvrages ; l'immensité n'y est point, parce que la divinité y manque. Au lieu de cette tendre religion, de cet instrument harmonieux, dont les auteurs du siècle de Louis XIV se servaient pour trouver le ton de leur éloquence, les écrivains modernes font usage d'une étroite philosophie qui va divisant et subdivisant toute chose, mesurant les sentimens au compas, soumettant l'ame au calcul, et réduisant l'Univers, Dieu compris, à une soustraction passagère du néant.

Aussi le dix-huitième siècle diminue-t-il chaque jour dans la perspective, tandis que le dix-septième grossit, à mesure que nous nous en éloignons : l'un s'affaisse, l'autre monte dans les cieux. On aura beau chercher à ravaler le génie des Bossuet et des Racine, il aura le sort de cette grande figure d'Homère qu'on apperçoit derrière tous les âges : quelquefois elle est obscurcie

par la poussière qu'un siècle fait en s'écroulant; mais aussitôt que le nuage s'est dissipé, on voit reparaître la majestueuse figure, qui s'est encore agrandie, pour dominer les ruines nouvelles. (*)

(*) *Voyez* la note M à la fin du volume.

NOTES

ET

ÉCLAIRCISSEMENS.

NOTE A.

VOICI le catalogue de Pline :

Peintres des trois grandes Ecoles, Ionique, Sicyonienne *et* Attique.

Polygnote de Thasos peignit un guerrier avec son bouclier. Il peignit de plus le temple de Delphes, et le portique d'Athènes, en concurrence avec Mylon.

Apollodore d'Athènes. Un prêtre en adoration. Ajax tout enflammé des feux de la foudre.

Zeuxis. Une Alcmène. Un dieu Pan. Une Pénélope. Un Jupiter assis sur son trône, et entouré des dieux qui sont debout. Hercule enfant, étouffant deux serpens, en présence d'Amphitrion et d'Alcmène, qui pâlit d'effroi. Junon Sacinienne. Le Tableau des rhéteurs. Une Hélène et un Marsias.

Parrhasius. Le rideau. Le peuple d'Athènes personnifié. Le Thésée. Méléagre. Hercule et Persée. Le Grand-Prêtre de Cybèle. Une nourrice Crétoise avec son enfant. Un Philoctète. Un dieu Bacchus. Deux enfans accompagnés de la Vertu. Un Pontife assisté d'un jeune garçon qui tient une boîte d'encens, et qui a une couronne de fleurs sur la tête. Un coureur armé, courant dans la lice. Un autre coureur armé, déposant ses armes à la fin de la course. Un Enée. Un Achille. Un Agamemnon. Un Ulysse. Un Ajax, disputant à Ulysse l'armure d'Achille.

Timanthe. Sacrifice d'Iphigénie. Polyphème endormi, dont de petits satyres mesurent le pouce avec un thyrse.

Pamphyle. Un combat devant la ville de Phlius. Une victoire des Athéniens. Ulysse dans son vaisseau.

Echion. Un Bacchus. La Tragédie et la Comédie personnifiées. Une Sémiramis. Une vieille qui porte deux lampes devant une nouvelle mariée.

Apelles. Campaspe nue, sous les traits de Vénus Anadiomède. Le roi Antigone. Alexandre tenant un foudre. La pompe de Mégabyse, pontife de Diane. Clitus partant pour la guerre, et prenant son casque des mains de son écuyer. Un Habron, ou homme.

efféminé. Un Ménandre, roi de Carie. Un Ancée. Un Gorgosthein le tragédien. Les Dioscures. Alexandre et la Victoire. Bellone enchaînée au char d'Alexandre. Un héros nu. Un cheval. Un Néoptolème combattant à cheval contre les Perses. Archeloüs avec sa femme et sa fille. Antigonus armé. Diane dansant avec de jeunes filles. Les trois tableaux connus sous le nom de l'Eclair, du Tonnerre et de la Foudre.

Aristide de Thèbes. Une ville prise d'assaut, et pour sujet, une mère blessée et mourante. Bataille contre les Perses. Des Quadriges en course. Un suppliant. Des chasseurs avec leur gibier. Le portrait du peintre Léontion. Biblis. Bacchus et Ariane. Un tragédien, accompagné d'un jeune garçon. Un vieillard qui montre à un enfant à jouer de la lyre. Un malade.

Protogène. Le Lialyssus. Un satyre mourant d'amour. Un Cydippe. Un Tlépolème. Un Philisque méditant. Un athlète. Le roi Antigonus. La mère d'Aristote. Un Alexandre. Un Pan.

Asclépiodore. Les douze grands Dieux.

Nicomaque. L'enlévement de Proserpine. Une Victoire s'élevant dans les airs sur un char. Un Ulysse. Un Apollon. Une Diane.

Une Cybèle assise sur un lion. Des bacchantes et des satyres. La Scylla.

Philoxène d'Erétrie. La bataille d'Alexandre contre Darius. Trois Silènes.

Genre grotesque et peinture à fresque.

Ici Pline parle de Pyreicus, qui peignit, dans une grande perfection, des boutiques de barbiers, de cordonniers, des ânes, etc. C'est l'Ecole Flamande. Il dit ensuite qu'Auguste fit représenter, sur les murs des palais et des temples, des paysages et des marines. Parmi les peintures à fresque de ce genre, la plus célèbre était connue sous le nom de *Marachers.* C'étaient des paysans à l'entrée d'un village, faisant prix avec des femmes pour les porter sur leurs épaules à travers une marre, etc. Ce sont les seuls paysages dont il soit fait mention dans l'antiquité, et encore n'était-ce que des peintures à fresque. Nous reviendrons dans une autre note sur ce sujet.

Peinture encaustique.

Pausanias de Sicyone. L'Hémérésios, ou l'enfant. Glicère, assise et couronnée de fleurs. Une hécatombe.

Euphranor. Un combat équestre. Les douze Dieux. Thésée. Un Ulysse contrefaisant l'insensé. Un guerrier remettant son épée dans le fourreau.

Cydias. Les Argonautes.

Antidotas. Le champion armé du bouclier. Le lutteur et le joueur de flûte.

Nicias Athénien. Une forêt Némée personnifiée. Un Bacchus. L'hyacinthe. Une Diane. Le tombeau de Mégabyse. La nécromancie d'Homère. Calypso Io et Andromède. Alexandre. Calypso assise.

Athénion. Un Phylarque. Un Syngénicon. Un Achille déguisé en fille. Un palefrenier avec un cheval.

Limonaque de Byzance. Ajax. Médée. Oreste. Iphigénie en Tauride. Un Lecythion, ou maître à voltiger. Une famille noble. Une Gorgonne.

Aristolaüs. Un Epaminondas. Un Périclès. Une Médée. La Vertu. Thésée. Le peuple Athénien personnifié. Une hécatombe.

Socratès. Les filles d'Esculape, Hygie, Eglé, Panacée, Laso. Œnos, ou le Cordier fainéant.

Antiphile. L'enfant soufflant le feu. Les fileuses au fuseau. La chasse du roi Ptolémée, et le Satyre aux aguets.

Aristophon. Ancée blessé par le sanglier de Calydon. Un tableau allégorique de Priam et d'Ulysse.

Artemon. Danaé et les Corsaires. La reine Stratonice. Hercule et Déjanire. Hercule au mont Œta. Laomédon.

Pline continue à nommer environ une quarantaine de peintres inférieurs, dont il ne cite que quelques tableaux.

Pline, liv. 35.

Nous n'avons à opposer à ce catalogue que celui que tous les lecteurs peuvent se procurer au *Muséum.* Nous observerons seulement que la plupart de ces tableaux antiques sont des portraits ou des tableaux d'histoire ; et que, pour être impartial, il ne faut mettre en parallèle, avec des sujets chrétiens, que des sujets mythologiques.

NOTE B.

LE catalogue que Pline nous a laissé des tableaux de l'antiquité, n'offre pas un seul tableau de paysage. Si l'on en excepte les peintures à fresque, il se peut faire que quelques-uns des tableaux des grands maîtres eussent un arbre, un rocher, un coin de vallon ou de forêt, un courant d'eau dans le

second ou troisième plan; mais cela ne constitue pas le paysage proprement dit, et tel que nous l'ont donné les Lorrain et les Berghem.

Dans les antiquités d'Herculanum, on n'a rien trouvé qui pût porter a croire que l'ancienne école de peinture eût des paysagistes. On voit seulement dans le *Thélèphe*, une femme assise, couronnée de guirlandes, appuyée sur un panier rempli d'épis, de fruits et de fleurs. Hercule est vu par le dos, debout devant elle, et une biche allaite un enfant à ses pieds. Un Faune joue de la flûte dans l'éloignement, et une femme ailée fait le fond de la figure d'Hercule. Cette composition est gracieuse; mais ce n'est pas là encore le véritable paysage, le paysage *nu*, et représentant seulement un accident de la nature.

Quoique Vitruve prétende qu'Anaxagore et Démocrite avaient parlé de la perspective en traitant de la scène grecque, on peut encore douter que les anciens connussent cette partie de l'art, sans laquelle toutefois il ne peut y avoir de paysage. Le dessin des sujets d'Herculanum est sec, et tient beaucoup de la sculpture et des bas-reliefs. Les ombres d'un rouge mêlé de noir sont également épaisses depuis le haut jusqu'au bas de

la figure, et conséquemment ne font point fuir les objets. Les fruits mêmes, les fleurs et les vases manquent de perspective, et le contour supérieur de ces derniers ne répond pas au même horizon que leur base. Enfin, tous ces sujets, tirés de la fable, que l'on trouve dans les ruines d'Herculanum, prouvent que la mythologie dérobait aux peintres le vrai paysage, cemme elle cachait aux poëtes la vraie nature.

Les voûtes des thermes de Titus, dont Raphaël étudia les peintures, ne représentaient que des personnages.

Quelques empereurs iconoclastes avaient permis de dessiner des *fleurs et des oiseaux* sur les murs des églises de Constantinople. Les Egyptiens qui avaient la mythologie grecque et latine, avec beaucoup d'autres divinités, n'ont point su rendre la nature. Quelques-unes de leur peintures que l'on voit encore sur les murailles de leurs temples, ne s'élèvent guère pour la composition, au-delà du *faire* des Chinois.

Le père Sicard, parlant d'un petit temple situé au milieu des grottes de la Thébaïde, dit : « La voûte, les murailles, le dedans, le dehors, tout est peint, mais avec des couleurs si brillantes et si douces, qu'il faut les avoir vues pour le croire.....

« Au côté droit, on voit un homme debout, avec une canne de chaque main, appuyé sur un crocodile, et une fille auprès de lui, ayant une canne à la main.

» On voit à gauche de la porte, un homme pareillement debout et appuyé sur un crocodile, tenant une épée de la main droite, et de la gauche une torche allumée. Au dedans du temple, des fleurs de toutes couleurs, des instrumens de différens arts, et d'autres figures grotesques et emblématiques y sont dépeintes. On y voit aussi d'un autre côté une chasse, où tous les oiseaux qui aiment le Nil, sont pris d'un seul coup de rets; et de l'autre, on y voit une pêche, où les poissons de cette rivière sont enveloppés dans un seul filet, etc. » (*Lett. édif.*, tom. V, p. 144.)

Pour trouver des *paysages* chez les anciens, il faudrait avoir recours aux mosaïques; encore ces paysages sont-ils tous historiés. La fameuse mosaïque du palais des princes Barberins à Palestrine, représente dans sa partie supérieure, un pays de montagnes, avec des chasseurs et des animaux : dans la partie inférieure, le Nil qui serpente autour de plusieurs petites îles. Des Egyptiens poursuivent des crocodiles; des Egyptiennes sont couchées sous des berceaux; une femme offre une palme à un guerrier, etc.

Il y a bien loin de tout cela aux paysages de Claude Lorrain.

NOTE C.

L'ABBÉ Barthelemi trouva le prélat Baïardi occupé à répondre à des moines de Calabre, qui l'avaient consulté sur le système de Copernic. « Le prélat répondait longuement et savamment à leurs questions, exposait les lois de la gravitation, s'élevait contre l'imposture de nos sens, et finissait par conseiller aux moines de ne pas troubler les cendres de Copernic. » (*Voy. en Ital.*)

NOTE D.

ON se refuse presque à croire que quelques-unes de ces notes soient de M. de Voltaire, tant elles sont au-dessous de lui. Mais on ne peut s'empêcher d'être révolté à chaque instant de la mauvaise foi des éditeurs et des louanges qu'ils se donnent entre eux. Qui croirait, à moins de l'avoir vu imprimé, que dans une *notule*, faite sur une *note*, on appelle le commentateur, *le Secrétaire de Marc-Aurèle*, et Pascal, *le Secrétaire de Port-Royal?* Dans cent autres endroits on force les idées de Pascal, pour le faire passer

passer pour athée. Par exemple, lorsqu'il dit que *la raison de l'homme seule ne peut arriver à une démonstration parfaite de l'existence de Dieu*, on triomphe, on s'écrie qu'il est beau de voir M. de Voltaire prendre le parti de Dieu contre Pascal. En vérité, c'est bien se jouer du sens commun et compter sur la bonhomie du lecteur.

N'est-il pas évident que Pascal raisonne en *chrétien* qui veut presser l'argument de la *nécessité d'une révélation* ? Il y a d'ailleurs quelque chose de pis que tout cela dans cette édition commentée. Il ne nous est pas démontré que les *Pensées nouvelles* qu'on y a ajoutées, ne soient pas au moins dénaturées, pour ne rien dire de plus. Ce qui autorise à le croire, c'est qu'on s'est permis de retrancher plusieurs des anciennes, et qu'on a souvent divisé les autres (sous prétexte que le premier ordre était arbitraire), de manière à ce qu'elles ne donnent plus le même sens. On conçoit combien il est aisé d'altérer un passage en rompant la chaîne des idées, et en séparant deux membres de phrase, pour en faire deux sens complets. Il y a une adresse, une ruse, une intention cachée dans cette édition, qui l'auraient rendue dangereuse, si les notes n'avaient heureusement détruit tout le fruit qu'on s'en était promis.

NOTE E.

OUTRE les projets de réforme et d'amélioration qui sont venus à la connaissance du public, on prétend que l'on a trouvé depuis la révolution, dans les anciens papiers du ministère, une foule de projets proposés dans le conseil de Louis XIV, entre autres celui de reculer les frontières de la France jusqu'au Rhin, et de s'emparer de l'Egypte. Quant aux monumens et aux travaux pour l'embellissement de Paris, ils paraissent avoir tous été discutés. On voulait achever le Louvre, faire venir des eaux, découvrir les quais de la Cité, etc. etc.

Des raisons d'économie ou quelque autre motif arrêtèrent apparemment les entreprises. Ce siècle avait tant fait, qu'il fallait bien qu'il laissât quelque chose à faire à l'avenir.

NOTE F.

JE répondrai par un seul fait à toutes les objections qu'on peut me faire contre l'ancienne censure. N'est-ce pas en France que tous les ouvrages contre la religion ont été composés, vendus et publiés, et souvent même imprimés ? et les grands eux-mêmes

n'étaient-ils pas les premiers à les faire valoir et à les protéger ! Dans ce cas, la censure n'était donc qu'une mesure dérisoire, puisqu'elle n'a jamais pu empêcher un livre de paraître, ni un auteur d'écrire librement sa pensée sur toute espèce de sujet : après tout, le plus grand mal qui pouvait arriver à un écrivain, était d'aller passer quelques mois à la Bastille, d'où il sortait bientôt avec les honneurs d'une persécution, qui quelquefois était son seul titre à la célébrité.

NOTE G.

ON jugera de l'éloquence de S. Chrysostome par ces deux morceaux traduits ou extraits par Rollin, dans son traité des études, tom. II, chap. 2, pag. 493.

EXTRAIT

Du discours de S. Chrysostome, sur la disgrace d'Eutrope.

EUTROPE était un favori tout-puissant auprès de l'empereur Arcade, et qui gouvernait absolument l'esprit de son Maître. Ce prince, aussi faible à soutenir ses Ministres, qu'imprudent à les élever, se vit obligé

malgré lui d'abandonner son favori. En un moment Eutrope tomba du comble de la grandeur dans l'extrémité de la misère. Il ne trouva de ressource que dans la pieuse générosité de S. Jean Chrysostome qu'il avait souvent maltraité, et dans l'asile sacré des autels qu'il s'était efforcé d'abolir par diverses lois, et où il se réfugia dans son malheur. Le lendemain, jour destiné à la célébration des saints mystères, le peuple accourut en foule à l'église pour y voir dans Eutrope une image éclatante de la faiblesse des hommes, et du néant des grandeurs humaines. Le saint Evêque parla sur ce sujet d'une manière si vive et si touchante, qu'il changea la haine et l'aversion qu'on avait pour Eutrope en compassion, et fit fondre en larmes tout son auditoire. Il faut se souvenir que le caractère de S. Chrysostome était de parler aux Grands et aux Puissans, même dans le temps de leur plus grande prospérité, avec une force et une liberté vraiment épiscopale.

« Si l'on a dû jamais s'écrier, *Vanité des* » *vanités, et tout n'est que vanité*, certaine- » ment c'est dans la conjoncture présente. » Où est maintenant cet éclat des plus hautes » dignités ? Où sont ces marques d'honneur » et de distinction ? Qu'est devenu cet ap-

» pareil des festins et des jours de réjouis-
» sance ! Où se sont terminées ces acclama-
» tions si fréquentes et ces flatteries si outrées
» de tout un peuple assemblé dans le cirque
» pour assister au spectacle ! Un seul coup
» de vent a dépouillé cet arbre superbe de
» toutes ses feuilles, et après l'avoir ébranlé
» jusque dans ses racines, l'a arraché en un
» moment de la terre. Où sont ces faux amis,
» ces vils adulateurs, ces parasites si em-
» pressés à faire leur cour, et à témoigner
» par leurs actions et leurs paroles un servile
» dévouement ! Tout cela a disparu et s'est
» évanoui comme un songe, comme une fleur,
» comme une ombre. Nous ne pouvons donc
» trop répéter cette sentence du Saint-Esprit :
» *Vanité des vanités, et tout n'est que vanité.*
» Elle devrait être écrite en caractères écla-
» tans dans toutes les places publiques, aux
» portes des maisons, dans toutes nos cham-
» bres : mais elle devrait encore bien plus
» être gravée dans nos cœurs, et faire le con-
» tinuel sujet de nos entretiens.

» N'avais-je pas raison, dit S. Chrysostome
» en s'adressant à Eutrope, de vous repré-
» senter l'inconstance et la fragilité de vos
» richesses ! Vous connaissez maintenant,
» par votre expérience, que comme des es-
» claves fugitifs elles vous ont abandonné,

» et qu'elles sont même en quelque sorte » devenues perfides et homicides à votre » égard, puisqu'elles sont la principale cause » de votre désastre! Je vous répétais sou- » vent que vous deviez faire plus de cas de » mes reproches, quelque amers qu'ils vous » parussent, que de ces fades louanges dont » vos flatteurs ne cessaient de vous accabler, » parce que *les blessures que fait celui qui* » *aime, valent mieux que les baisers trom-* » *peurs de celui qui hait.* Avais-je tort de » vous parler ainsi! Que sont devenus tous » ces courtisans! Ils se sont retirés : ils ont » renoncé à votre amitié : ils ne songent qu'à » leur sûreté, à leurs intérêts, aux dépens » même des vôtres. Il n'en est pas ainsi de » nous. Nous avons souffert vos emporte- » mens dans votre élévation ; et dans votre » chute nous vous soutenons de tout notre » pouvoir. L'Eglise à qui vous avez fait la » guerre, ouvre son sein pour vous recevoir : » et les théâtres, objet éternel de vos com- » plaisances, qui nous ont si souvent attiré » votre indignation, vous ont abandonné et » trahi.

» Je ne parle pas ainsi pour insulter au » malheur de celui qui est tombé, ni pour » r'ouvrir et aigrir des plaies encore toutes » sanglantes ; mais pour soutenir ceux qui

» sont debout, et leur faire éviter de pareils
» maux. Et le moyen de les éviter, c'est de
» se bien convaincre de la fragilité et de la
» vanité des grandeurs humaines. De les
» appeler une fleur, une herbe, une fumée,
» un songe, ce n'est pas encore en dire assez,
» puisqu'elles sont au-dessous même du néant.
» Nous en avons une preuve bien sensible
» devant les yeux. Qui jamais est parvenu
» à une plus haute élévation ? N'avait-il pas
» des biens immenses ? Lui manquait-il quel-
» que dignité ? N'était-il pas craint et redouté
» de tout l'empire ? Et maintenant plus aban-
» donné et plus tremblant que les derniers
» des malheureux, que les plus vils esclaves,
» que les prisonniers enfermés dans de noirs
» cachots, n'ayant devant les yeux que les
» épées préparées contre lui, que les tour-
» mens et les bourreaux, privé de la lumière
» du jour au milieu du jour même, il attend
» à chaque moment la mort, et ne la perd
» point de vue.

» Vous fûtes témoins, hier, quand on vint
» du palais pour le tirer d'ici par force, com-
» ment il courut aux vases sacrés, tremblant
» de tout le corps, le visage pâle et défait,
» faisant à peine entendre une faible voix
» entrecoupée de sanglots, et plus mort que
» vif. Je le répète encore, ce n'est point

» pour insulter à sa chute que je dis tout
» ceci, mais pour vous attendrir sur ses maux,
» et pour vous inspirer des sentimens de
» clémence et de compassion à son égard.

» Mais, disent quelques personnes dures
» et impitoyables, qui même nous savent
» mauvais gré de lui avoir ouvert l'asile de
» l'Eglise; n'est-ce pas cet homme-là qui en
» a été le plus cruel ennemi, et qui a fermé
» cet asile sacré par diverses lois? Cela est
» vrai, répond S. Chrysostome : et ce doit
» être pour nous un motif bien pressant de
» glorifier Dieu, de ce qu'il oblige un ennemi
» si formidable de venir rendre lui-même
» hommage, et à la puissance de l'Eglise,
» et à sa clémence. A sa puissance, puisque
» c'est la guerre qu'il lui a faite, qui lui a
» attiré sa disgrace : à sa clémence, puisque
» malgré tous les maux qu'elle en a reçus,
» oubliant tout le passé, elle lui ouvre son
» sein, elle le cache sous ses ailes, elle le
» couvre de sa protection comme d'un bou-
» clier, et le reçoit dans l'asile sacré des
» autels, que lui-même avait plusieurs fois
» entrepris d'abolir. Il n'y a point de victoi-
» res, point de trophées, qui pussent faire
» tant d'honneur à l'Eglise. Une telle géné-
» rosité, dont elle seule est capable, couvre
» de honte et les Juifs et les infidelles. Ac-

» corder hautement sa protection à un ennemi
» déclaré, tombé dans la disgrace, abandonné
» de tous, devenu l'objet du mépris et de la
» haine publique; montrer à son égard une
» tendresse plus que maternelle; s'opposer
» en même temps et à la colère du prince,
» et à l'aveugle fureur du peuple : voilà ce
» qui fait la gloire de notre sainte religion.

» Vous dites avec indigation qu'il a fermé
» cet asile par diverses lois. O homme! qui
» que vous soyez, vous est-il donc permis
» de vous souvenir des injures qu'on vous a
» faites? Ne sommes-nous pas les serviteurs
» d'un Dieu crucifié, qui dit en expirant :
» *Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent*
» *ce qu'ils font?* Et cet homme, prosterné
» aux pieds des autels, et exposé en spectacle
» à tout l'univers, ne vient-il pas lui-même
» abroger ses lois, et en reconnaître l'injus-
» tice! Quel honneur pour cet autel, et
» combien est-il devenu terrible et respec-
» table, depuis qu'à nos yeux il tient ce lion
» enchaîné! C'est ainsi que ce qui rehausse
» l'éclat et l'image d'un Prince, n'est pas
» qu'il soit assis sur un trône, revêtu de
» pourpre, et ceint du diadème; mais qu'il
» foule aux pieds les barbares vaincus et
» captifs.

» Je vois dans notre temple une assemblée » aussi nombreuse qu'à la grande fête de » Pâque. Quelle leçon pour tous que le spectacle qui vous occupe maintenant, et combien le silence même de cet homme réduit » en l'état où vous le voyez, est-il plus » éloquent que tous nos discours! Le riche » en entrant ici n'a qu'à ouvrir les yeux » pour reconnaître la vérité de cette parole : » *Toute chair n'est que de l'herbe, et toute* » *sa gloire est comme la fleur des champs.* » *L'herbe s'est séchée et la fleur est tombée,* » *parce que le Seigneur l'a frappée de son* » *souffle.* Et le pauvre apprend ici à juger de » son état tout autrement qu'il ne fait, et » loin de se plaindre, à savoir même bon » gré à sa pauvreté, qui lui tient lieu d'asile, » de port, de citadelle, en le mettant en » repos et en sûreté, et le délivrant des » craintes et des alarmes dont il voit que les » richesses sont la cause et l'origine. »

Le but qu'avait S. Chrysostome en tenant tout ce discours, n'était pas seulement d'instruire son peuple, mais de l'attendrir par le récit des maux dont il lui faisait une peinture si vive. Aussi eut-il la consolation, comme je l'ai dit, de faire fondre en larmes tout son auditoire, quelque aversion qu'on eût pour Eutrope, qu'on regardait avec raison comme

l'auteur de tous les maux publics et particuliers. Quand il s'en apperçut, il continua ainsi : « Ai-je calmé vos esprits ! Ai-je chassé » la colère ! Ai-je éteint l'inhumanité ! Ai-je » excité la compassion ! Oui sans doute : et » l'état où je vous vois, et ces larmes qui » coulent de vos yeux, en sont de bons garans. » Puisque vos cœurs sont attendris, et qu'une » ardente charité en a fondu la glace et » amolli la dureté, allons donc tous ensemble » nous jeter aux pieds de l'Empereur : ou » plutôt prions le Dieu de miséricorde de » l'adoucir, en sorte qu'il nous accorde la » grace entière. »

Ce discours eut son effet, et S. Chrysostome sauva la vie à Eutrope. Mais quelques jours après ayant eu l'imprudence de sortir de l'Eglise pour se sauver, il fut pris, et banni en Cypre, d'où on le tira dans la suite pour lui faire son procès à Calcédoine, et il y fut décapité.

EXTRAIT

Tiré du premier livre du Sacerdoce.

S. CHRYSOSTOME avait un ami intime, nommé Basyle, qui lui avait persuadé de quitter la maison de sa mère, pour mener avec lui une vie solitaire et retirée. Dès que

cette mère désolée eut appris cette nouvelle, elle me prit par la main, dit S. Chrysostome, me mena dans sa chambre, et m'ayant fait asseoir auprès d'elle sur le même lit où elle m'avait mis au monde, elle commença à pleurer, et à me parler en des termes qui me donnèrent encore plus de pitié que ses larmes. « Mon fils, me dit-elle, Dieu n'a » pas voulu que je jouisse long-temps de la » vertu de votre père. Sa mort, qui suivit » de près les douleurs que j'avais endurées » pour vous mettre au monde, vous rendit » orphelin, et me laissa veuve plutôt qu'il » n'eût été utile à l'un et à l'autre. J'ai souf- » fert toutes les peines et toutes les incom- » modités du veuvage, lesquelles certes ne » peuvent êtres comprises par les personnes » qui ne les ont point éprouvées. Il n'y a » point de discours qui puisse représenter le » le trouble et l'orage où se voit une jeune » femme, qui ne vient que de sortir de la » maison de son père, qui ne sait point les » affaires, et qui étant plongée dans l'afflic- » tion, doit prendre de nouveaux soins, » dont la faiblesse de son âge, et celle de son » sexe, sont peu capables. Il faut qu'elle » supplée à la négligence de ses serviteurs, » et se garde de leur malice : qu'elle se » défende des mauvais desseins de ses pro-

ches :

» ches : qu'elle souffre constamment les » injures des partisans, et l'insolence et la » barbarie qu'ils exercent dans la levée des » impôts.

» Quand un père en mourant laisse des » enfans, si c'est une fille, je sais que c'est » beaucoup de peine et de soin pour une » veuve : ce soin néanmoins est supportable, » en ce qu'il n'est pas mêlé de crainte, ni » de dépense. Mais si c'est un fils, l'édu- » cation en est bien plus difficile, et c'est » un sujet continuel d'appréhensions et de » soins, sans parler de ce qu'il coûte pour » le faire bien instruire. Tous ces maux » pourtant ne m'ont point portée à me re- » marier. Je suis demeurée ferme parmi ces » orages et ces tempêtes, et me confiant » sur-tout en la grace de Dieu, je me suis » résolue de souffrir tous ces troubles que » le veuvage apporte avec soi.

» Mais ma seule consolation dans ces » misères, a été de vous voir sans cesse, » et de contempler dans votre visage l'image » vivante et le portrait fidelle de mon mari » mort. Consolation qui a commencé dès » votre enfance, lorsque vous ne saviez pas » encore parler, qui est le temps où les pères » et les mères reçoivent plus de plaisir de » leur enfans.

» Je ne vous ai point aussi donné sujet
» de me dire, qu'à la vérité j'ai soutenu
» avec courage les maux de ma condition
» présente, mais aussi que j'ai diminué le
» bien de votre père pour me tirer de ces
» incommodités, qui est un malheur que je
» sais arriver souvent aux pupilles. Car je
» vous ai conservé tout ce qu'il vous a
» laissé, quoique je n'aie rien épargné de
» tout ce qui vous a été nécessaire pour
» votre éducation. J'ai pris ces dépenses sur
» mon bien, et sur ce que j'ai eu de mon
» père en mariage. Ce que je ne vous dis
» point, mon fils, dans la vue de vous
» reprocher les obligations que vous m'avez.
» Pour tout cela je ne vous demande qu'une
» grace; ne me rendez pas veuve une se-
» conde fois. Ne r'ouvrez pas une plaie qui
» commençait à se fermer. Attendez au
» moins le jour de ma mort; peut-être n'est-
» il pas éloigné. Ceux qui sont jeunes peu-
» vent espérer de vieillir; mais à mon âge
» je n'ai plus que la mort à attendre. Quand
» vous m'aurez ensevelie dans le tombeau
» de votre père, et que vous aurez réuni
» mes os à ses cendres, entreprenez alors
» d'aussi longs voyages, et naviguez sur telle
» mer que vous voudrez, personne ne vous
» en empêchera. Mais pendant que je respire

» encore, supportez ma présence, et ne vous » ennuyez point de vivre avec moi. N'attirez » pas sur vous l'indignation de Dieu, en » causant une douleur si sensible à une » mère qui ne l'a point méritée. Si je songe » à vous engager dans les soins du monde, » et que je veuille vous obliger de prendre » la conduite de mes affaires qui sont les » vôtres, n'ayez plus d'égard, j'y consens, » ni aux lois de la nature, ni aux peines » que j'ai essuyées pour vous élever, ni au » respect que vous devez à une mère, ni à » aucun autre motif pareil : fuyez-moi comme » l'ennemi de votre repos, comme une per- » sonne qui vous tend des piéges dangereux. » Mais si je fais tout ce qui dépend de moi, » afin que vous puissiez vivre dans un par- » faite tranquillité, que cette considération » pour le moins vous retienne, si toutes les » autres sont inutiles. Quelque grand nombre » d'amis que vous ayez, nul ne vous laissera » vivre avec autant de liberté que je fais. » Aussi n'y en a-t-il point qui ait la même » passion que moi pour votre avancement et » pour votre bien. »

S. Chrysostome ne put résister à un dis- cours si touchant, et quelque sollicitation que Basyle son ami continuât toujours à lui faire, il ne put se résoudre à quitter une

mère si pleine de tendresse pour lui, et si digne d'être aimée.

L'antiquité païenne peut-elle nous fournir un discours plus beau, plus vif, plus tendre, plus éloquent que celui-ci, mais de cette éloquence simple et naturelle, qui passe infiniment tout ce que l'art le plus étudié pourrait avoir de plus brillant! Y a-t-il dans tout ce discours aucune pensée recherchée, aucun tour extraordinaire ou affecté ? Ne voit-on pas que tout y coule de source, et que c'est la nature même qui l'a dicté! Mais, ce que j'admire le plus, c'est la retenue inconcevable d'une mère affligée à l'excès, et pénétrée de douleur, à qui dans un état si violent, il n'échappe pas un seul mot ni d'emportement, ni même de plainte contre l'auteur de ses peines et de ses alarmes, soit par respect pour la vertu de Basyle, soit par la crainte d'irriter son fils, qu'elle ne songeait qu'à gagner et à attendrir.

NOTE H.

« C'EST au grand talent, dit M. de la Harpe, qu'il est donné de réveiller la froideur et de vaincre l'indifférence ; et lorsque l'exemple s'y joint, (heureusement encore tous nos prédicateurs illustres ont eu cet

avantage,) il est certain que le ministère de la parole n'a nulle part plus de puissance et de dignité que dans la chaire. Par-tout ailleurs, c'est un homme qui parle à des hommes : ici, c'est un être d'une autre espèce : élevé entre le ciel et la terre, c'est un médiateur que Dieu place entre la créature et lui. Indépendant des considérations du siècle, il annonce les oracles de l'éternité. Le lieu même d'où il parle, celui où l'on l'écoute, confond et fait disparaître toutes les grandeurs pour ne laisser sentir que la sienne. Les rois s'humilient comme le peuple devant son tribunal, et n'y viennent que pour être instruits. Tout ce qui l'environne ajoute un nouveau poids à sa parole : sa voix retentit dans l'étendue d'une enceinte sacrée, et dans le silence d'un recueillement universel. S'il atteste Dieu, Dieu est présent sur les autels ; s'il annonce le néant de la vie, la mort est auprès de lui pour lui rendre témoignage, et montre à ceux qui l'écoutent qu'ils sont assis sur des tombeaux.

» Ne doutons pas que les objets extérieurs, l'appareil des temples et des cérémonies, n'influent beaucoup sur les hommes, et n'agissent sur eux avant l'orateur, pourvu qu'il n'en détruise pas l'effet. Représentons-nous Massillon dans la chaire, prêt à faire

l'oraison funèbre de Louis XIV, jetant d'abord les yeux autour de lui, les fixant quelque temps sur cette pompe lugubre et imposante qui suit les rois jusque dans ces asiles de mort où il n'y a que des cercueils et des cendres, les baissant ensuite un moment avec l'air de la méditation, puis les relevant vers le ciel, et prononçant ces mots d'une voix ferme et grave : *Dieu seul est grand, mes frères !* Quel exorde renfermé dans une seule parole accompagnée de cette action ! comme elle devient sublime par le spectacle qui entoure l'orateur ! comme ce seul mot anéantit tout ce qui n'est pas Dieu ! »

NOTE I.

LICHTENSTEIN.

LES Encyclopédistes sont une secte de soi-disant philosophes, formée de nos jours ; ils se croient supérieurs à tout ce que l'antiquité a produit en ce genre. A l'effronterie des cyniques, ils joignent la noble impudence de débiter tous les paradoxes qui leur tombent dans l'esprit ; ils se targuent de géométrie, et soutiennent que ceux qui n'ont pas étudié cette science, ont l'esprit faux ; que par conséquent ils ont seuls le don de bien raisonner : leurs discours les plus communs sont

farcis de termes scientifiques. Ils diront, par exemple, que telles lois sont sagement établies en raison inverse du carré des distances; que telle puissance prête à former une alliance avec une autre, se sent attirer à elle par l'effet de l'attraction, et que bientôt les deux nations seront assimilées. Si on leur propose une promenade, c'est le problème d'une courbe à résoudre. S'ils ont une colique néphrétique, ils s'en guérissent par les règles de l'hydrostatique. Si une puce les a mordus, ce sont des infiniment petits du premier ordre qui les incommodent. S'ils font une chute, c'est pour avoir perdu le centre de gravité. Si quelque folliculaire a l'audace de les attaquer, ils le noient dans un déluge d'encre et d'injures; ce crime de lèse-philosophie est irrémissible.

EUGÈNE.

Mais quel rapport ont ces foux avec notre nom, avec le jugement qu'on porte de nous?

LICHTENSTEIN.

Beaucoup plus que vous ne croyez, parce qu'ils dénigrent toutes les sciences, hors celle de leurs calculs. Les poésies sont des frivolités dont il faut exclure les fables : un poëte ne doit rimer avec énergie que les équations algébriques. Pour l'histoire, ils

veulent qu'on l'étudie à rebours, à commencer de nos temps pour remonter avant le déluge. Les gouvernemens, ils les réforment tous : la France doit devenir un état républicain, dont un géomètre sera le législateur, et que des géomètres gouverneront en soumettant toutes les opérations de la nouvelle république au calcul infinitésimal. Cette république conservera une paix constante, et se soutiendra sans armée..... Ils affectent tous une sainte horreur pour la guerre..... S'ils haïssent les armées et les généraux qui se rendent célèbres, cela ne les empêche pas de se battre à coups de plume, et de se dire souvent des grossièretés dignes des halles; et s'ils avaient des troupes, ils les feraient marcher les unes contre les autres..... En leur style, ces beaux propos s'appellent des libertés philosophiques; il faut penser tout haut, toute vérité est bonne à dire; et comme, selon leur sens, ils sont seuls les dépositaires des vérités, ils croient pouvoir débiter toutes les extravagances qui leur viennent dans l'esprit, sûrs d'être applaudis.

MARLBOROUGH.

Apparemment qu'il n'y a plus en Europe de petites maisons; s'il en restait, mon avis

serait d'y loger ces messieurs, pour qu'ils fussent les législateurs des foux leurs semblables.

EUGÈNE.

Mon avis serait de leur donner à gouverner une province qui méritât d'être châtiée; ils apprendraient par leur expérience, après qu'ils y auraient tout mis sens dessus dessous, qu'ils sont des ignorans, que la critique est aisée, mais l'art difficile; et sur-tout qu'on s'expose à dire force sottises, quand on se mêle de parler de ce qu'on n'entend pas.

LICHTENSTEIN.

Des présomptueux n'avouent jamais qu'ils ont tort. Selon leurs principes, le sage ne se trompe jamais; il est le seul éclairé; de lui doit émaner la lumière qui dissipe les sombres vapeurs dans lesquelles croupit le vulgaire imbécille et aveugle; aussi Dieu sait comment ils l'éclairent. Tantôt c'est en lui découvrant l'origine des préjugés, tantôt c'est un livre sur l'esprit, tantôt le système de la nature; cela ne finit point. Un tas de polissons, soit par air ou par mode, se comptent parmi leurs disciples; ils affectent de les copier, et s'érigent en sous-précepteurs du genre humain; et comme

il est plus facile de dire des injures que d'alléguer des raisons, le ton de leurs élèves est de se déchaîner indécemment en toute occasion contre les militaires.

EUGÈNE.

Un fat trouve toujours un plus fat qui l'admire ; mais les militaires souffrent-ils les injures tranquillement ?

LICHTENSTEIN.

Ils laissent aboyer ces roquets, et continuent leur chemin.

MARLBOROUGH.

Mais pourquoi cet acharnement contre la plus noble des professions, contre celle, sous l'abri de laquelle les autres peuvent s'exercer en paix ?

LICHTENSTEIN.

Comme ils sont tous très-ignorans dans l'art de la guerre, ils croient rendre cet art méprisable en le déprimant ; mais, comme je vous l'ai dit, ils décrient généralement toutes les sciences, et ils élèvent la seule géométrie sur ces débris, pour anéantir toute

gloire étrangère et la concentrer uniquement sur leurs personnes.

MARLBOROUGH.

Mais nous n'avons méprisé ni la philosophie, ni la géométrie, ni les belles-lettres, et nous nous sommes contentés d'avoir du mérite dans notre genre.

EUGÈNE.

J'ai plus fait. A Vienne j'ai protégé tous les savans, et les ai distingués lors même que personne n'en faisait aucun cas.

LICHTENSTEIN.

Je le crois bien, c'est que vous étiez de grands hommes, et ces soi-disant philosophes ne sont que des polissons, dont la vanité voudrait jouer un rôle : cela n'empêche pas que les injures si souvent répétées, ne fassent du tort à la mémoire des grands hommes. On croit que raisonner hardiment de travers, c'est être philosophe, et qu'avancer des paradoxes, c'est emporter la palme. Combien n'ai-je pas entendu par de ridicules propos, condamner vos plus belles actions, et vous traiter d'hommes qui avaient usurpé une réputation dans un siècle d'ignorance qui manquait de vrais appréciateurs du mérite !

MARLBOROUGH.

Notre siècle, un siècle d'ignorance ! ah ! je n'y tiens plus.

LICHTENSTEIN.

Le siècle présent est celui des philosophes.

NOTE K.

Portraits de J. J. Rousseau et de Voltaire, par La Harpe.

DEUX sur-tout dont le nom, les talens, l'éloquence,
Faisant aimer l'erreur, ont fondé sa puissance,
Préparèrent de loin des maux inattendus,
Dont ils auraient frémi, s'ils les avaient prévus.
Oui, je le crois, témoins de leur affreux ouvrage,
Ils auraient des Français désavoué la rage.
Vaine et tardive excuse aux fautes de l'orgueil !
Qui prend le gouvernail doit connaître l'écueil.
La faiblesse réclame un pardon légitime,
Mais de tout grand pouvoir l'abus est un grand crime.
Par les dons de l'esprit placés aux premiers rangs,
Ils ont parlé d'en haut aux peuples ignorans ;
Leur voix montait au Ciel pour y porter la guerre ;
Leur parole hardie a parcouru la terre.
Tous deux ont entrepris d'ôter au genre humain
Le joug sacré qu'un Dieu n'imposa pas en vain ;

Et

Et des coups que ce Dieu frappe pour les confondre,
Au monde, leur disciple, ils auront à répondre.
Leurs noms toujours chargés de reproches nouveaux,
Commenceront toujours le récit de nos maux.
Ils ont frayé la route à ce peuple rebelle ;
De leurs tristes succès la honte est immortelle.

L'un qui dès sa jeunesse errant et rebuté,
Nourrit dans les affronts son orgueil révolté,
Sur l'horizon des arts sinistre météore,
Marqua par le scandale une tardive aurore,
Et pour premier essai d'un talent imposteur,
Calomnia les arts, ses seuls titres d'honneur,
D'un moderne cynique affecta l'arrogance,
Du paradoxe altier orna l'extravagance,
Ennoblit le sophisme et cria *vérité*.
Mais par quel art honteux s'est-il accrédité ?
Courtisan de l'envie, il la sert, la caresse,
Va dans les derniers rangs en flatter la bassesse,
Jusques aux fondemens de la société,
Il a porté la faux de son *égalité* ;
Il sema, fit germer chez un peuple volage,
Cet esprit novateur, le monstre de notre âge,
Qui couvrira l'Europe et de sang et de deuil.
Rousseau fut parmi nous l'apôtre de l'orgueil :
Il vanta son enfance à Genève nourrie,
Et pour venger un livre il troubla sa patrie,
Tandis qu'en ses écrits, par un autre travers,
Sur sa ville chétive il réglait l'univers.
J'admire ses talens, j'en déteste l'usage ;
Sa parole est un feu, mais un feu qui ravage,

Dont les sombres lueurs brillent sur des débris.
Tout, jusqu'aux vérités, trompe dans ses écrits;
Et du faux et du vrai ce mélange adultère
Est d'un sophiste adroit le premier caractère.
Tour à tour apostat de l'une et l'autre loi,
Admirant l'évangile et réprouvant la foi,
Chrétien, déiste, armé contre Genève et Rome,
Il épuise à lui seul l'inconstance de l'homme,
Demande une statue, implore une prison;
Et l'amour-propre enfin égarant sa raison,
Frappe ses derniers ans du plus triste délire :
Il fuit le monde entier qui contre lui conspire,
Il se confesse au monde, et toujours plein de soi,
Dit hautement à Dieu : *Nul n'est meilleur que moi.*

L'autre encor plus fameux, plus éclatant génie,
Fut pour nous soixante ans le dieu de l'harmonie.
Ceint de tous les lauriers, fait pour tous les succès,
Voltaire a de son nom fait un titre aux Français.
Il nous a vendu cher ce brillant héritage,
Quand, libre en son exil, rassuré par son âge,
De son esprit fougueux l'essor indépendant
Prit sur l'esprit du siècle un si haut ascendant.
Quand son ambition toujours plus indocile
Prétendit détrôner le Dieu de l'évangile,
Voltaire dans Ferney, son bruyant arsenal,
Secouait sur l'Europe un magique fanal,
Que pour embraser tout, trente ans on a vu luire.
Par lui l'impiété, puissante pour détruire,
Ebranla, d'un effort aveugle et furieux,
Les trônes de la terre appuyés dans les cieux.

Ce flexible Protée était né pour séduire :
Fort de tous les talens, et de plaire et de nuire,
Il sut multiplier son fertile poison,
Armé du ridicule, éludant la raison,
Prodiguant le mensonge, et le sel, et l'injure,
De cent masques divers il revêt l'imposture,
Impose à l'ignorant, insulte à l'homme instruit;
Il sut jusqu'au vulgaire abaisser son esprit,
Faire du vice un jeu, du scandale une école.
Grace à lui, le blasphème et piquant et frivole,
Circulait embelli des traits de la gaîté;
Au bon sens il ôta sa vieille autorité,
Repoussa l'examen, fit rougir du scrupule,
Et mit au premier rang le titre d'incrédule.

NOTE L.

VOICI ce que M. de Montesquieu écrivait en 1752, à l'abbé de Guasco : « Huart veut faire une nouvelle édition des Lettres Persanes; mais il y a quelques *Juvenilia* que je voudrais auparavant retoucher. »

Sous ce passage on trouve cette note de l'éditeur :

« Il a dit à quelques amis que s'il avait eu à donner actuellement ces lettres, il en aurait omis quelques-unes dans lesquelles le feu de la jeunesse l'avait transporté : qu'obligé, par son père, de passer toute la journée sur le code, il s'en trouvait le soir si excédé,

que pour s'amuser il se mettait à composer une Lettre Persane, et que cela coulait de sa plume sans étude. » (*Œuvres de Montesquieu*, tom. 7, p. 233.)

NOTE M.

M. de Voltaire, que j'aime à citer aux incrédules, pensait ainsi sur le siècle de Louis XIV, et sur le nôtre. Voici plusieurs passages de ses lettres (où l'on doit toujours chercher ses sentimens intimes) qui le prouvent assez.

« C'est Racine qui est véritablement grand et d'autant plus grand qu'il ne paraît jamais chercher à l'être. C'est l'auteur d'Athalie qui est l'homme parfait. » *Corresp. gén.* tom. VIII, p. 465.

« J'avais cru que Racine serait ma consolation, mais il est mon désespoir. C'est le comble de l'insolence de faire une tragédie après ce grand homme. Aussi après lui je ne connais que de mauvaises pièces, et avant lui, que quelques bonnes scènes. » *Ibid.* tom. VIII, p. 467.

« Je ne peux me plaindre de la bonté avec laquelle vous parlez d'un Brutus et d'un Orphelin; j'avouerai même qu'il y a quelques beautés dans ces deux ouvrages;

mais encore une fois vive Jean ! (Racine) plus on le lit, et plus on lui découvre un talent unique, soutenu par toutes les finesses de l'art : en un mot, s'il y a quelque chose sur la terre qui approche de la perfection, c'est Jean. » *Ibid.* tom. VIII, p. 501.

« La mode est aujourd'hui de mépriser Colbert et Louis XIV ; cette mode passera, et ces deux hommes resteront à la postérité avec Boileau. » *Ibid.* tom. XV, p. 108.

« Je prouverais bien que les choses passables de ce temps-ci sont toutes puisées dans les bons écrits du siècle de Louis XIV. Nos mauvais livres sont moins mauvais que les mauvais que l'on faisait du temps de Boileau, de Racine et de Molière, parce que dans ces plats ouvrages d'aujourd'hui, il y a toujours quelques morceaux tirés visiblement des auteurs du règne du bon goût. Nous ressemblons à des voleurs qui changent et qui ornent ridiculement les habits qu'ils ont dérobés, de peur qu'on ne les reconnaisse. A cette friponnerie s'est jointe la rage de la dissertation et celle du paradoxe ; le tout compose une impertinence qui est d'un ennui mortel. » *Ibid.* tom. XIII, p. 219.

« Accoutumez-vous à la disette des talens en tout genre, à l'esprit devenu commun,

et au génie devenu rare, à une inondation de livres sur la guerre pour être battus, sur les finances pour n'avoir pas un sou, sur la population pour manquer de recrues et de cultivateurs, et sur tous les arts pour ne réussir dans aucun. » *Ibid.* tom. VI, p. 391.

Enfin, M. de Voltaire a dit dans sa belle lettre à milord Hervey, tout ce qu'on a répété moins bien et redit mille fois depuis sur le siècle de Louis XIV. Voici cette lettre à milord Hervey, en 1740.

Année 1740.

..... Mais, sur-tout, Milord, soyez moins fâché contre moi de ce que j'appelle le siècle dernier le siècle de Louis XIV. Je sais bien que Louis XIV n'a pas eu l'honneur d'être le maître, ni le bienfaiteur d'un Bayle, d'un Newton, d'un Halley, d'un Adisson, d'un Dryden : mais dans le siècle qu'on nomme de Léon X, ce Pape avait-il tout fait ! N'y avait-il pas d'autres Princes qui contribuèrent à polir et à éclairer le genre humain ! Cependant le nom de Léon X a prévalu, parce qu'il encouragea les arts plus qu'aucun autre. Eh ! quel roi a donc, en cela, rendu plus de service à l'humanité que Louis XIV ! quel roi a répandu plus de bienfaits, a marqué plus de goût, s'est signalé par de plus beaux

établissemens ? Il n'a pas fait tout ce qu'il pouvait faire, sans doute, parce qu'il était homme ; mais il a fait plus qu'aucun autre, parce qu'il était un grand homme : ma plus forte raison pour l'estimer beaucoup, c'est qu'avec des fautes connues, il a plus de réputation qu'aucun de ses contemporains ; c'est que, malgré un million d'hommes dont il a privé la France, et qui tous ont été intéressés à le décrier, toute l'Europe l'estime et le met au rang des plus grands et des meilleurs monarques.

Nommez-moi donc, Milord, un souverain qui ait attiré chez lui plus d'étrangers habiles, et qui ait plus encouragé le mérite dans ses sujets ? Soixante savans de l'Europe reçurent à-la-fois des récompenses de lui, étonnés d'en être connus.

Quoique le roi ne soit pas votre souverain, leur écrivait M. de Colbert, *il veut être votre bienfaiteur ; il m'a commandé de vous envoyer la lettre-de change ci-jointe, comme un gage de son estime.* Un Bohémien, un Danois recevaient de ces lettres datées de Versailles. *Guillemini* bâtit à Florence une maison des bienfaits de Louis XIV ; il mit le nom de ce roi sur le frontispice, et vous ne voulez pas qu'il soit à la tête du siècle dont je parle !

Ce qu'il a fait dans son royaume doit

servir à jamais d'exemple. Il chargea de l'éducation de son fils, et de son petit-fils, les plus éloquens et les plus savans hommes de l'Europe. Il eut l'attention de placer trois enfans de Pierre Corneille, deux dans les troupes, et l'autre dans l'église; il excita le mérite naissant de Racine, par un présent considérable pour un jeune homme inconnu et sans bien; et quand ce génie se fut perfectionné, ces talens, qui souvent sont l'exclusion de la fortune, firent la sienne. Il eut plus que de la fortune, il eut la faveur et quelquefois la familiarité d'un maître dont un regard était un bienfait. Il était en 1688 et 1689, de ces voyages de Marly, tant brigués par les courtisans; il couchait dans la chambre du roi pendant ses maladies, et lui lisait ces chefs-d'œuvre d'éloquence et de poésie qui décoraient ce beau règne.

Cette faveur accordée avec discernement, est ce qui produit de l'émulation et qui échauffe les grands génies; c'est beaucoup de faire des fondations, c'est quelque chose de les soutenir; mais s'en tenir à ces établissemens, c'est souvent préparer les mêmes asiles pour l'homme inutile et pour le grand homme; c'est recevoir dans la même ruche l'abeille et le frelon.

Louis XIV songeait à tout; il protégeait les académies, et distinguait ceux qui se

signalaient ; il ne prodiguait point sa faveur à un genre de mérite, à l'exclusion des autres, comme tant de princes qui favorisent, non ce qui est beau, mais ce qui leur plaît ; la physique et l'étude de l'antiquité attirèrent son attention. Elle ne se ralentit pas même dans les guerres qu'il soutenait contre l'Europe, car en bâtissant trois cents citadelles, en faisant marcher quatre cents mille soldats, il faisait élever l'Observatoire, et tracer une méridienne d'un bout du royaume à l'autre, ouvrage unique dans le monde. Il faisait imprimer dans son palais les traductions des bons auteurs grecs et latins ; il envoyait des géomètres et des physiciens au fond de l'Afrique et de l'Amérique, chercher de nouvelles connaissances. Songez, Milord, que sans le voyage et les expériences de ceux qu'il envoya à la Cayenne, en 1672, et sans les mesures de M. Picard, jamais Newton n'eût fait ses découvertes sur l'attraction. Regardez, je vous prie, un Cassini et un Huygens, qui renoncent tous deux à leur patrie qu'ils honorent, pour venir en France jouir de l'estime et des bienfaits de Louis XIV. Et pensez-vous que les Anglais même ne lui aient pas obligation ! Dites-moi, je vous prie, dans quelle cour Charles II puisa tant de politesse et tant de goût ! Les bons auteurs de Louis XIV n'ont-ils pas été

vos modèles ? n'est-ce pas d'eux que votre sage Adisson, l'homme de votre nation qui avait le goût le plus sûr, a tiré souvent ses excellentes critiques ? L'évêque Burnet avoue que ce goût, acquis en France par les courtisans de Charles II, réforma chez vous jusqu'à la chaire, malgré la différence de nos religions, tant la saine raison a par-tout d'empire. Dites-moi si les bons livres de ce temps n'ont pas servi à l'éducation de tous les princes de l'empire ? Dans quelles cours d'Allemagne n'a-t-on pas vu des théâtres français ? Quel prince ne tâchait pas d'imiter Louis XIV ? Quelle nation ne suivait pas alors les modes de la France ?

Vous m'apportez, Milord, l'exemple de *Pierre le Grand*, qui a fait naître les arts dans son pays, et qui est le créateur d'une nation nouvelle; vous me dites cependant que son siècle ne sera pas appelé dans l'Europe le siècle du Czar *Pierre;* vous en concluez que je ne dois pas appeler le siècle passé, le siècle de Louis XIV. Il me semble que la différence est bien palpable. Le Czar Pierre s'est instruit chez les autres peuples, il a porté leurs arts chez lui; mais Louis XIV a instruit les nations; tout, jusqu'à ses fautes, leur a été utile. Les protestans, qui ont quitté ses états, ont porté chez vous même une industrie qui faisait la ri-

chesse de la France. Comptez-vous pour rien tant de manufactures de soie et cristaux ? Ces dernières furent perfectionnées chez vous par nos réfugiés, et nous avons perdu ce que vous avez acquis.

— Enfin, la langue française, Milord, est devenue presque la langue universelle. A qui en est-on redevable ! était-elle aussi étendue du temps d'Henri IV ! non sans doute ; on ne connaissait que l'italien et l'espagnol. Ce sont nos excellens écrivains qui ont fait ce changement : mais qui a protégé, employé, encouragé ces excellens écrivains ! C'était M. Colbert, me direz-vous ; je l'avoue, et je prétends bien que le ministre doit partager la gloire du maître. Mais qu'eût fait un Colbert sous un autre prince ! sous votre roi Guillaume qui n'aimait rien, sous le roi d'Espagne Charles II, sous tant d'autres souverains !

Croiriez-vous, Milord, que Louis XIV a réformé le goût de la cour en plus d'un genre ! Il choisit Lulli pour son musicien, et ôta le privilége à Lambert, parce que Lambert était un homme médiocre, et Lulli un homme supérieur. Il savait distinguer l'esprit du génie ; il donnait à Quinault les sujets de ses opéras ; il dirigeait les peintures de le Brun ; il soutenait Boileau, Racine et Molière contre leurs ennemis ; il encourageait

les arts utiles comme les beaux-arts, et toujours en connaissance de cause ; il prêtait de l'argent à Van-Robais pour ses manufactures ; il avançait des millions à la compagnie des Indes qu'il avait formée ; il donnait des pensions aux savans et aux braves officiers. Non-seulement il s'est fait de grandes choses sous son règne, mais c'est lui qui les faisait. Souffrez donc, Milord, que je tâche d'élever à sa gloire un monument que je consacre encore plus à l'utilité du genre humain.

Je ne considère pas seulement Louis XIV parce qu'il a fait du bien aux Français, mais parce qu'il a fait du bien aux hommes ; c'est comme homme, et non comme sujet que j'écris ; je veux peindre le dernier siècle, et non pas simplement un prince. Je suis las des histoires où il n'est question que des aventures d'un roi, comme s'il existait seul, ou que rien n'existât que par rapport à lui ; en un mot, c'est encore plus d'un grand siècle que d'un grand roi que j'écris l'histoire.

Pélisson eût écrit plus éloquemment que moi ; mais il était courtisan, et il était payé. Je ne suis ni l'un ni l'autre ; c'est à moi qu'il appartient de dire la vérité. *Corresp. gén.* tom. III, pag. 53.

Fin du cinquième Volume.

TABLE
DES CHAPITRES
CONTENUS DANS CE VOLUME.

TROISIÈME PARTIE.
BEAUX-ARTS ET LITTÉRATURE.

(Cette troisième Partie forme le cinquième et le sixième volume de cette Edition.)

LIVRE PREMIER.
BEAUX-ARTS.

CHAPITRE I. Musique. De l'influence du Christianisme dans la Musique. *page* 1
CHAPITRE II. Du Chant Grégorien. 6
CHAPITRE III. Partie historique de la peinture chez les modernes. 12

Chapitre IV. Des sujets des Tableaux. 19
Chapitre V. Sculpture. 24
Chapitre VI. Architecture. Hôtel des Invalides. 27
Chapitre VII. Versailles. 31
Chapitre VIII. Des Eglises Gothiques. 34

LIVRE SECOND.

PHILOSOPHIE.

Chapitre I. Astronomie et Mathématiques. 41
Chapitre II. Chimie et Histoire naturelle. 69
Chapitre III. Des Philosophes chrétiens. Métaphysiciens. 82
Chapitre IV. Suite des Philosophes chrétiens. Publicistes. 88
Chapitre V. Moralistes. La Bruyère. 91
Chapitre VI. Suite des Moralistes. 98

LIVRE TROISIÈME.

HISTOIRE.

CHAPITRE I. Du Christianisme, dans la manière d'écrire l'histoire.. 113
CHAPITRE II. Causes générales qui ont empêché les écrivains modernes de réussir en Histoire. Première cause : Beautés des sujets antiques. 119
CHAPITRE III. Suite du précedent. Seconde cause : les anciens ont épuisé tous les genres d'histoire, hors le genre chrétien. 125
CHAPITRE IV. Pourquoi les Français n'ont que des Mémoires. 132
CHAPITRE V. Beau côté de l'histoire moderne. 140
CHAPITRE VI. M. de Voltaire historien. 145
CHAPITRE VII. Philippe de Commines et Rollin. 149
CHAPITRE VIII. Bossuet historien. 151

LIVRE QUATRIÈME.

ÉLOQUENCE.

CHAPITRE I. Du Christianisme dans l'éloquence. 160
CHAPITRE II. Des Orateurs. Les Pères de l'Eglise. 167
CHAPITRE III. Massillon. 182
CHAPITRE IV. Bossuet orateur. 190
CHAPITRE V. Que l'incrédulité est la principale cause de la décadence du goût, et de la dégénération du génie. 203
Notes et Eclaircissemens. 219

Fin de la Table du cinquième Volume.

530866